DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

AQUITAINE

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN SCIENTIFIQUE

1994

Ministère
Culture
Direction régionale
des
affaires culturelles
Aquitaine

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES

AQUITAINE

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN SCIENTIFIQUE DE LA RÉGION AQUITAINE

1994

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES
Service Documentation
3863

MINISTÈRE
DE LA CULTURE
DIRECTION DU PATRIMOINE
SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE

1995

Direction régionale des Affaires culturelles
Service régional de l'Archéologie
54 rue Magendie
33074 Bordeaux cedex
Tél. : 57.95.02.24
Fax : 57.95.01.25

Ce bilan scientifique a été conçu
afin que soient diffusés rapidement
les résultats des travaux archéologiques de terrain.
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie
qui, dans le cadre de la décentralisation,
doit être informé des opérations réalisées en régions
(aux plans scientifique et administratif),
qu'aux membres des instances chargées du contrôle
scientifique des opérations,
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs
et à toute personne concernée
par les recherches archéologiques menées dans la région.

Les textes publiés, sauf mention contraire,
ont été rédigés par les responsables des opérations.
Les avis exprimés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.

Textes rassemblés,
saisis et mis en page par
Monique Eme
Laurence Fouquet
Mauricette Laprie
Pierre Régaldo-Saint Blancard
Cartes réalisées par Jean-Paul Lhomme
et Sylvie Frêches
à partir de tirages Scala

En couverture :

Bordeaux, 88 rue Camille Sauvageau, raffinerie de sucre Lameynardie.

Les foyers et les logements des deux chaudières dont la construction fut autorisée en janvier 1857.

Cliché Michel Dubau
© Inventaire général SPADEM.

Imprimerie La Nef-Chastrusse
22 rue du Peugue
33000 Bordeaux

ISSN 1240-6066 © 1995

MINISTÈRE DE LA CULTURE

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE 1994

Table des matières

Préface 7

Bilan et orientation de la recherche archéologique 8

Archives de fouille 12
LASCAUX : un état des lieux avant travaux 14

DORDOGNE 18

Travaux et recherches archéologiques de terrain 18

AJAT, L'église 20
ATUR, Le Bourg 21
BERGERAC, Les thermes 21
BERGERAC, Couvent des Récollets 22
CAPDROT, La Collégiale 22
CELLES, La Pauze 23
CENAC-ET-SAINT-JULIEN, Grotte XIV 23
CENAC-ET-SAINT-JULIEN, Grotte XVI 24
COULOUNIEIX-CHAMIERS, Le camp de César à La Curade 25
CREYSSE, Barbas 25
CREYSSE, Villazetta 26
DOUCHAPT, Beauclair 27
ISSIGEAC, Le Bourg 28
JUMILHAC-LE-GRAND, Les Fouilloux 28
LES EYZIES-DE-TAYAC, C.D. 47 30
LES EYZIES-DE-TAYAC, La Micoque 30
LIMEUIL, Chapelle Saint-Martin 31
MARSAC-SUR-L'ISLE, Eglise Saint-Saturnin 31
MAYAC, Le Bourg 32
MONPAZIER, La bastide 32
MONTCARET, Villa gallo-romaine 33
MONTIGNAC-SUR-VEZERE, Lascaux 34
PERIGUEUX, Cité administrative 35
PERIGUEUX, Carrefour Chanzy 35
SAINT-CHAMASSY, Moulin du Roc 36
SAINT-MEARD-DE-DRONNE, Villa gallo-romaine 36
SAINT-MEARD-DE-DRONNE, Le Gros Bost 37
SAINTE-ORSE, L'Eglise 38
SARLIAC-SUR-L'ISLE, Combe Saunière 38
SERGEAC, Abri Castanet 40

Opérations communales et intercommunales 41

BERGERAC, Déviation sud 42
HAUTEFORT, GRANGES-D'ANS, NAILHAC et SAINT-RABIER 42
MONTAGRIER GRAND-BRASSAC 43
Nord Dordogne 43
PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT, Le Canet 44
Ribérac NORD - Ribérac SUD, Réseau d'irrigation 44
Vallée de la Dronne 45

GIRONDE 46

Travaux et recherches archéologiques de terrain 46

ANDERNOS-LES-BAINS, Cimetière Saint-Eloi 48
BLAYE, La Citadelle 49
BLAYE, Rempart ouest 50
BORDEAUX, Cité judiciaire 50
BORDEAUX, Lycée Montaigne 51
BORDEAUX, 88 rue Camille Sauvageau 52
BORDEAUX, 14-16 rue Vital Carles 53
CAMBES, La Corderie 53
CAMIRAN, Le Bourg 54
DAIGNAC, Villa gallo-romaine de Larmevaille 54
GRAYAN-ET-L'HOPITAL, La Lède du Gurp 55
LA REOLE, 7 rue Moussillac 56
LA REOLE, La Halle 56
LA SAUVE MAJEURE, Abbaye 57
LE PIAN-MEDOC, Eglise Saint-Seurin 57
LES EGLISOTTES, Le Chevet 58
MOULIS, Eglise Saint-Saturnin 58
SAINT-CHISTOLY-DE-BLAYE, L'église 59
SAINT-GENES-DE-LOMBAUD, Eglise 60
SAINTE-FLORENCE, Abri Houleau 60
SOULAC-SUR-MER, La Balise, Plage de l'Amélie 61
VAYRES, Le Château 62

Opérations communales et intercommunales 63

Canton de Bourg-sur-Gironde 64
LA SAUVE-MAJEURE 65
MONSEGUR 66
SOULAC-SUR-MER, Plage de l'Amélie 67
Sud-Brannais 67

LANDES 68

Travaux et recherches archéologiques de terrain 68

BRASSEMPOUY, Pouy 70
HAGETMAU, Crypte Saint-Girons 71
HAGETMAU, Eglise Saint-Girons 71
LABRIT, Château d'Albret 72
MANT, Les tumulus de Tourouns 73
MONT-DE-MARSAN, 18 rue Armand-Dulamon 74
MONT-DE-MARSAN, 27 rue Armand-Dulamon 74
SAINT-PAUL-EN-BORN, Ninon 75
SANGUINET, Put Blanc 76

Opérations communales et intercommunales 77

Nord-Marsan 78
Piémont Pyrénéen 79
SAINT-PAUL-LES-DAX, Abesse 79
SAINT-SEVER, Plateau de Morlanne 80
Pays de Tursan 81

LOT-ET-GARONNE 82

Travaux et recherches archéologiques de terrain 82

AGEN, L'Ermitage 84
BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE, Le Callan 87
CASTELCULIER, Villa gallo-romaine 88
DONDAS, Grotte du «Bourg» 89
LA CROIX-BLANCHE, Boussorp 90
MONCRABEAU, Villa "Bapteste" 90
MONSEMPRON-LIBOS, Las Pélénos 91
SAINTE-BAZEILLE, Au Bourg 92
SAUVETERRE-LA-LEMANCE, Le Martinet 93
SAUVETERRE-LA-LEMANCE, Le Roc Allan 94

Opérations communales et intercommunales 95

FUMEL, Ville et Château 96
Inventaire de matériel archéologique découvert en rivière 98
MONFLANQUIN, La Bastide 100
Sites fortifiés du canton de Penne d'Agenais 100
VILLENEUVE-SUR-LOT, LA CROIX-BLANCHE, AGEN 101

PYRÉNÉES-ATLANTIQUES 102

Travaux et recherches archéologiques de terrain 102

BANCA, Zubiarin 104
BAYONNE, A. 63 105
BAYONNE, Château-neuf 105
BAYONNE, La Plachotte 106
BEDOUS, Hameau de Orcun 106
CAMOU-CIHIGUE, Etxeberriko-Karbia 107
ESCOUT, La Dalle 108
ESCOUT, Peyrecor 1 108
ESCOUT, Peyrecor 2 109
IHOLDY, Unikoté 110
IRISSARRY, Azkonzilo 110
ISTURITZ, Grotte d'Isturitz 111
ITXASSOU, Cromlech Méatsé 12 112
LALONQUETTE, Villa de l'Arribère deus Gleysias 112
LARCEVEAU, Pagoileta 113
LARRAU, Tumulus de Pelusagne 115
LESCAR, Côte Piteu 115
LESCAR, Parking du Lycée 116
OLORON SAINTE-MARIE, Cathédrale Sainte-Marie 117
OSSERAIN-RIVAREYTE, Routye 118
SARRANCE, Grotte d'Apons 118

SAINT-JEAN-DE-LUZ, Étchétoko-Borda 119
URDOS , Les forges d'Abel 120

Opérations communales et intercommunales 121

GAROS ET BOUILLON 122
Habitat pastoral en vallée d'Aspe 123
La montagne barétounaise 124
PAU - OLORON-SAINTE -MARIE, Projet de liaison autoroutière 124
Pays de Soule et Massif des Arbailles 125
Vallée de la Bidouze 125

Opérations interdépartementales 127

Terrasses alluviales garonnaises du Pléistocène (Gironde et Lot-et-Garonne) 128
Datation des séquences culturelles paléolithiques du Nord du Bassin Aquitain 129
Technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes 130
"TRANSIT" 131

Découvertes fortuites 132

REILHAC 132
SAINT-AUBIN-DE-LANQUAIS 132
SAINT-EMILION, Place Bouqueyre 133

Personnel du Service régional de l'Archéologie 137

Index 138

Index des auteurs de notices 138
Index des sites et communes 139
Index chronologique et thématique 142

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE

Préface 1994

L'installation du Service régional de l'Archéologie, en ce début d'année 1995, dans les locaux neufs de la Direction régionale des Affaires culturelles, a quelque peu bouleversé les habitudes des uns et des autres. Souhaitons que ce nouveau cadre soit l'occasion d'impulser une nouvelle dynamique. C'est du moins ainsi que le personnel du Service régional de l'Archéologie l'a voulu en procédant notamment à l'informatisation de la gestion des documents d'urbanisme et en mettant sur pied une réflexion sur les «documents finaux de synthèse» et les moyens de les rendre plus accessibles aux chercheurs.

L'année écoulée a été l'occasion de resserrer les liens avec les collectivités territoriales, en particulier pour améliorer les moyens mis à la disposition des chercheurs. A la suite de la collaboration régulière instituée avec les départements du Lot-et-Garonne et de la Dordogne, une concertation très étroite avec les Pyrénées-Atlantiques s'est traduite par la signature d'un protocole d'accord sur le co-financement des opérations archéologiques départementales. Ces aides ont ainsi permis de faire émerger des publications —les Documents d'Archéologie Départementaux— qui, gérés par des associations départementales avec l'aide d'un comité de rédaction, permettent à chacun de publier rapports d'opérations archéologiques et découvertes fortuites qui ne trouvent pas leur place dans des revues de diffusion nationale. Comme pour *Aquitania*, revue interrégionale, nous avons souhaité que les maquettes de ces revues soient conformes aux normes internationales de l'édition. Ces publications fourniront ainsi, par l'apport d'une documentation de première main, la communication rapide de résultats à la communauté scientifique régionale et nationale.

Dans le même ordre d'idée, la poursuite de la publication de la *Carte archéologique de la Gaule* devrait, après les Pyrénées-Atlantiques en 1994, permettre d'éditer en 1995 les départements des Landes et du Lot-et-Garonne et de mettre en chantier celui de la Dordogne. Avec la Gironde, dont le manuscrit est en cours d'achèvement, toute la région Aquitaine aura été couverte en cinq ans. Nous disposerons ainsi d'une documentation bibliographique régionale importante pour les périodes protohistorique et antique. Il s'agira de poursuivre cet inventaire exhaustif par l'étude des époques préhistorique et médiévale.

Afin de compléter cette documentation, et dans un souci d'efficacité administrative, notamment dans le traitement des données liées aux ouvertures de carrières, une convention a été signée en 1994 avec le Bureau de Recherches Géologiques et Minières. Celle-ci prévoit pour 1995, la réalisation d'une cartographie régionale permettant la mise en évidence de toutes les ressources géologiques ayant un intérêt archéologique : gisements de silex pour la préhistoire, zones d'argiles succeptibles d'avoir été exploitées par des potiers ou des tuiliers, secteurs de tourbières constituant des potentiels paléoenvironnementaux, gisements miniers, etc. Il nous sera ainsi possible de compléter les données de la carte archéologique DRACAR par une information plus globalisante liant l'activité anthropique aux conditions géomorphologiques.

Enfin, il est à espérer que nous pourrons concrétiser en 1995 nos projets de suivi systématique des travaux en milieu rural, principalement autour des édifices religieux et dans les bourgs médiévaux, bastides, villages castraux et ecclésiaux. Ces interventions nécessaires sont toutefois très souvent liées aux possibilités de co-financement avec des partenaires territoriaux. Il ne saurait être question en effet de faire supporter aux seules communes, dans la plupart des cas de faible importance économique, le coût financier non négligeable de ces sauvetages archéologiques. L'évolution de nos connaissances sur l'occupation du sol des campagnes, la mise en place des tissus paroissiaux et la naissance des agglomérations secondaires passent par l'indispensable surveillance systématique de ces petits travaux ruraux : drainage, aménagements de voirie, etc. Refuser pour des raisons économiques ou de peu de rentabilité scientifique immédiate de surveiller et d'enregistrer les données du terrain ne fera qu'accentuer en Aquitaine le décalage scientifique grandissant qui existe entre les fouilles urbaines des grands centres contemporains et celles du monde rural.

Dany Barraud

AQUITAINE

Bilan et orientation de la recherche archéologique

BILAN SCIENTIFIQUE 1994

Cent soixante seize opérations ont été réalisées en Aquitaine en 1994.

Le désormais traditionnel déséquilibre régional entre les activités archéologiques des départements du Nord (Dordogne, Gironde, Lot-et-Garonne) et du Sud (Landes et Pyrénées-Atlantiques) accuse des changements notoires qui sont les premières manifestations d'une politique volontariste engagée depuis maintenant deux ans par le Service régional de l'Archéologie et à laquelle bien des acteurs extraterritoriaux, régionaux et locaux (essentiellement les régions limitrophes espagnoles) ont bien voulu s'associer. Ce développement est sensible dans des domaines aussi variés que la recherche archéologique de terrain proprement dite, les activités de diffusion scientifique et l'animation culturelle régionale au sens large.

Depuis maintenant près de deux ans la recherche en Préhistoire sur les Pyrénées-Atlantiques a pris une dimension nouvelle qui tient à l'investissement accru de chercheurs sur cette partie de la chaîne, à une volonté de mieux contrôler la conservation de ce patrimoine et à l'instauration de relations plus soutenues avec les chercheurs du sud.

A Iholdy, dans le karst d'Unikoté, les recherches se sont développées vers l'extérieur de la cavité afin d'accéder à une vision plus dynamique du remplissage, assurément complexe, de ce site. Des nouveaux restes humains ont été mis en évidence au sein des précédents ensembles paléontologiques identifiés par P. Michel dès 1993. Les récentes datations par le radiocarbone réalisées à Gif-sur-Yvette par accélérateur indiquent sans doute possible un âge néolithique. L'insertion de ces vestiges anthropologiques néolithiques au sein d'ensembles sédimentaires et/ou paléontologiques d'âge würmien plus ancien va désormais constituer l'axe de recherche prioritaire de ce gisement. L'ensemble des moyens scientifiques et matériels mis en oeuvre depuis deux années devrait y contribuer largement.

Des études préalables à des travaux routiers ou autoroutiers en Pays Basque et en Béarn ont été l'occasion, en 1994, d'une mise à plat de données existantes par le recensement des informations anciennes, la poursuite de l'étude des collections de matériel lithique et, surtout, la localisation précise des sites.

Des prospections sur les tracés de l'A.63 (côte basque et sud des Landes), sur l'emprise de la future autoroute Pau-Oloron, ont contribué à cet inventaire indispensable pour une protection efficace et une étude ultérieure concertée.

L'aspect le plus novateur de ces bilans concerne la reconnaissance d'un niveau du Paléolithique moyen dans les collines dominant Oloron Sainte-Marie. Ceux-ci avaient été mis en évidence par des prospections anciennes et lors de la fouille du tumulus de Peyrecor 2. Une intervention archéologique limitée, réalisée par le Service régional de l'Archéologie a permis de mieux caractériser ces niveaux et devrait faciliter la reconnaissance de ce faciès lors des sondages-diagnostics sur le futur tracé de l'autoroute dans ces secteurs.

Le réseau triple du massif de l'Arberoue à Isturitz/Saint-Martin d'Arberoue a fait l'objet, en 1994, d'une extension de la protection au titre des Monuments historiques qui témoigne de son intérêt exceptionnel mais aussi de la volonté de la communauté scientifique d'assurer la meilleure protection à cet ensemble qui devrait faire l'objet, dans les années à venir, d'un véritable bilan sanitaire, scientifique et patrimonial associant des équipes spécialisées originaires des deux versants de la chaîne pyrénéenne.

Le développement de contacts et la programmation, dès l'horizon de 1995, d'opérations conjointes de diffusions scientifiques qui prendront certainement la forme de journées scientifiques thématiques entre les chercheurs de cette région frontalière franco-espagnole avec les archéologues responsables des universités de Vittoria et de Sarragosse et d'organismes de recherche du Pays basque espagnol contribue aussi à ce regain d'activités. Au plan universitaire, la reprise d'un enseignement de Préhistoire dans le cadre de la formation des étudiants d'histoire de l'art à l'Université de Pau est susceptible, à son tour, de contribuer au développement de l'archéologie dans les Pyrénées-Atlantiques.

Dans le département des Landes, l'année écoulée a été marquée par le centenaire de la découverte de la "Dame de Brassempouy". Une série de manifestations scientifiques, muséales et culturelles diverses ont servi, les 22-23 juillet 1994, de cadre à un colloque scientifique international.

En Lot-et-Garonne, les opérations de fouilles préhistoriques qui concernent surtout le nord-est du département se sont poursuivies selon les programmations prévues, aussi bien sur le site de Las Pélénos à Monsempron-Libos (où une occupation aurignacienne a été mise en évidence) que dans les niveaux de Périgordien à burins de Noailles du Callan à Blanquefort-sur-Briolance ou encore sur le site du Roc Allan à Sauveterre-la-Lémance. En ce lieu, outre la campagne de fouilles qui a notamment permis d'apporter des précisions sur la mise en place des occupations sauveterriennes et la découverte d'une structure de combustion dans le Magdalénien, deux manifestations importantes se sont déroulées : l'inauguration en mai d'une salle d'exposition permanente consacrée au Mésolithique et, en décembre dernier, une table-ronde internationale sur le Sauveterrien. Une trentaine de spécialistes français et étrangers ont participé à ces travaux et contribué à une synthèse sur cette culture mésolithique. Les gisements éponymes du Martinet et du Roc Allan furent l'objet d'excursions et de visites commentées. Les actes de cette réunion, qui devraient voir le jour fin 1995 ou en 1996, devraient donner lieu à un ouvrage rassemblant les données les plus récentes sur le Sauveterrien.

En Gironde, les recherches pluridisciplinaires sur le littoral médocain à Grayan-et-l'Hôpital (La Lède du Gurp) qui font l'objet d'une expertise approfondie auraient permis d'identifier les vestiges d'une habitation de terre crue dont l'âge et la nature seront précisées à l'issue des rapports terminaux dans le courant de l'année 1995. Par ailleurs, dans le même secteur, lors des grandes marées hivernales, des restes de proboscidiens du Pléistocène supérieur ont été dégagés par P. Michel de l'Université de Bordeaux I, au niveau des formations argileuses qui servent de substratum à la séquence stratigraphique de La Lède du Gurp.

A l'abri Houleau, au cours d'une nouvelle campagne d'évaluation, entreprise à l'initiative de M. Lenoir (U.M.R.99.33), des restes humains en position stratigraphique isolée ont été découverts dans une anfractuosité de la paroi rocheuse. Une datation au radiocarbone est en cours ; elle permettra l'adoption d'une problématique spécifique à l'âge de ces vestiges. Par ailleurs, le potentiel archéologique de ce gisement paraît avoir été surestimé jusqu'alors.

En Dordogne, des travaux d'aménagement ont permis de réaliser des observations scientifiques nouvelles ou de préciser des connaissances anciennes.

Les travaux d'élargissement du C.D.47, au droit de la falaise de Laugerie-Haute (Les Eyzies-de-Tayac), ont donné lieu à une opération de sauvetage qui a permis de préciser l'extension des occupations du Paléolithique supérieur dans ce secteur privilégié où les premiers travaux d'aménagement routiers datent de la seconde moitié du XIXe siècle.

A Creysse, sur le site de pied de versant de Villazetta, les travaux coordonnés dans le cadre de l'étude des gisements de Barbas ont confirmé l'existence d'une séquence du Paléolithique supérieur (Gravettien, Magdalénien ?) qui s'avère complémentaire et postérieure à celle de Barbas III qui s'achève avec l'Aurignacien. Un programme spécifique permettra d'automatiser les recherches dans ce gisement de plein air où, rappelons-le, la faune est exceptionnellement conservée.

Dans la grotte de Combe Saunière où s'achève l'étude des occupations du Solutréen, l'extension de la fouille des niveaux archéologiques inférieurs a permis de mettre en évidence de nouveaux horizons culturels intercalés entre les séquences aurignaciennes et moustériennes. Le nouvel ensemble sédimentaire, stratigraphiquement bien individualisé et reconnu sur plusieurs mètres carrés, contient des vestiges attribuables au Châtelperronien. L'industrie lithique y est caractérisée par des pointes à dos retouché, courbe, réalisées sur des produits laminaires courts ; les restes de faune et l'industrie, abondants, sont associés à une aire de combustion très nette. De nouveaux ensembles archéologiques moustériens distincts ont eux aussi été explorés vers la base du remplissage.

A La Micoque, les recherches relatives au réexamen stratigraphique de ce site de référence pour la connaissance des industries paléolithique inférieur et moyen régional et de leur environnement arrivent à leur terme. En 1994, la fouille a essentiellement concerné le niveau E dans des zones qui s'étendaient à l'avant du pied de falaise.

A Lascaux, N. Aujoulat a entrepris, en liaison avec le Laboratoire de Recherche des Musées de France, un programme d'étude des pigments des peintures de la Salle des Taureaux qui devrait conduire à une meilleure connaissance de la composition de l'oeuvre pariétale qui orne cette cavité. Le programme de grande ampleur s'organise autour de deux séances annuelles de prélèvements coordonné par la conservation de la grotte de Lascaux, le Service régional de l'Archéologie et le Laboratoire de Recherche des Monuments historiques.

La grotte de Lascaux a, par ailleurs, fait l'objet d'un bilan interdisciplinaire qui vient d'être remis à la Direction du Patrimoine.

Il s'agissait de présenter un bilan actualisé de la gestion du contrôle scientifique de ce monument historique majeur, fermé au public depuis 1963. Ce document a pour première utilité de servir de base à la réflexion de l'Architecte en chef des Monuments historiques chargé du réaménagement des installations scientifiques et techniques de la cavité. Ont concouru à son élaboration pendant deux ans, sous l'égide de l'Architecte en chef des Monuments historiques et du Conservateur du monument, tous les services du Ministère de la Culture et de la Francophonie, les organismes et personnels concernés. Quatre agents du Service régional de l'Archéologie, dont un agent vacataire à temps plein affecté au Service régional de l'Archéologie au sein de la Direction régionale des Affaires culturelles, ont pu mener à son terme une synthèse sur une cavité ornée d'intérêt international qui accueille, chaque année, plusieurs centaines de chercheurs et de personnes, visites à titre toujours exceptionnel qui ne sauraient se dérouler sans une surveillance attentive et indéfectible qui occasionne une charge d'activité spécialisée et permanente.

Enfin, un projet général de valorisation et de diffusion des connaissances géologiques et archéologiques relatives aux différentes ressources naturelles en matières premières a été élaboré en liaison entre le Service régional de l'Archéologie et le Bureau de Recherches Géologiques et Minières. Ce projet s'inscrit dans la suite logique d'un projet collectif de recherche entrepris dès 1992 sous la coordination de A. Turq qui réunissait déjà une quinzaine de collaborateurs sur le thème des matières premières siliceuses du Bassin aquitain. Les ressources naturelles prises en compte ici vont des silex utilisés au Paléolithique, aux argiles à potiers, en passant par les carrières de pierre à bâtir ou les mines aurifères.

La signature d'une convention de partenariat entre le Bureau de Recherches Géologiques et Minières, la Sous-Direction de l'Archéologie et le Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine devrait se concrétiser, dès 1995-1996, par la publication d'un atlas des ressources naturelles à intérêt archéologique pour la région Aquitaine. Cette réalisation, d'une conception scientifique originale, s'inscrit dans la perspective d'un transfert de connaissance interdisciplinaire (ressources géologiques, carte archéologique) à destination d'un public d'utilisateurs potentiels au premier rang desquels figurent de nombreux organismes de service public.

Pour la période néolithique, il faut noter le redémarrage de l'opération de Douchapt (Dordogne) où des sondages ont été réalisés visant à mieux cerner le site dans son cadre géomorphologique et environnemental pour une publication en 1995. A quelques kilomètres de là, un sondage de diagnostic, réalisé en travers du rempart du site du Gros Bost (Dordogne), a permis de mettre en évidence un important mobilier artenacien sous cette construction. Les recherches devraient s'étendre, en 1995, dans le cadre d'une opération programmée et permettre aussi, nous l'espérons, un redémarrage de l'activité archéologique sur ces périodes où, depuis déjà quelques années, seul le site de La Lède du Gurp (Gironde) faisait l'objet d'une fouille.

Mais la découverte majeure de l'année 1994 restera probablement celle réalisée sur le plateau de l'Ermitage à Agen (Lot-et-Garonne). Cette fouille programmée, qui arrivait en fin de programmation, a porté notamment sur l'achèvement de l'exploration d'un puits. Un premier dépôt avait déjà été mis au jour en 1993 (cf. couverture du bilan scientifique 1993). Un mètre plus bas, l'équipe de fouille a de nouveau dégagé un important matériel archéologique du Ier siècle avant J.-C., déposé dans un grand caisson de bois. Outre de la céramique indigène, un nouveau casque identique aux deux précédents, une situle en bronze, une nouvelle oenochoë et deux seaux en bois décorés de bronze ont été extraits du fond de ce puits. La qualité de conservation du matériel, l'ampleur des renseignements archéologiques acquis, notamment grâce aux très nombreux prélèvements réalisés, feront de la publication de cette fouille une référence bibliographique incontournable sur le monde celtique.

Dans le domaine minier, il convient de signaler l'achèvement des fouilles sur l'aurière de Jumilhac-le-Grand (Dordogne) où, une fois de plus, ont été dégagés tous les boisements des mines protohistoriques. Il est toutefois à noter que, pour la première fois, grâce aux datations dendrochronologiques il a pu être mis en évidence une réoccupation des lieux au Haut-Moyen-Age.

L'année 1994 aura aussi été marquée par un redémarrage des travaux en milieu urbain. Ainsi, plusieurs opérations ont porté à Périgueux, Cité de Campniac, sur un quartier antique ; à Oloron-Sainte-Marie (cathédrale) sur les restes d'un habitat gallo-romain et les aménagements postérieurs liés à l'implantation de la cathédrale ; à Bordeaux (Cité judiciaire), sur deux mille mètres carrés, sur une rue à galerie et des quartiers artisanaux du Haut-Empire ; à Bayonne, où une surveillance ponctuelle d'aménagement de voirie a permis de compléter nos informations sur l'enceinte de la ville et, enfin, à Mont-de-Marsan où une fouille localisée contre le rempart du bourg castral a permis de dégager, pour la première fois, des niveaux antiques et de suivre l'évolution de ce quartier jusqu'au XVIIIe siècle.

Le monde rural antique a, lui, fait l'objet de recherches plus ponctuelles : à Castelculier (Lot-et-Garonne) et Saint-Méard-de-Dronne (Dordogne) où des travaux d'élargissement de voirie ont permis de compléter le plan de ces deux grandes *villae* et de découvrir, à Castelculier, une superbe tête en marbre, probablement de Caraccala.

Enfin, la réalisation d'un diagnostic archéologique sur un autre secteur du *vicus* antique de Vayres (Gironde) a permis de dégager les restes d'ateliers de potier des Ier et IIe siècles après J.-C. Outre la production de ces fours, il a été dégagé plusieurs éléments de comptes de potier qui nous renseignent sur les noms des vases, des potiers et les quantités produites. Ce document épigraphique éclaire plus précisément le fonctionnement de ce grand centre potier que semble être « *Varatedo* » avant et après la conquête romaine.

Comme chaque année, 1994 a été l'occasion de réaliser un certain nombre de sauvetages préalables à des travaux d'assainissement ou de terrassement autour d'édifices religieux, notamment à Ajat, Sainte-Orse, Capdrot (en Dordogne) et Saint-Christoly-de-Blaye (en Gironde). Ce dernier site a livré quelques sépultures habillées mérovingiennes avec la découverte d'une plaque boucle de type aquitanique et d'une fibule. Un gros effort reste toutefois à faire pour adapter ces méthodes de collaboration avec les Services départementaux d'Architecture dans les Pyrénées-Atlantiques et le Lot-et-Garonne.

La poursuite du suivi des travaux sur des agglomérations de petite ou moyenne taille ont, cette année, porté, une nouvelle fois, sur la bastide de Monpazier (Dordogne) avec une série de sondages réalisés sur le tracé de l'enceinte et sur la commune de La Réole (Gironde) où une étude a été réalisée dans le cadre d'un D.E.A. sur une maison de la fin du XIIe siècle, quasiment intacte, découverte en 1993.

Trois nouveaux bourgs médiévaux ont fait l'objet de recherches : Fumel (Lot-et-Garonne), Issigeac (Dordogne) et Belvès (Dordogne). A Fumel, une étude globale d'architecture et d'archéologie a été réalisée, à l'occasion d'un projet de démolition par l'Office des H.L.M., de deux maisons qui se sont révélées être, après analyse détaillée du bâti, du XIIIe siècle.

A Issigeac, petite commune d'un millier d'habitants, une surveillance de l'assainissement a permis de modifier considérablement nos connaissances sur ce bourg ecclésial de plan radio-concentrique dont l'origine était fixée au XIe siècle lors de la création d'un prieuré bénédictin. En fait, il est maintenant prouvé que ce prieuré s'est installé sur les ruines d'un édifice plus ancien dont la nécropole mérovingienne à sarcophages monolithes découverte à l'occasion des travaux atteste la présence. De plus, ce cimetière s'est lui-même implanté sur les vestiges d'une grande *villae* tardive du IVe siècle. Systèmes thermaux, murs et mosaïques de cet édifice ont été dégagés. Si l'on ajoute à ces trouvailles la localisation des deux enceintes médiévales du bourg, on prend toute la mesure de l'importance de ces résultats pour la connaissance de l'occupation du sol en Bergeracois et du phénomène plus général de développement des agglomérations secondaires (cf. aussi la préface de ce bilan).

Le monde rural médiéval a, lui aussi, fait l'objet de quelques investigations en 1994, à l'occasion de décapages sur des grands tracés linéaires ou de carrières. Ainsi, à La Croix Blanche (Lot-et-Garonne), Sus (Pyrénées-Atlantiques) et Les Eglisottes (Gironde), les restes d'habitats en matériaux périssables du Xe ou XIe siècle ont été dégagés, fournissant malheureusement des plans très incomplets alors qu'à Belvès (Dordogne), les fouilles faites dans le bourg, aux limites du *castrum*, ont livré un plan plus détaillé d'une maison à ossature de bois du XIe ou XIIe siècle.

Les époques modernes et contemporaines ne seront représentées dans ce bilan que par deux opérations un peu particulières, réalisées à Larceveau (Pyrénées-Atlantiques) sur une maison basque et, à Bordeaux, rue Camille-Sauvageau, sur les restes d'une raffinerie de sucre des XVIIIe et XIXe siècles.

Dans le premier cas, il s'est agi de procéder à une étude d'archéologie du bâti d'une maison basque classique, passant pour être d'origine médiévale. Son démontage systématique et la fouille de son sol ont permis de montrer qu'elle était construite dans le premier tiers du XVIIIe siècle sur un emplacement vierge de toute construction.

A Bordeaux, c'est toute une raffinerie de sucre avec ses fours, ses moules à pain de sucre, ses pots à mélasse, cheminées et hangars de stockage qui ont été analysés, fournissant une connaissance très détaillée de cette industrie jusqu'alors identifiée aux Antilles et à Nantes.

Dany Barraud, Jean-Michel Geneste

Archives de fouille

Le service régional de l'archéologie a mis au point depuis le 1er janvier 1995 un système de gestion des archives de fouille pour l'application de la circulaire de juillet 1993 relative aux DFS.

Son principe repose sur l'exécution d'un cahier des charges remis aux titulaires d'opérations, qui vise à renseigner l'ensemble de la documentation produite par la fouille à l'aide d'une application développée sur le logiciel Filemaker Pro, et à la restituer sous une forme standard qui alimentera les bases de données du SRA et facilitera le traitement numérique

Ces fichiers sont voués à l'enregistrement des clichés photographiques, des relevés de terrain (minutes et mises au net), des dessins, des mobiliers et prélèvements, ainsi que des fiches d'US.

La conception de ces fichiers, qui a fait appel à une large concertation avec les utilisateurs, répond à la nécessité d'intégrer les tâches de saisie dans la phase de terrain sans modifier les critères d'évaluation des délais d'opérations préventives.

A l'issue de la période de post-fouille, le responsable d'opération remet le DFS en même temps que l'ensemble de la documentation de fouille, les fichiers renseignés, les clichés numérisés sur Photo-CD Kodak, les bromures résultant du passage au banc des formats d'édition supérieurs au A3, et la disquette contenant le texte du rapport (Word).

Ces documents sont alors traités de manière à composer la version portable (PDF) du DFS et alimenter la base de données du SRA par importation des fichiers Filemaker et des imagettes sur le logiciel ImageBase Pro.

Le fouilleur convient avec le responsable de la cellule DFS de la teneur de la version "livre électronique" de son rapport, et particulièrement de l'articulation des liens hypertextes créés à partir du logiciel Adobe Acrobat (Mac/Pc, reader libre).

La lecture du CD-Rom qui en résulte s'effectue soit par le texte et les liens qui l'associent aux illustrations, soit par un menu de mosaïques qui renvoient aux photographies, aux dessins, vectoriels ou scannés, et aux planches de matériels.

L'auteur de la fouille se voit remettre un exemplaire du CD, un autre rejoint le service de documentation où il constitue l'exemplaire d'usage préconisé par la circulaire de juillet 1993.

Par suite, les photographies originales sont déposées au service régional de l'Inventaire équipé pour une conservation optimale des émulsions et le mobilier archéologique livré dans des contenants normalisés rejoint le dépôt de fouille du département.

Des discussions sont actuellement en cours avec les services départementaux d'archives pour convenir de la forme que prendra le dépôt de la part restante (plans, minutes ...) de ces archives.

Dans sa forme actuelle, la viabilité de ce système dépend de la mobilisation de moyens équivalents à 2000 F par mois/homme imputés sur les opérations préventives.

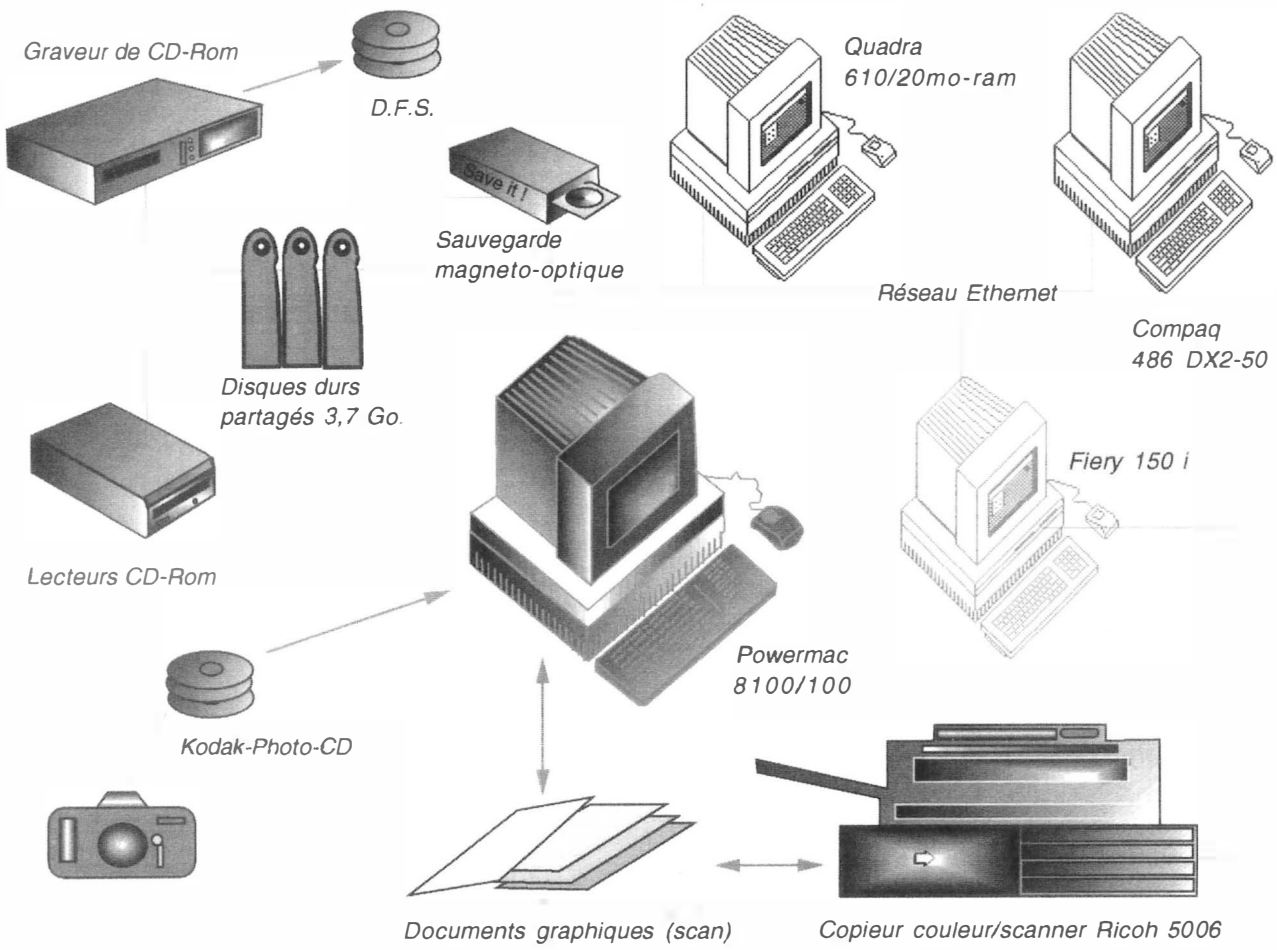
Ce mode de gestion des archives du sol devrait s'accompagner de mesures propres à traiter les ressources documentaires issues des fouilles antérieures à la circulaire de 1993. Les fonds photographiques et graphiques du SRA seront indexés en vue de leur traitement numérique et leur association au fichier de la carte archéologique.

Déjà une convention signée avec le département de Lot-et-Garonne vise à constituer "le répertoire des mobiliers archéologiques et de la documentation scientifique issus des fouilles conduites tant antérieurement que postérieurement à la loi validée du 27 septembre 1941, en vue d'en préciser la dévolution et en assurer la gestion". La saisie photographique de l'ensemble des mobiliers présentant un intérêt significatif en raison de leur état de conservation ou de leurs particularités scientifiques sera assurée sous forme numérique.

Les fonds constitués avec le concours de l'ensemble des archéologues du département seront associés à une base de données descriptives reliée au fichier de la Carte Archéologique développée par l'Etat.

Une réflexion est désormais menée pour communiquer banques d'images et bases de données via un serveur W3.

Nicolas Rouzeau, Philippe Couprie



Plan de montage du réseau "DFS" du SRA Aquitaine

Enregistrement des données de fouilles		**Production de documents numériques**		**Traitement des documents numériques**	
Fichiers descriptifs	FileMaker Pro (Claris)	Photographies	Photo-CD (Kodak)	Photographies	Photoflash (Apple)
Texte du rapport	Word (Microsoft)	Graphiques	Illustrator (Adobe)	Graphiques	Illustrator (Adobe)
		Scan	Photoshop (Adobe)		

Gestion de la documentation	ImageBasePro (Orkis)	**Banque d'images**

Edition des documents de présentation			**Exemplaire d'usage de la documentation**
Fichiers descriptifs	FileMaker Pro		
Texte du rapport	Word	PDF Writer →	Acrobat Exchange (Adobe)
Graphiques	Illustrator		
Mosaïques	ImageBasePro		Création de liens hypertexte
Photographies	Page Maker		

Pressage CD-ROM	Toast CD-ROM Pro (Astarte)	Norton FastBack (Symantec)	**Sauvegarde des données**

Organisation des traitements logiciels du D.F.S.

LASCAUX : un état des lieux avant travaux

La grotte de Lascaux doit actuellement le maintien de son équilibre climatique à un système de contrôle complexe, conçu progressivement dès la fermeture au public, au début des années soixante.

Ce système repose sur une surveillance humaine permanente assistée d'un équipement implanté directement dans le site. Celui-ci a été réalisé en plusieurs étapes il y a une trentaine d'années sinon plus. Il est en partie solidaire des structures d'équipement de la cavité qui datent de l'époque de la découverte et de l'ouverture au public de la grotte.

Les mesures draconiennes mises en oeuvre depuis une quinzaine d'années (traitement chimique, installations de régulation climatique, surveillance permanente par les services du Ministère de la Culture, visites exceptionnelles très contingentées et réservées en priorité aux spécialistes) assurent le maintien de l'équilibre biologique et climatique de la grotte et garantissent une bonne préservation de ce monument aussi fragile qu'exceptionnel.

Un vaste programme de réaménagement et de réactualisation de cet ensemble s'est avéré nécessaire. Entrepris avant ma nomination et concrétisé en 1993 par la remise aux normes du réseau électrique, ce programme de travaux va devoir trouver des solutions rénovées dans un cadre qui rend difficile toute possibilité de modification de la structure d'accueil et des principes qui sont fixes et déterminés méthodologiquement. Une très grande circonspection est donc nécessaire dans la conduite des innovations. Pour apprécier les possibilités, un état des lieux détaillé s'imposait, car la connaissance et la documentation sur le système lui-même étaient très parcellisées et, pour des raisons évidentes de structuration administrative, localisées au sein de chacun des services co-responsables.

En 1993 a été constituée auprès du Directeur régional des Affaires culturelles d'Aquitaine, du conservateur du monument (nommé par arrêté le 11 mars 1992) et du Service régional de l'Archéologie, une commission de programmation des études et travaux relatifs à la protection de la grotte de Lascaux. Cette instance régionale réunit les compétences et les avis de tous les intervenants institutionnels des services régionaux et départementaux du Ministère de la Culture. Elle coordonne des actions menées pour la conservation et la mise en valeur de la cavité ornée en aval de la Commission supérieure des Monuments historiques et concrétise les conduites pratiques de terrain toujours délicates.

La Commission régionale de la grotte de Lascaux a émis, dès le début de 1994, le souhait de réunir dans un document de synthèse un bilan scientifique et technique relatif aussi bien à la conservation des oeuvres pariétales elles-mêmes qu'aux principes de fonctionnement du système de contrôle de l'équilibre climatique, biologique et environnemental de la cavité ; la diversité des questions relatives à sa conservation justifiant de disposer d'un document de référence qui présenterait, en outre, un bilan de l'état des installations.

Depuis la fermeture de la grotte au public, le monument est maintenu dans un état climatique et biologique satisfaisant grâce au respect d'un certain nombre de facteurs stabilisants contrôlés par le biais de l'enregistrement régulier de paramètres qui font chacun l'objet dans ce rapport d'une présentation détaillée de la part des spécialistes responsables.

L'actuel document présente une synthèse technique des éléments de ce système de contrôle du milieu physique et biologique du site de Lascaux. Il conclut l'achèvement d'une phase de recherche documentaire et d'analyse technique des installations. Il est destiné en priorité à servir de cadre de référence aux études de l'Architecte en chef des Monuments historiques.

Le document final est le fruit d'un travail de synthèse élaboré à partir des contributions fournies par les organismes concernés par la conservation du monument : Service régional de l'Archéologie de la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine, Service départemental de l'Architecture de la Dordogne, Laboratoire de recherche des Monuments historiques, Direction régionale de l'Environnement, Laboratoire d'Hydrogéologie de l'Université de Bordeaux I.

Ce cahier des charges va permettre à l'Architecte en chef des Monuments historiques de proposer, sur des bases pluridisciplinaires, les choix méthodologiques, le phasage des travaux mais aussi les diverses solutions techniques (matériaux, espaces de protection, procédés techniques) de sa future étude de réaménagement.

La ligne de conduite, en matière de conservation et d'étude archéologique de la cavité, a été guidée par un souci constant de pluridisciplinarité, de contrôle et d'enregistrement continu des protocoles et des démarches analytiques. Le regard systémique, intégrant les paramètres scientifiques et techniques, s'est prolongé jusqu'au cadre conventionnel qui est apparu comme seul garant de transparence et de consistance méthodologique accessible à une évaluation scientifique. Plus largement, de tels aspects méthodologiques sont susceptibles de pouvoir s'appliquer à d'autres cavités paléolithiques ornées s'ils ne le sont pas déjà pour certains.

Jean-Michel Geneste

A Q U I T A I N E

BILAN SCIENTIFIQUE 1994

Liste des programmes et des abréviations

Liste des programmes de recherche nationaux

■ *Préhistoire*

P1 : Séries sédimentaires et paléontologiques du Pléistocène ancien.

P2 : Premières aires d'activité humaine, recherche et identification des premières industries.

P3 : Installations en grotte du Riss et du Würm ancien.

P4 : Sites de plein air du Riss et du Würm ancien.

P5 : Le Paléolithique supérieur ancien, séquences chronostratigraphiques et culturelles.

P6 : Structures d'habitat du Paléolithique supérieur.

P7 : Le Magdalénien et les groupes contemporains, les Aziliens et autres Epipaléolithiques.

P8 : Grottes ornées paléolithiques

P9 : L'art postglaciaire.

P10 : Mésolithique et processus de néolithisation.

P11 : Occupation des grottes et des abris au Néolithique.

P12 : Villages et camps néolithiques.

P13 : Cultures du Chalcolithique et du Bronze ancien.

P14 : Mines et ateliers néolithiques et des débuts de la métallurgie.

P15 : Cultures du Bronze moyen et du Bronze final.

P16 : Sépultures du Néolithique et de l'âge du Cuivre.

P17 : Les sépultures de l'âge du Bronze.

■ *Histoire*

H1 : La ville.

H2 : Sépultures et nécropoles.

H3 : Mines et métallurgie.

H4 : Carrières et matériaux de construction.

H5 : L'eau comme matière première et source d'énergie.

H6 : Le réseau des communications.

H7 : Organisation du commerce, notamment maritime.

H8 : Archéologie navale.

H9 : Territoire et peuplements protohistoriques.

H10 : Formes et fonctions des habitats groupés protohistoriques.

H11 : Terroirs, productions et établissements ruraux gallo-romains.

H12 : Fonction et typologie des agglomérations secondaires gallo-romaines.

H13 : Les ateliers antiques : organisation et diffusion.

H14 : L'architecture civile et les ouvrages militaires gallo-romains.

H15 : Sanctuaires et lieux de pèlerinage protohistoriques et gallo-romains.

H16 : Edifices et établissements religieux depuis la fin de l'Antiquité : origine, évolution, fonctions.

H17 : Naissance, évolution et fonctions du château médiéval.

H18 : Villages et terroirs médiévaux et post-médiévaux.

H19 : Les ateliers médiévaux et modernes, l'archéologie industrielle : organisation et diffusion.

Liste des abréviations

Chronologie

BAS : Bas Empire
BMA : Bas Moyen Age
BRA : Age du Bronze ancien
BRF : Age du Bronze final
BRM : Age du Bronze moyen
BRO : Age du Bronze
CHA : Chalcolithique
CON : Contemporain
ÉPI : Épipaléolithique
FER : Age du Fer
FE1 : Premier Age du Fer
FE2 : Deuxième Age du Fer
GAL : Epoque Gallo-romaine
HAU : Haut Empire
HMA : Haut Moyen Age
IND : indéterminé
MA : Moyen Age
MÉD : Médiéval
MÉS : Mésolithique
MOD : Moderne
NÉO : Néolithique
PAA : Paléolithique ancien
PAL : Paléolithique
PAM : Paléolithique moyen
PAS : Paléolithique supérieur
PRO : Protohistoire

■ *Organisme de rattachement des responsables de fouille*

AFA : AFAN
AUT : autre
BEN : bénévole
CNR : C.N.R.S.
COL : collectivité territoriale
EN : éducation nationale
MCT : Musée de collectivité territoriale
MET : Musée d'état
SDA : Sous-direction de l'archéologie
SUP : enseignement supérieur

■ *Nature de l'opération*

FP : fouille programmée
MH : fouille avant travaux M.H.
PA : prospection aérienne
PC : projet collectif de recherche
PI : prospection inventaire
PP : prospection programmée
PR : prospection
RA : relevé architectural
RE : relevé d'art rupestre
SD : sondage
SP : sauvetage programmé
SU : sauvetage urgent

N. B. : Un — désigne les opérations non communiquées.

A Q U I T A I N E

Présentation générale des opérations autorisées

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

	DORDOGNE	GIRONDE	LANDES	LOT-ET-GARONNE	PYRENEES ATLANTIQUES	AQUITAINE	TOTAL
Sondages	13	13	2	7	17		**52**
Sauvetages (SP, SU, MH)	18	11	5	4	9		**47**
Fouilles programmées	7	1	2	3	2		**15**
Relevés (RE)	6	1	0	0	5		**12**
Analyses	2	0	1	0	3		**6**
Prospections programmées	0	0	1	0	1		**2**
Prospection inventaire (PI, PA, PR)	8	6	5	9	9		**37**
Projets collectifs (PC)						**5**	**5**
Total	**54**	**32**	**16**	**23**	**46**	**5**	**176**

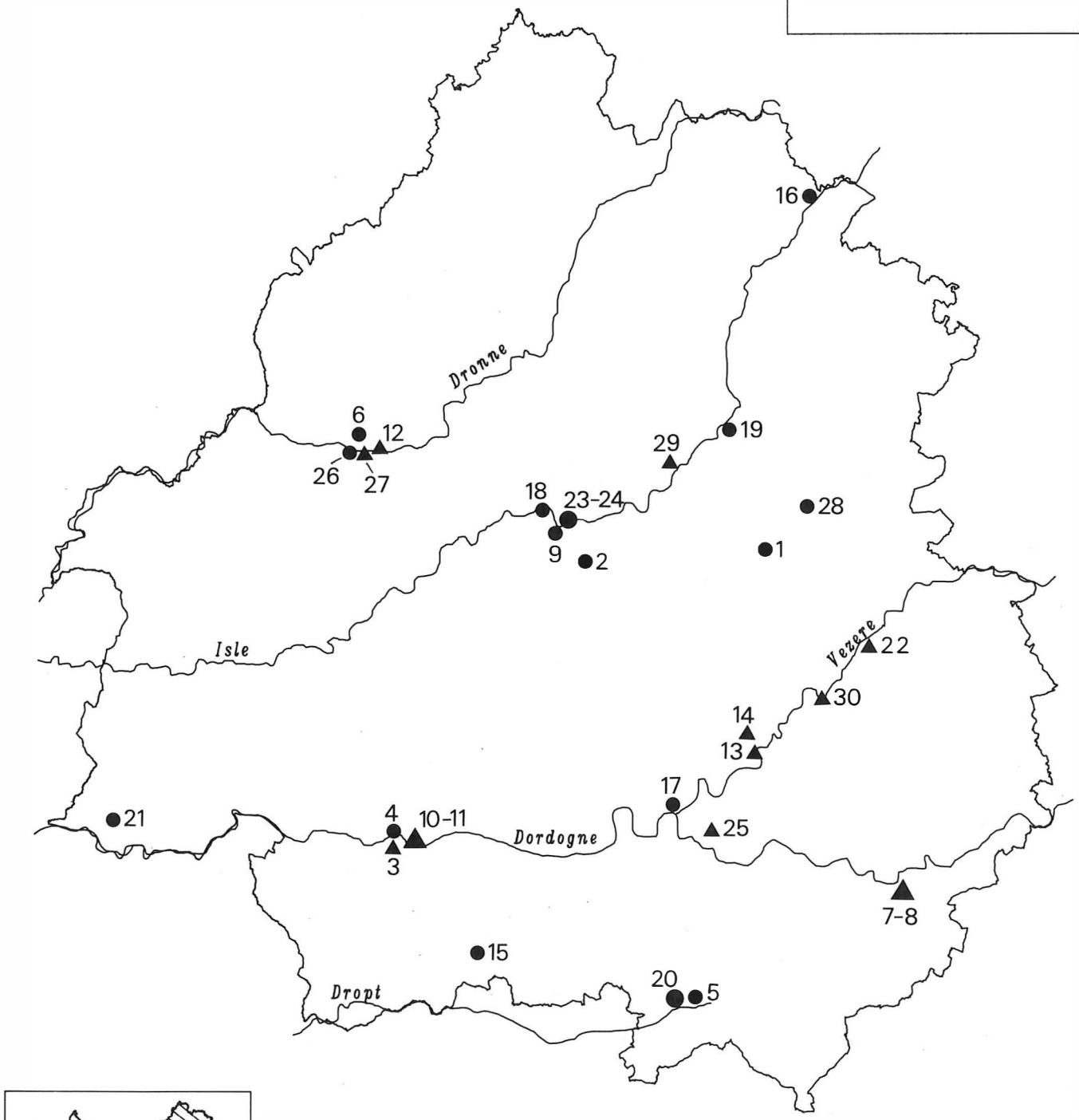
AQUITAINE

DORDOGNE

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

Travaux et recherches archéologiques de terrain



								Prog	Epoque	Réf. carte	P.
24/004/003/AH	AJAT	L'église	Marie-Noëlle NACFER	AFA	SU		MED/MOD	1	20
24/013/002/AH	ATUR	Place de l'église	Marc RIME	AFA	SD		MED	2	21
24/035/006/AH	BELVES	Hôpital	Béatrice BOISSEAU	AFA	SU		MED	—	—
24/037/027/AP	BERGERAC	Les Thermes	Sylvie RIUNÉ-LACABE	AFA	SU		PRO	3	21
24/037/013/AH	BERGERAC	Couvent des Récollets	Yan LABORIE	MUS	SD		MED/MOD	4	22
24/055/004/AP	BOURDEILLES	Pont d'Ambon	Guy CELERIER	AUT	AN	P7	PAL	—	—
24/080/002/AH	CAPDROT	Collégiale	Dominique BONNISSENT	AFA	SU		MED	5	22
24/090/029/AH	CELLES	La Pauze	Marie-Noëlle NACFER	AFA	SU		HMA	6	23
24/091/004/AP	CENAC ET SAINT JULIEN	Grotte 14	Jean-Luc GUADELLI	CNR	FP	P1	PAL	7	23
24/091/006/AP	CENAC ET SAINT JULIEN	Grotte 16	Jean-Philippe RIGAUD	SDA	FP	P5	PAL	8	24
24/138/001/AH	COULOUNIEIX-CHAMIERS	Le Camp de César	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	SD		FER	9	25
24/145/002/AP	CREYSSE	Les Barbas	Eric BOEDA	SUP	FP	P4	PAL	10	25
24/145/004/AP	CREYSSE	Villazetta	Eric BOEDA	SUP	AN	P7	PAL	11	26
24/145/004/AP	CREYSSE	Villazetta	Eric BOEDA	SUP	SD		PAL	11	26
24/154/001AP	DOUCHAPT	Beauclair	Pierrick FOUERE	AFA	SU		NEO	12	27
24/172/006/AP 24/172/007/AP	LES EYZIES DE TAYAC	Laugerie Haute	Serge MAURY	COL	SU		PAL	13	30
24/172/009/AP	LES EYZIES DE TAYAC	La micoque	Jean-Philippe RIGAUD	SDA	FP	P3	PAL	14	30
24/212/002/AH	ISSIGEAC	Eglise	Yan LABORIE	MUS	SU		MED	15	28
24/212/002/AH	ISSIGEAC	Eglise	Jacques PONS	AUT	SD		GAL/MED		
24/218/011/AH	JUMILHAC-LE-GRAND	Fouilloux	Béatrice CAUUET	CNR	FP	H3	PRO	16	28
24/240/002/AH	LIMEUIL	Chapelle Saint Martin	Anne METOIS	AFA	SD		MED	17	31
24/256/002/AH	MARSAC-SUR-L'ISLE	Le Bourg	Marc RIME	AFA	SD		MED/MOD	18	31
24/262/002/AH	MAYAC	Le Bourg	Marc RIMÉ	AUT	SU		HMA	19	32
24/280/002/AH	MONPAZIER	Place des Cornières	Jacques PONS	SDA	SU		MED	20	32
24/280/003/AH	MONPAZIER	Eglise	Christophe SIREIX	AUT	SU		MED/MOD	20	32
24/280/004/AH	MONPAZIER	Le Foirail nord	Jacques PONS	AUT	SD		MED	20	32
24/280/006/AH	MONPAZIERTour des Récollets, Rue Saint Pierre		Jacques PONS	AUT	SD		MED	20	32
24/289/003/AH	MONTCARET	Villa	Marc RIME	AFA	SU		GAL	21	33
24/291/001/AP	MONTIGNAC	Lascaux	Norbert AUJOULAT	SDA	RE	P8	PAL	22	34
24/322/063/AH	PERIGUEUX	Cité de Campniac	Sylvie RIUNE LACABE	AFA	SU		GAL	—	—
24/322/086/AH	PERIGUEUX	Cité administrative	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	SD		GAL	23	35
24/322/087/AH	PERIGUEUX	Rue de Chanzy	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	SU		MED	24	35
24/322/088/AH	PERIGUEUX	Passage Sainte Cécile	Gilbert BOLDRON	CULT	RE		MED	—	—
24/381/012/AH	ST BARTHELEMY DE BUSSIERE	Le Repaire	Jean-Guy PEYRONY	AUT	RE		MED	—	—
24/381/013/AH	St BARTHELEMY DE BUSSIERE	La Courarie	Jean-Guy PEYRONY	AUT	RE		MED	—	—
24/388/002/AP	SAINT-CHAMASSY	Moulin du Roc	André MORALA	SDA	SU		PAL/NEO	25	36
24/443/009/AP	SAINT-LEON-SUR-VEZERE	Le Moustier	J.-J. CLEYET-MERLE	MUS	RE		PAM	—	—
24/460/002/AH	SAINT-MEARD DE DRONNE	La Tour	Sylvie RIUNE-LACABE	AFA	SU		GAL	26	36
24/460/001/AP	SAINT-MEARD DE DRONNE	Le Gros Bost	Claude BURNEZ	AUT	SD		NEO	27	37
24/473/001/AH	SAINTE-ORSE	Eglise	Dominique BONNISSENT	AUT	SU		HMA...MOD	28	38
24/521/001/AP	SARLIAC	Combe Saunière	Jean-Michel GENESTE	SDA	FP	P5	PAL	29	38
24/526/001/AH	SAVIGNAC-LEDRIER	La Forge	Claude DUBOIS	AUT	RE		MOD	—	—
24/531/001/AP	SERGEAC	Castelmerle	Randall WHITE	AUT	FP	P5	PAL	30	40

AJAT

L'église

Une campagne de fouille a été menée durant le mois de juillet 1994 à l'église d'Ajat. L'intervention archéologique a été motivée par des travaux d'assainissement de l'édifice, préconisés par l'Architecte des Bâtiments de France de la Dordogne. Une tranchée de drainage a été réalisée sur les faces ouest et nord du bâtiment tandis que le sud a été décaissé sur une profondeur voisine de 1,80 m sur la totalité de l'ancien cimetière déplacé dans la première décennie de notre siècle.

Cette église, dont le titulaire est Saint-Martin de Tours, est romane. La tradition veut qu'elle soit une église templière.

Dans le décapage, seuls deux fragments de tegulae attestent d'une occupation plus ancienne auxquels il convient d'associer quelques blocs en remploi dans l'élévation portant un décor en arêtes de poissons.

A l'Ouest, on trouve un ensemble de huit tombes en dalles répondant à deux orientations principales Est-Ouest ou Nord-Sud. Les coffres, étroits et anthropomorphes, sont constitués de dalles posées de chant ; la couverture est également en dalles. Pour les coffres orientés Nord-Sud, on note la présence d'une ébauche de réserve céphalique, dispositif absent dans les tombes Est-Ouest. La chronologie relative nous indique l'antériorité des coffres sans réserve céphalique par rapport au second type qui comporte une disposition particulière du chevet. Ce second type a pu être daté grâce à la présence d'un pichet déposé à l'intérieur de l'un des coffres. L'occupation de cette zone se situe donc aux alentours des XIe-XIIe siècles.

Au Nord, on rencontre des tombes du premier type de l'Ouest. A l'Ouest, comme au Nord, toutes les tombes sont des sépultures individuelles à la différence de celles du Sud.

Au Sud, un ensemble de caveaux mitoyens a été mis en évidence. A l'origine, les dalles de couverture de ces structures formaient un dallage visible dont le niveau était homogène avec celui de circulation interne de l'église.

Deux modes opératoires différents concernant les types d'inhumation ont été observés ; ils correspondent à des dispositifs distincts à l'intérieur du caveau. Dans le mur ouest des deux types de structures une niche est ménagée ; elle est destinée à contenir un vase. Trois pichets retrouvés permettent de dater l'utilisation des caveaux du XIVe siècle.

Toujours sur la face sud, deux cuves trapézoïdales monolithes ont été fouillées. En stratigraphie, elles sont cohérentes avec le cimetière du XIVe ; cependant, leur facture tend à nous faire penser qu'elles sont en remploi. Le titulaire de la paroisse étant Saint-Martin, vocable traditionnellement associé à des implantations anciennes qui s'échelonnent tout au long des VIIe et VIIIe siècles, une première église et son cimetière ont pu fonctionner dès cette époque.

Marie-Noëlle Nacfer

ATUR

Le Bourg

Une série de sondages archéologiques a été entreprise à l'occasion du projet de réaménagement de la place de l'église de la commune d'Atur. Ces sondages ont été effectués à la pelle mécanique et ont eu pour objet de limiter l'emprise de l'ancien cimetière et de l'habitat médiéval et moderne dans les environs immédiats de l'église.

Les limites de l'emprise du cimetière moderne ont été clairement établies. Il s'agit d'une bande de 12 m de large en moyenne, au sud de l'église. Les premiers niveaux archéologiques sont atteints dès 25 à 30 cm de profondeur. Ce sont des sépultures en cercueils où les individus ont été placés entourés d'un linceul. La très forte densité des sépultures découvertes laisse penser qu'il existe un très grand nombre de tombes sur la surface de cette bande. La découverte d'une sépulture médiévale au sud de cette zone démontre que le cimetière médiéval était plus étendu vers le Sud et qu'il a été en partie oblitéré par les sépultures ou constructions postérieures.

D'importants remblais ont été observés dans tous les sondages. Certains d'entre eux sont anciens et apparaissent comme les vestiges de la première occupation du site sur les niveaux naturels qui semblent relativement irréguliers. Ces premiers remblais auraient été rapportés afin d'installer une terrasse sur le terrain en pente.

Des structures bâties médiévales qu'a connu ce secteur, il ne subsiste apparemment que deux arrachements de murs.

Marc Rimé

BERGERAC

Les thermes

Cette opération de sauvetage a été préalable au programme d'aménagement d'une déviation destinée à contourner la ville de Bergerac par le sud (cf. p. 42).

Dans le cadre limité de l'emprise du projet routier, deux fosses creusées dans l'argile naturelle du substrat ont été mises au jour. Leur partie supérieure était arasée par les travaux aratoires nous privant de l'observation des niveaux d'occupation contemporains de ces vestiges. Si elles sont, de toute évidence, liées à un contexte d'habitat, ce dernier est vraisemblablement à rechercher plus au nord, à quelques dizaines de mètres de distance sur le rebord du plateau qui domine la plaine de Bergerac et la Dordogne.

De forme pseudo-circulaire, le premier creusement, à l'allure d'une cuvette, atteint une profondeur de 0,50 m et un diamètre au sommet de 1,50 m. Son comblement est constitué par la succession de couches de terres argileuses qui contiennent, outre des fragments de vases, une quantité importante de fragments de plaques d'argile cuite. Ces débris sont semblables à ceux que l'on connaît par ailleurs qui résultent de la destruction d'un four. S'ils ne sont pas là en position primaire, ils témoignent à leur tour de la présence à proximité de vestiges complémentaires à ceux exhumés lors de notre intervention.

La seconde excavation, à moins de 3 m au sud-ouest, présente un diamètre à l'ouverture de 1,80 m et une profondeur maximale de 1,10 m. Si la destination première de la fosse précédente reste problématique, la forme de ce deuxième creusement nettement plus évasée à la base qu'au sommet suggère une fonction primaire de silo. Son comblement est réalisé par la superposition de couches d'argile parfois charbonneuses qui ont livré plusieurs centaines de tessons de céramiques de types identiques à ceux issus de la fosse 1. En effet, le mobilier céramique est homogène d'une fosse à l'autre et une première analyse nous conduit à placer cet ensemble au début du Premier Age du Fer en dépit de la présence de quelques rares tessons datant de l'Age du Bronze final. Les vases, modelés, présentent des formes et des tailles diverses. Pots, écuelles, jattes et jarres sont lisses ou décorés de cordons digités et d'incisions ; on note également la forte proportion de vases de grandes dimensions, vraisemblablement destinés au stockage et dont les diamètres à l'ouverture atteignent aisément les 50-60 cm.

Enfin, signalons l'absence totale d'objets métalliques ou celle de la faune qui peut s'expliquer par la forte acidité du sol naturel.

Si l'emprise strictement limitée dans l'espace de notre intervention n'a pas permis la vision complète d'un espace d'habitat du Premier Age du Fer, elle a cependant eu le mérite de mettre l'accent sur cette période fort mal connue dans la région et de livrer un ensemble céramique à notre connaissance unique dans ce secteur par son importance et sa qualité.

A quelques centaines de mètres de là, à l'ouest de ces deux fosses, l'avancement des travaux routiers à mis au jour une nouvelle fosse recoupée partiellement par l'aménagement d'un talus. Une intervention rapide nous a permis de constater que son comblement est similaire à celui de la fosse 2, stratifié et à base de terres argileuses parfois très charbonneuses. La présence de trop rares tessons de céramiques (une dizaine) et l'absence de formes caractéristiques ne permettent pas d'en préciser la datation ; nous pouvons tout au plus avancer que ces fragments sont de "type préhistorique"...

Sylvie Riuné-Lacabe

BERGERAC
Couvent des Récollets

Des sondages exploratoires ont été menés par Y. Laborie du 4 au 13 juillet 1994 au couvent des Récollets, préalablement à des travaux de décaissement. Ils étaient destinés à estimer les risques de découverte archéologique sur l'emprise du projet et se sont révélés négatifs.

S.R.A. Aquitaine

CAPDROT
La Collégiale

La mise en place d'un système de drainage autour de l'église romane de Capdrot a nécessité une campagne de fouille de sauvetage. La Collégiale de Capdrot fut l'un des centres religieux les plus importants du Périgord au Moyen Age. C'est en 1318 que la bulle du Pape Jean XXII érige l'église paroissiale, Notre-Dame de Capdrot, au rang de Collégiale. La juridiction de ce vaste archiprêtré s'étendait alors sur soixante huit paroisses. Ce centre religieux était un lieu de pèlerinage où l'on a vénéré, pendant tout le Moyen Age, mais surtout au XIVe siècle, la statue de la Vierge Noire. Cette statue a disparu lors des guerres de religion et la légende raconte qu'elle fut cachée par les moines dans un mur de l'église.

Au niveau architectural, un certain nombre d'informations a pu être apporté : la présence d'une travée supplémentaire dans la partie sud-ouest de l'église ainsi que deux bâtiments antérieurs à cette travée moderne, dont l'un d'eux correspondrait aux vestiges de la collégiale. Au Nord, un imposant mur de 1,80 m de largeur, construit à la fin du Moyen Age, serpente le long de l'église sur une vingtaine de mètres. Ce mur est interrompu à l'Ouest par l'implantation d'un clocher du XIXe siècle et, à l'Est, par le cimetière moderne. En ce qui concerne ce mur, la fonction défensive semble être la plus plausible.

Un sondage, à l'intérieur du transept sud, a permis la mise au jour d'un puits (dont la fouille n'est pas achevée) datant de la fondation de l'église, au Xe siècle d'après les sources historiques.

Enfin, de nombreuses sépultures médiévales ont été fouillées. La plupart des individus reposait dans des coffres à logette céphalique, formés de dalles calcaires. Quatre sépultures de pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle sont attestées par la découverte de coquilles Saint-Jacques dans les tombes.

Dominique Bonnissent

CELLES
La Pauze

Une opération de sauvetage urgent a été menée durant la première semaine du mois d'octobre 1994 sur la commune de Celles, au lieu-dit La Pauze. Notre intervention a été motivée par la découverte fortuite de deux sarcophages monolithes par le propriétaire du champ lors d'une campagne de sous-solage.

Les deux coffres sont orientés Nord-Sud. Les couvercles ont disparu. Chaque cuve contient les restes de plusieurs individus ; aucun mobilier n'est associé à ces tombes.

Le socle rocheux, présent sous une couche de terre arable d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, a été profondément excavé pour permettre l'installation de ces sarcophages.

La topographie du site, à flanc de coteau, est tout à fait comparable à celle de la nécropole mérovingienne d'Antonne-et-Trigonant.

Marie-Noëlle Nacfer

CENAC-ET-SAINT-JULIEN
Grotte XIV

Les travaux que nous avons effectués cette année ont porté sur les niveaux inférieurs 12, 14 et 15 de la zone centrale de la cavité ainsi que sur les niveaux «H» de la zone est et son équivalent bréchifié «Brèche IV» de la zone nord.

Les niveaux inférieurs ont encore livré de très nombreux restes d'Ours. Sans détailler la morphologie de toutes les pièces découvertes, nous insisterons sur la description d'un tibia quasiment complet qui apporte un élément de plus dans la connaissance de la forme représentée à la grotte XIV. Il s'agit d'un os de taille modeste (hauteur : 281,0 mm), relativement gracile (indice de robustesse : 10,1) dont l'articulation distale de présente qu'un angle de torsion de 33,3 gr. Or, on sait que dans la lignée de l'Ours des cavernes, l'angle de torsion de l'articulation distale est d'autant plus fort que la forme est récente, ce qui est à mettre en relation avec l'accentuation de la marche en varus au fur et à mesure que le phyllum a évolué. Toutefois, même si l'angle de torsion de l'extrémité distale des tibia d'*Urus arctos* est faible (entre 36,0 et 44,0 gr. avec une moyenne de 40,0 gr. ; Prat et Thibault, 1976), l'étirement transversal de l'articulation distale du tibia découvert dans la grotte XIV exclut l'Ours brun. Il s'agit donc bien d'un tibia d'un Ours engagé dans la lignée spéléenne mais de morphologie primitive. Enfin, on remarquera que la partie postéro-latérale de la gorge talienne interne n'est pas développée vers l'arrière contrairement à ce qu'on observe chez *U. deningeri* «classique» ou *U. spelaeus*. Il en résulte qu'en vue inférieure, le bord postérieur de l'articulation est à peu près rectiligne. Pour conclure sur cette pièce, il est évident qu'elle présente une allure très primitive. Bien sûr, nous pouvons nous trouver en présence d'un tibia d'une femelle car le dimorphisme sexuel est relativement fort chez l'Ours mais cette pièce s'ajoute aux nombreuses autres qui, de taille réduite, présentent de nombreux caractères archaïques. Nous ne citerons à ce sujet que le crâne (c.15) découvert l'année dernière et qui a nécessité plusieurs mois de consolidation/reconstruction. Il semble, en particulier, que le profil de la région fronto-nasale ne présente qu'une très faible angulation confirmant le caractère primitif de cette forme.

Les niveaux supérieurs ont bien sûr livré des restes d'Ours mais aussi de Félin, de Canidé et d'Ongulés. On notera par exemple que nous avons identifié un félin de taille de la Panthère, plusieurs restes d'un petit Canidé attribuable à *Canis etruscus*, plusieurs fragments de dent de Rhinocéros (*Decirhorhinus sp.*), ainsi que quelques restes de Cerf. Enfin, nous avons également découvert un débris de jaspe qui s'ajoute aux quelques restes lithiques déjà découverts dans ces niveaux.

L'identification de *Canis etruscus* dans la couche H et la confirmation de sa présence dans son équivalent induré (brèche IV) permettent peut-être d'envisager une datation plus ancienne des niveaux supérieurs que celle à laquelle nous pensions. En effet, nous supposions, d'après la faune, avoir affaire à des niveaux du Pléistocène moyen rissien antérieurs au stade 6 de la courbe isotopique puisque dans une faune tempérée à Cerf, Chevreuil et Castor figure le Thar (qui disparaît de Dordogne avant le Riss III). Si, selon toute vraisemblance, *Canis etruscus* est le petit canidé des niveaux

H et BrIV il faut les vieillir car dès le Mindel/Riss M.-F. Bonifay signale la présence d'un vrai Loup, *Canis lupus lunellensis*. Toutefois, seules les datations radiométriques ESR, pour lesquelles Eddy Rhodes nous a donné son accord, permettront de confirmer cet âge ancien ou, ce qui est possible, indiqueront que nous sommes en présence d'un *Canis etruscus* «relique».

Nous rappellerons, pour mémoire, qu'il s'agit des niveaux qui ont livré des traces d'activités anthropiques (éclats de silex, débris de jaspe, traces de découpe sur un métacarpe de Chevreuil) ce qui apporte quelques témoignages de la présence humaine ancienne dans cette région.

Nous pouvons conclure sur une note optimiste car la protection du site s'étant avérée efficace, nous pouvons (enfin) envisager de fouiller les riches niveaux fossilifères que nous laissions à l'abri sous les brèches et qui nous permettront d'augmenter la collection pour caractériser cet Ours du Pléistocène moyen (ancien ?), d'apporter quelques renseignements sur les associations fauniques de périodes encore imparfaitement connues et sur la présence humaine ancienne dans cette région.

Jean-Luc Guadelli

- ARGANT, A. 1991. Carnivores quaternaires de Bourgogne. *Documents des lab. géol.*, Lyon, Département des Sciences de la Terre, Université Claude Bernard Lyon 1, n° 115, 301 p., 39 fig., 89 tabl., 9 pl.
- PRAT, F. et THIBAULT, Cl. 1976. Le gisement de Nauterie à La Romieu (Gers). Fouilles de 1967 à 1973. Nauterie I. *Mém. Mus. Nat. d'Hist. nat., Paris*, nouv. série (C), Sci. de la Terre, 35 fig., t. XXXV, XLIII tab., VI pl.

CENAC-ET-SAINT-JULIEN
Grotte XVI

■ *Rappel de la problématique*

La séquence culturelle représentée dans la grotte XVI comporte une série de niveaux attribuables au Paléolithique moyen surmontés par un ensemble sédimentaire contenant du Paléolithique supérieur. Au cours de la présente programmation, trois objectifs scientifiques principaux ont été retenus :

• analyse détaillée de la dernière occupation moustérienne du site (couche C) et plus particulièrement de l'aire de combustion qu'elle contient,

• étude des niveaux correspondant à la transition «Paléolithique moyen/supérieur» (couche B),

• Individualisation du niveau gravettien (couche Abc).

■ *Résultats de la campagne 1994*

La fouille de la couche C («Moustérien de tradition acheuléenne») a été poursuivie sur une surface totale de 8 m² par décapages successifs selon une technique adaptée aux exigences de la fouille et à celles des analyses en cours : physico-chimiques (CRIAA) et micro-morphologiques (Th. Gé). Cette aire de combustion polycyclique et polyphasée se poursuit sur plusieurs mètres carrés, entre 12 et 15, vers l'intérieur de la grotte sous les niveaux du Paléolithique supérieur en cours de fouille. Les différentes phases d'occupation contenues dans cet ensemble sédimentaire ont pu être individualisées rendant ainsi possible l'analyse de l'organisation spatiale. La poursuite de la fouille de la couche C sera un des objectifs majeurs des prochaines campagnes mais elle est tributaire de celle des niveaux supérieurs (Castelperronien, Aurignacien et Gravettien).

Les niveaux correspondant au tout début du Paléolithique supérieur (couche B et Abb) correspondent au Castelperronien et à l'Aurignacien. Dans la partie avant de la grotte, la couche B se distinguait difficilement de la couche C sous-jacente en raison de l'homogénéité du sédiment. Dans le secteur actuellement en cours de fouille, la distinction est plus aisée. L'industrie lithique n'est pas très abondante.

Le niveau gravettien a été mis en évidence au sud de la partie centrale de la grotte. L'industrie peu abondante et une stratigraphie complexe en rendaient l'individualisation difficile. Dans la partie nord de cette zone, ce niveau est plus riche et, malgré une stratigraphie complexe, la fouille s'est développée sur 8 m². L'industrie est riche en éléments caractéristiques.

Le niveau aurignacien continue de livrer une abondante industrie tant lithique qu'osseuse, la partie microlithique de l'outillage est particulièrement abondante, les éléments de parure sont nombreux et variés.

■ *Etude des assemblages fauniques (F. Delpech)*

La totalité du matériel faunique récolté a été identifiée, tant au niveau taxonomique qu'anatomique, et enregistrée dans un fichier informatisé. Les vestiges osseux déterminables provenant de la couche magdalénienne qui avaient été récoltés lors du tamisage ont été également déterminés et entrés dans ce même fichier. Les travaux d'analyses et de consolidation suivent donc au plus près la mise au jour des témoins osseux.

Du point de vue des paléoenvironnements, de la base au sommet de la séquence sédimentaire, les associations fauniques indiquent une tendance marquée à l'ouver-

ture des milieux aboutissant, lors de la formation de la couche O (Magdalénien), à l'établissement d'espaces très ouverts sous les conditions les plus froides.

En ce qui concerne les recherches taphonomiques, il est apparu que, d'une couche à l'autre, le nombre des restes de carnivores ne varie pas de la même façon que le nombre des restes d'Ongulés. Ceux-là semblent relativement plus abondants dans les couches C et B que dans les couches O et Ab notamment.

Jean-Philippe Rigaud,
Jan Simek

COULOUNIEIX-CHAMIERS
Le camp de César à La Curade

Dominant la boucle de l'Isle et la ville de Périgueux, deux collines, Ecorneboeuf et La Boissière, encadrent le vallon de Campniac. C'est sur la colline de La Boissière, à La Curade, que se trouve le camp de César qui apparaît comme l'*oppidum* principal des Pétrucores. D'une superficie de 32 ha, il est protégé au nord et à l'ouest par une vaste enceinte. Cette levée de terre, toujours visible dans le paysage, atteint encore aujourd'hui 3 à 4 m de hauteur interne et 6 à 8 m de hauteur externe pour une assise d'une dizaine de mètres à la base. Les secteurs sud et est sont naturellement protégés par de fortes pentes. Le rempart est longé à l'intérieur par une large dépression creusée pour la construction de la levée de terre.

Des fouilles réalisées en 1976, en divers points du site, montrent une occupation de la première moitié du Ier siècle avant notre ère avec une prolongation après la conquête romaine (soit entre 80/70 et 40 avant J.-C.). Des observations dans la partie septentrionale du rempart ont révélé que ce puissant talus fut édifié, au moment de la conquête, sur une partie de l'habitat arasé. Suite au projet de construction d'une piscine, un décapage de l'emprise a été réalisé dans la partie occidentale du camp. Celui-ci, localisé dans la large dépression longeant le rempart, présentait sur toute la surface l'affleurement de l'argile naturelle stérile sous 20 cm de terre végétale.

Claudine Girardy-Caillat

CREYSSE
Barbas

Barbas est un des rares sites de plein air du nord-est de l'Aquitaine à livrer des industries rissiennes et würmiennes en stratigraphie. Depuis 1992, la fouille de Barbas fait l'objet d'une programmation triannuelle. La campagne 1994 correspondait à la troisième année.

Durant ces années, la problématique d'ensemble de ce vaste site reposait sur deux objectifs principaux :

- la détermination culturelle et chronostratigraphique des différentes industries en présence ;
- les analyses spatiales et temporelles des chaînes opératoires lithiques des couches aurignacienne et acheuléenne.

■ *Périodes représentées en stratigraphie*

Aurignacien - Barbas I, II et III

Châtelperronien (?) - Barbas II et III

Moustérien de tradition acheuléenne (B ?) - Barbas II et III

Moustérien antérieur au dernier interglaciaire (indéterminé) - Barbas III

Industrie bifaciale (C'3 base) - Acheuléen (?) - Barbas I

Industrie bifaciale (C'4 sommet) - Acheuléen (?) - Barbas I

Industrie bifaciale (C'4 base) - Acheuléen (?) - Barbas I

Industrie primitive - Barbas I

■ *Datations absolues*

La couche acheuléenne C'3 base (?), la plus récente, est datée par thermoluminescence à 145 000 ± 28 000 et 145 000 ± 29 000 ans (Gif-sur-Yvette).

La couche MTA (B ?) est datée par C14 à 38 300 ± 500 laboratoire de Modan (Gif-sur-Yvette).

■ ***Industries bifaciales.***

Les trois années ont été consacrées à la fouille de la couche C'3 base sur une surface de 25 m². Cette couche a livré plus de 27 800 pièces dont 1 200 outils. L'épaisseur de la couche varie de 5 à 10 cm. Cette couche, bien qu'ayant subit de nombreux bouleversements anthropique, biologique (animal et végétal) et géologique, de nombreuses observations comportementales restent possibles. La première d'entre elles porte sur la nature du site. Il s'agit d'un lieu où des hommes ont :

• produit des actions de taille de débitage et de façonnage (certains lieux de taille, atelier, ont pu être attestés) ;

• fabriqué et utilisé des outils.

L'analyse technique des pièces bifaciales et des remontages montre que l'objet "pièce bifaciale" est un objet complexe supportant de nombreux types de tranchants et pouvant, dans certains cas, faire l'objet de très nombreux ravivages réalisés en des lieux différents. Le débitage qui est associé a pour objectif de produire des éclats Levallois de type Kombewa.

L'appartenance de cette industrie à tel ou tel faciès de l'Acheuléen ou du Moustérien est, à notre avis, impossible à définir. Vu son âge (il y a une parfaite adéquation entre les dates présumées, obtenues par TL et la position stratigraphique de cette industrie), elle est contemporaine d'industries aux conceptions de taille tout à fait différentes —Vaufrey et La Micoque—. Les résultats obtenus montrent que durant l'avant-dernier interglaciaire (stade isotopique 7, début 6) un grand nombre de faciès ont coexisté. Les figer dans une attribution chronologique sans que l'on ait pu évaluer l'ampleur de la variabilité des faciès en présence serait une erreur. Cette variabilité ne semble pas un phénomène régional, étant connues les mêmes disparités dans d'autres régions de France.

■ ***L'Aurignacien.***

Le niveau aurignacien a été dégagé sur une surface de plus de 100 m². Cette couche a été évaluée, suite aux nombreux sondages en périphérie du site, à plus de 5 000 m². Des analyses micromorphologique et sédimentologique attestent de perturbations pouvant varier selon le secteur entre 1 et 15 cm, tant sur un plan horizontal que vertical. L'analyse de cette couche montre également des zones perturbées par l'homme —amas éventré avec des prélèvements différentiels de certains éléments de la chaîne opératoire—. L'analyse de fabriques faites sur certains amas montre une conservation différentielle des amas. Mais, malgré cette disparité de conservation et en adaptant les questions à ces variations, nous pouvons aborder l'analyse de nombreux comportements techniques et spatiaux de ces hommes. Par son extension exceptionnelle, le site de Barbas permettra de disposer d'une échelle d'analyse jusqu'à maintenant jamais obtenue pour cette période pour laquelle des perturbations de l'ordre du centimètre n'ont que peu de conséquences. La surface dégagée montre clairement l'existence d'amas et de zones vierges. Les amas se présentent comme des structures complexes témoins de nombreuses activités, soit de taille de supports laminaires, soit de fabrication d'outils et d'utilisation d'outils. Les remontages ont permis de décrypter un grand nombre de ces amas, montrant le respect de certaines "règles spatiales" suivant les divers types de schémas de débitage de lames (grandes, moyennes et petites) et le moment de la chaîne opératoire. En effet, il est rare de retrouver une séquence de taille complète au même endroit. Les opérations de taille sont séquentialisées dans le temps et l'espace.

Eric Boëda

CREYSSE

Villazetta

Le site de Villazetta, situé sur la commune de Creysse à 5 km au nord-ouest de Bergerac, fut découvert à la suite de deux campagnes de sondages effectuées en 1991 et 1992 sur la basse terrasse de la Dordogne. Ce secteur avait déjà fait l'objet de découvertes en 1968 par J. Guichard (fouille Usine Henry).

En 1993, un sondage de 24 m² nous a permis de repérer l'ensemble des couches archéologiques étagées sur 4 m d'épaisseur.

La séquence stratigraphique présente, de la base au sommet, huit couches distinctes. A la base, nous retrouvons le complexe fluviatile composé d'un cailloutis surmonté de couches sableuses d'épaisseur variable (20 à 30 cm). Surmontant ce complexe fluviatile, sur 3 m d'épaisseur, nous retrouvons une alternance de sédiments limono-sableux et limono-argileux entrecoupés de fins lits de cailloutis. L'une des couches témoigne d'une pédogénèse importante.

La séquence archéologique se compose de cinq couches parfaitement distinctes :

• la couche Ca/O d'une épaisseur de quelques centimètres est prise dans un niveau à petits galets C3 ;
• la couche Ca d'une épaisseur variant entre 5 et 20 cm est prise dans un limon bariolé C5 ;

• les cocuhes Cb et Cc, épaisses de quelques centimètres, sont incluses dans un limon argileux C6 ;
• la couche Cd est située à la partie supérieure du cailloutis de la terrasse prise dans un lit sableux C7/C8.

L'attribution culturelle des différentes couches reste encore imprécise ; néanmoins, nous disposons de quelques indications. Actuellement, nous pouvons attribuer les quatre couches supérieures – Ca/O, Ca, Cb, Cc – au Paléolithique supérieur et la couche Cd au Paléolithique moyen. La couche Ca/O n'a pu être suivie que sur 1 m² mais son attribution à un faciès du Paléolithique supérieur reste la plus probable.

La couche Ca, fouillée sur plus de 10 m², est caractérisée par un matériel peu abondant, non patiné et non altéré. L'étude de l'outillage et des schémas de taille laisse penser que cette industrie se rattacherait à un Magdalénien.

La couche Cc, fouillée sur moins de 3 m² est extrêmement bien marquée. L'analyse technologique révèle deux modes de production distincts : laminaire et lamellaire. L'analyse typologique portant sur plus d'une cinquantaine de pièces atteste de grattoirs sur lames et éclats, de coches, de burins dièdres, d'un grattoir caréné, de plusieurs burins des Vachons ainsi que de lamelles retouchées (Dufour) et une lamelle à dos (micro-gravette).

Nous sommes en présence d'une industrie dont les schémas de débitage sont familiers du Périgordien supérieur alors que l'outillage présente plus d'affinités avec un faciès aurignacien, sans pour cela être exclu d'un Périgordien. Les campagnes à venir nous permettront d'éclaircir ce problème.

Associée à cette couche, nous avons retrouvé pour la première fois, pour un site du Bergeracois, une quantité appréciable d'ossements assez bien conservés. Cette couche se présente comme un sol d'habitat du Paléolithique supérieur ayant conservé une quantité de vestiges rarement égalée pour un site de plein air du Bergeracois.

La couche Cd est composée de quelques objets lithiques de type Moustérien.

Le site de Villazetta se présente donc comme une succession de cinq occupations du Pléistocène supérieur sur une basse terrasse de la Dordogne.

Eric Boëda, Sandrine Henry

DOUCHAPT

Beauclair

Le site de Beauclair à Douchapt a été découvert à l'occasion de la création d'une étendue d'eau artificielle en bordure de la Dronne et a déjà fait l'objet d'un sauvetage en 1990 par M. Olive. L'essentiel des vestiges, répartis sur huit niveaux, avait alors été rapporté au Néolithique final artenacien. Cette nouvelle intervention a été motivée par la poursuite de l'aménagement de l'aire de loisirs, en bordure de la zone de concentration maximale des vestiges, mise en évidence lors des précédentes fouilles.

Il s'agissait donc essentiellement de vérifier l'extension du site et d'observer à nouveau les données stratigraphiques de ce secteur de la vallée.

La plupart des observations de 1990 ont pu être confirmées. Cependant, seuls deux niveaux archéologiques ont pu être retrouvés sur les huit décrits par M. Olive : l'un, superficiel, préservé en bordure ouest de l'emprise et très arasé par les terrassements précédents, et l'autre situé à 1,50 m sous le niveau de la surface, immédiatement au contact de la terrasse würmienne.

Aucune structure n'a pu être mise en évidence lors de cette intervention. Le niveau inférieur, hors emprise, n'a cependant pas été fouillé et les quelques objets recueillis (silex, céramique...) ne permettent pas de proposer une datation plus fine que Néolithique récent-final. En revanche, les éléments céramiques du niveau supérieur confirment son attribution à l'Artenacien et rapprochent ce site de celui voisin du Gros sur la commune de Saint-Méard-de-Dronne.

Pierrick Fouéré

ISSIGEAC

Le Bourg

Une fouille de sauvetage, entreprise lors de l'installation d'un réseau d'assainissement, a permis de préciser les étapes du développement d'un bourg d'origine médiévale. Le bourg se trouve en bordure de la vallée de la Banège sur un terrain sans relief marquant.
A l'origine, il s'agissait seulement pour les archéologues d'obtenir des renseignements topographiques : recherche de portes, nature des aménagements de la voirie, revêtement, caniveaux centraux. Chemin faisant, les travaux ont révélé la présence d'une occupation antique (IIIe-IVe siècles) à laquelle succède une nécropole du Haut Moyen Age dont le peuplement funéraire se poursuit jusqu'au Bas Moyen Age (VIIIe au XIIe siècles).

Yan Laborie

JUMILHAC-LE-GRAND

Les Fouilloux

Cette mine d'or, en cours d'étude depuis 1988 et l'ouverture d'une reprise d'exploitation par la Société des Mines du Bourneix (filiale de la COGEMA), a livré d'abondants témoignages (ouvrages miniers à ciel ouvert et souterrains, boisages conservés, ateliers de traitement du minerai, niveaux d'habitats) d'une activité minière, initialisée vers le IIIe siècle avant J.-C. et pleinement développée au cours des IIe et Ier siècles avant J.-C. De ce site couvrant primitivement 4,8 ha, il ne reste actuellement qu'un dixième de cette surface encore en place. La partie centrale du site a laissé la place à une vaste mine à ciel ouvert, profonde d'une soixantaine de mètres. Depuis l'arrêt de la réexploitation en 1992, les fouilles se sont poursuivies à l'extrémité sud-ouest du site sur des ouvrages miniers souterrains aux boisages conservés en place et sur l'extrémité nord où des niveaux d'habitats avaient été retrouvés.

La campagne de fouille 1994 a concerné d'une part ces deux secteurs déjà en cours et, d'autre part, une nouvelle zone minière encore inconnue à la pointe nord-est du site. La fouille menée sur le secteur sud-ouest a poursuivi le dégagement de trois chantiers miniers foncés en dépilages souterrains, à partir du fond de la partie à ciel ouvert de la mine gauloise (à partir de - 20 m environ). La fouille du chantier le plus méridional a permis d'en atteindre le fond et de constater que ces chantiers aux boisages conservés en place ne communiquaient pas entre eux.

Le dépilage, situé au nord et recoupé sur toute sa hauteur par la mine moderne, a pu être dégagé sur 2,80 m de large et 2 m de profondeur. A l'intérieur, les boisages ont été retrouvés en place. A l'extrémité sud, le système formait un cloisonnement fait de planches jointives, disposées de chant et en travers du dépilage. Deux madriers, calés en biais de part et d'autre, maintenaient cette cloison de bois. Le compartiment ainsi créé formait une sorte de bassin où l'eau d'épuisement pouvait être stockée avant d'être remontée en surface vers les galeries d'exhaure par un système de levage du type vis d'Archimède.

Les premières mesures dendrochronologiques faites sur les boisages de cette partie de la mine donnent des fourchettes chronologiques allant de -165 à - 80 et de - 200 à - 30. Ces analyses, aux résultats à confirmer sur le reste de la mine, situent l'activité minière finale, dans cette partie sud du site, entre le IIe et le Ier siècles avant J.-C.

Le deuxième point de fouille, sur la zone des niveaux d'habitats, a permis de compléter le plan de la cabane déjà connue (extension de plan rectangulaire avec entrée à l'Est) et de découvrir une deuxième construction à 20 m au nord-ouest de la première. Cette deuxième construction de terre et de bois, encore incomplètement fouillée, s'appuyait sur deux rangées de poteaux. Quelques alignements discontinus de trous de piquets ont été retrouvés entre les trous de poteaux. Bien que la fouille soit à poursuivre, cette construction paraît plutôt correspondre à une sorte d'entrepôt ouvert. Quelques rares tessons de céramique se rattachant aux productions de la Tène finale ont été retrouvés dans ce périmètre. Les deux constructions semblent donc contemporaines.
Environ 300 m² de terrain ont été décapés et fouillés entre ces deux constructions, sans qu'aucune autre structure bâtie n'apparaisse. La rareté du mobilier, retrouvé par ailleurs dans ce secteur et le petit nombre de

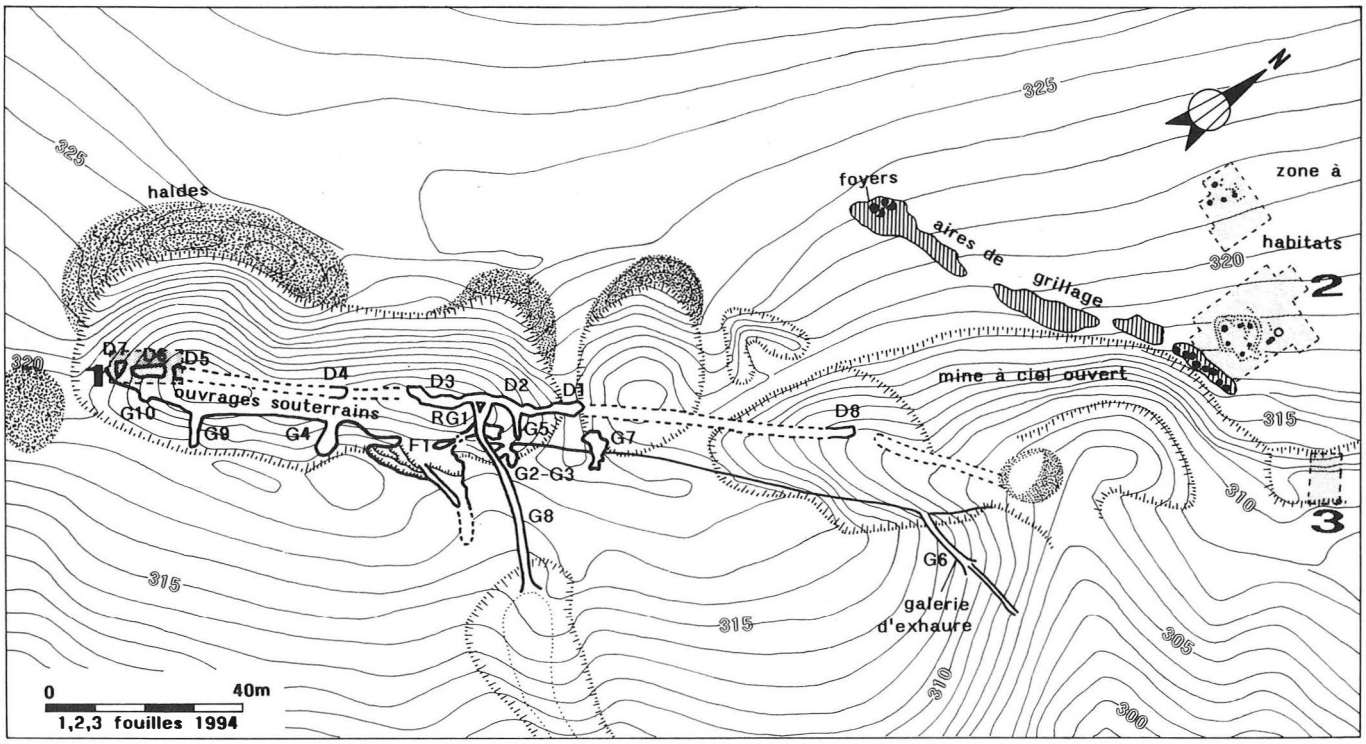
constructions retrouvées, tendent à écarter l'idée d'habitats permanents. Ces constructions doivent plutôt correspondre à des constructions utilitaires liées à l'exploitation, comme des cabanes de chantier ou des magasins. Les habitats permanents des mineurs sont à rechercher ailleurs, en périphérie de la mine.

Enfin, un troisième et dernier point de fouille a été ouvert à la pointe nord-est des excavations à ciel ouvert. Dans un secteur encore sous les taillis et situé en contrebas de la zone des habitats, restait une excavation minière à explorer. Le sondage ouvert là a révélé d'un côté un front de taille étagé en gradins dans l'encaissant. En revanche, du côté opposé, la limite sud-est de cette exploitation minière, ouverte sur le filon aurifère, n'a pas été trouvée. En profondeur, la fouille s'est arrêtée sur un niveau comprenant des troncs d'arbres et des planches épaisses, conservés dans un milieu humide et tourbeux. Ces bois ne sont pas travaillés à la manière de ceux trouvés dans la mine gauloise. Ils correspondent à des bois volumineux, ébranchés et entassés plutôt qu'agencés à la façon d'un étayage. S'il devait s'agir d'un boisage minier, les niveaux plus profonds et sans doute mieux conservés devraient pouvoir nous en apprendre davantage. Ces boisages comprennent du chêne et du hêtre, essences par ailleurs présentes en grande proportion dans le diagramme pollinique établi à partir d'échantillons de tourbe prélevés autour des boisages. Cela traduit un paysage forestier sur le site, avec éclaircissement en taillis d'une forêt de chênes et de hêtres.

La nouveauté vient de la chronologie donnée, d'une part, par l'étude dendrochronologique pratiquée sur ces bois, datables du VIe au VIIe siècles après J.-C. et, d'autre part, par des tessons de céramiques communes trouvés près des bois et attribuables à la période allant du IVe au VIIe siècle après J.-C. Si cette datation devait être confirmée par la poursuite de la fouille en profondeur, nous aurions là un premier exemple de reprise minière, d'époque mérovingienne en Limousin, vérifiée par l'archéologie. Cette reprise aurait donc vu l'utilisation des arbres à sa disposition sur place, du fait du reboisement en chênes et hêtres de la mine abandonnée pendant l'époque gallo-romaine. Cette découverte éclaire une période mal connue de l'archéologie mais marquée en Limousin par l'activité de l'orfèvre Saint-Eloi et l'existence de plusieurs ateliers de frappes monétaires en or, tout particulièrement dans cette région.

Béatrice Cauuet

- CAUUET, B. Mines d'or et monnayages mérovingiens du Limousin : problématique, Journée Numismatique de Toulouse, 3-5 juin 1994, Bulletin de la Société Française de Numismatique, n° 6, juin 1994, p. 835-838.
- CAUUET, B. Les mines d'or des Lemovices, *Archeologia,* n° 306, nov. 1994, p. 16-25.
- CAUUET, B. *Les mines d'or gauloises du Limousin,* Association Culture et Patrimoine, Limoges, 1994, 36 p.
- CAUUET, B. Celtic gold mines in west central Gaul, *Prehistoric Gold in Europe,* NATO ASI Series, Series E : Applied Sciences, vol. 280, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, 1995, p. 219-240.



Jumilhac-le-Grand, Les Fouilloux.
Plan du site et zones fouillées en 1994

LES EYZIES-DE-TAYAC
C.D. 47

Les travaux d'aménagement du C.D. 47 par le Conseil Général de la Dordogne sur la commune des Eyzies dans la portion comprise entre le viaduc de chemin de fer et le gisement de Laugerie-Haute ouest ont nécessité une intervention archéologique.

Les vingt-cinq sondages effectués en 1989 (Jean-Pierre Chadelle, Luc Detrain) entre le viaduc et le pont des Eyzies lors des travaux E.D.F. ont permis, grâce aux connaissances du sous-sol acquises, de projeter une nouvelle chaussée ne devant pas *a priori* porter atteinte aux couches archéologiques en place. Dans cette zone très sensible, il s'est cependant avéré nécessaire de mettre en place une opération archéologique durant les deux mois de travaux.

Outre le prélèvement de nombreux vestiges archéologiques en position secondaire, des sondages de contrôle ont été réalisés.

En effet, l'opportunité de vérifier la profondeur et la nature des dépôts archéologiques en avant du gisement de Laugerie-Haute ainsi qu'à ses abords s'est présentée lorsqu'une pelle mécanique a été dépêchée sur le chantier pour régulariser le talus et briser les gros blocs d'effondrement.

Les observations ont pu être réalisées uniquement depuis le sommet des coupes. Une analyse plus fine s'est avérée impossible pour des raisons de sécurité : instabilité des coupes et des talus, profondeur excédant 1,30 m et nécessitant un étaiement (décret du 8 janvier 1965). Ainsi, les informations du type présence/absence de vestiges archéologiques et contexte sédimentaire général ont pu être recueillies grâce à l'examen séquencé des sédiments extraits des sondages et aux observations visuelles assorties de prises de mesure.

Les cinq sondages réalisés sur l'ensemble de la section ont tous attesté une occupation humaine préhistorique principalement représentée, avant une étude plus approfondie, par du Solutréen et du Magdalénien ancien.

Luc Detrain
Serge Maury

LES EYZIES-DE-TAYAC
La Micoque

Les travaux de terrain effectués en 1994 à La Micoque ont porté essentiellement sur la poursuite de la fouille de la couche E et ont confirmé les résultats acquis lors des campagnes précédentes : le caractère moustérien de l'industrie de cette couche se confirme. Les supports sont en général plus épais que dans les autres niveaux fouillés (principalement J) ; les racloirs qui semblent être les types d'outils dominants sont souvent obtenus par retouche Quina.

L'étude paléontologique a été poursuivie et près de 3 600 restes ont été étudiés dont la majeure partie n'est pas déterminable par suite du mauvais état de conservation et de la fragmentation des pièces. Si le Cheval reste l'espèce la mieux représentée, il faut également signaler la découverte cette année d'un reste de Rhinocérotidé non identifiable au niveau générique.

Des datations ont été effectuées sur 17 échantillons provenant des couches L2/3, K, H3 et E. Les dates obtenues, tant par ESR que par U/Th confirment l'ancienneté du gisement de La Micoque. C'est ainsi que si la couche L2/3 est datée aux environs de 300 000 B.P., les niveaux sous-jacents ont un âge supérieur à 350 000 B.P. (C. Falguères *in litteris*).

André Debénath,
Jean-Philippe Rigaud

LIMEUIL
Chapelle Saint-Martin

Située à l'écart du village de Limeuil, la chapelle Saint-Martin, encore entourée par son cimetière, a été consacrée en 1194. Cette église est composée d'une nef à berceau lambrissé, d'une travée formant croisée couverte d'une coupole sur pendentif et d'une abside voûtée en cul de four. Du transept du XIVe siècle ne demeure que le croisillon nord.

Un diagnostic archéologique a été réalisé autour de la chapelle dans le cadre d'un projet de drain périphérique.

Quatre sondages ont été effectués, au pied du chevet, au niveau du croisillon sud du transept, le long de la nef au nord et devant la façade occidentale. Ils ont permis de mettre au jour à l'est et au nord plusieurs sépultures orientées Est/Ouest. Elles ont toutes la tête à l'ouest ; trois d'entre elles sont inhumées en pleine terre. La dernière repose au pied de l'abside dans un coffre de dalles calcaires grossièrement équarries ; son couvercle se compose de dalles de même facture. Au pied du portail, le sondage a permis de découvrir les restes d'une structure bâtie qui peut être liée à un caveau funéraire.

Le diagnostic a également permis de mettre au jour les fondations du bâtiment dont les techniques de construction diffèrent. Celles du chevet sont coulées en tranchée étroite, celles de la nef et de la façade occidentale sont constituées d'assises de pierres de taille formant un ressaut de 30 cm. Au sud, les niveaux de sol du croisillon du transept aujourd'hui détruit ont été repérés.

Anne Métois

MARSAC-SUR-L'ISLE
Eglise Saint-Saturnin

Un diagnostic réalisé en 1990 dans le cadre d'un projet d'assainissement avait permis de vérifier l'existence de niveaux anciens, en particulier des sarcophages mérovingiens et un mur antique en petit appareil.

L'église est dédiée à Saint-Saturnin, premier évêque de Toulouse. C'est une église à nef unique qui donne sur un avant-chœur dont les quatre piliers supportent une coupole romane, surmontée d'un clocher. Le chœur a subi des remaniements et présente un chevet plat et le portail a été refait au XVe siècle.
Le projet de restauration a provoqué une intervention archéologique. La tranchée réalisée tout autour de l'édifice n'a pas atteint les vestiges archéologiques profonds mais a permis le dégagement de l'ancien parvis et du premier seuil du portail du XVe siècle.

Des sondages ont été réalisés à l'intérieur de l'église afin de retrouver le sol primitif : les sols romans ont été reconnus, constitués de chaux et recoupés par des sépultures ainsi que la banquette romane. Au Moyen Age, il existait une marche entre l'avant-chœur et la nef. Le dallage du XVe siècle, qui fonctionnait avec le portail, a été retrouvé. A cette époque, le parvis, le sol de la nef et celui de l'avant-chœur se trouvaient au même niveau : la marche avait disparu.

Cette église est importante pour l'histoire de ce secteur de la vallée de l'Isle. La présence d'un édifice gallo-romain proche de Vésone est à envisager. Il existait, dès l'époque mérovingienne, un cimetière qui a pu être sanctifié par la création d'une église primitive comme l'attesterait l'ancienneté du saint patron, Saint-Saturnin.

Marc Rimé

MAYAC
Le Bourg

Un sauvetage archéologique a été engagé à l'occasion d'une découverte fortuite de sépultures lors de la construction d'une piscine privée. L'emprise des travaux a porté sur une petite surface (15 m x 6,50 m) dans une ancienne dépendance de ferme datant de la première moitié du XIXe siècle et située à une dizaine de mètres au sud-est de l'église Saint-Saturnin de Mayac.

Quarante-trois sépultures individuelles ont été découvertes : il s'agit de sépultures d'adultes des deux sexes mais surtout d'un grand nombre de sépultures d'enfants et de nouveau-nés.

Deux types d'inhumation semblent avoir été particulièrement utilisés.

• Le corps était placé dans des coffres en dalles de calcaire, non équarries, de faible épaisseur, qui étaient associées probablement à des structures périssables, type couvercle ou coffre en bois. L'évolution de ces tombes au cours du temps, avec la disparition des matières périssables, a alors produit une image de sépultures en bâtière.

• Le corps est déposé dans une fosse surmontée d'une structure légère sur laquelle de grandes dalles sont posées à plat. Ces dalles sont le plus souvent soutenues par des moellons sur les côtés du squelette.

D'autres modes d'inhumation ont également été employés : des sépultures en pleine terre sans aménagement particulier, deux dépôts d'enfants à l'intérieur de troncs d'arbre évidés, une sépulture en forme de bâtière.

Aucune date n'a pu être avancée pour le début de l'utilisation du cimetière. En revanche, son abandon semble dater du XIVe ou du XVe siècle.

Des structures ont également été mises au jour : un drain en pierres roulées qui a été recoupé par des sépultures et des murs postérieurs à l'abandon du cimetière qui semblent dater du XVIIe siècle.

Mentionnée pour la première fois en 1120 dans le cartulaire de Tourtoirac, l'église de Mayac a sans doute des origines plus anciennes. En effet, outre l'ancienneté du saint patron de l'édifice —Saint-Saturnin, premier évêque de Toulouse— la découverte lors du décapage initial d'un couvercle en bâtière et de fragments de cuve de sarcophage monolithe dans un remblai semble attester la présence d'un lieu de sépulture plus ancien.

Une occupation des environs immédiats du site à l'époque antique est à envisager. En effet, de nombreux fragments de tegulae et quelques tessons de céramiques antiques ont été découverts à l'état résiduel sur toute la surface fouillée.

Nathalie Chevalier,
Marc Rimé

MONPAZIER
La bastide

Plusieurs opérations archéologiques se sont déroulées à Monpazier, dans le cadre de la procédure d'élaboration du plan de sauvegarde et de mise en valeur du secteur de la bastide. Des sondages ont été réalisés afin de reconnaître le système défensif. De même, les différents travaux de réaménagement de la place et des rues ont fait l'objet de surveillance ou de fouilles de sauvetage.

L'implantation primitive de l'enceinte est directement liée à la trame parcellaire de la bastide. L'existence, au nord, d'une trame parcellaire identique à celle de l'*intra muros*, propose une extension du bâti, créant ainsi un faubourg *extra muros*. A la fondation de la bastide, la topographie naturelle du site a entraîné une mise en œuvre et des fonctions différentes du mur d'enceinte dans ses parties nord et sud, de celles d'est et d'ouest. Au nord et au sud, le rempart a la double fonction de limite et de protection de la ville. A l'est et à l'ouest, à ces fonctions s'ajoute celle du mur de soutènement des terrasses *intra muros* destinées à recevoir des constructions ou des jardins.

Un fossé ceinturait l'ensemble des fortifications. D'une largeur moyenne de 7 m, il est creusé dans le socle calcaire et présentait dans certains secteurs un mur de contre-escarpe. Comblé partiellement au XVIIIe siècle, il s'est transformé en voie de circulation. Un sondage dans la partie sud-est de la bastide confirme le retour en équerre du mur d'enceinte à cet endroit dès l'origine.

Dès la fondation, le rempart et les fossés sont renforcés par la construction de six tours-portes aux accès principaux et une tour-poterne à l'extrémité d'un axe secondaire. Seules trois tours-portes subsistent encore actuellement, une au sud, deux au nord. Elles sont de plan quadrangulaire et construites en assises. Les tours de flanquement, de plan circulaire, sont situées à l'est et à l'ouest ; une seule subsiste sur le front est.

La trame viaire n'a pas subi de modification depuis la création de la bastide. Seuls quelques secteurs de carreyroux ont été annexés par des constructions. Ces carreyroux, en plus de leur fonction de desserte de l'arrière des îlots, récupèrent les eaux usées et pluviales provenant des androne (installation de éviers et des latrines). Les rues principales débouchent sur des tours-portes. Les rues secondaires sont barrées au nord et au sud par le mur d'enceinte. Un sondage permet d'envisager la présence d'un boulevard intérieur sur le front nord, conforté par l'étude du bâti et la trame parcellaire du XIXe siècle.

Les travaux de réaménagement des sols de l'ensemble des couverts de la place des Cornières a permis de définir les différentes chaussées et de vérifier la présence des piliers sur des travées non construites. La mise au jour des fondations de piliers intermédiaires permet de retrouver les modifications successives du bâti des arcades donnant sur la place.

La fouille du parvis a permis de mieux définir la modification de la construction de la façade occidentale du monument au travers de son soubassement. Elle a mis en évidence l'utilisation du parvis en lieu de sépulture dès la période médiévale. Des sépultures d'enfants inhumés en pleine terre ont été dégagées. Quatre tombeaux collectifs, maçonnés en pierre de taille, sont adossés le long de la fondation de la façade. Deux d'entre eux se situaient sous les piédroits nord et sud du portail. Ces tombeaux présentaient dans leur partie supérieure des barres de fer installées transversalement et destinées à supporter le corps du défunt ou un cercueil (fonction de pourrissoir). Un seul des tombeaux collectifs a fait l'objet d'une fouille exhaustive ; les autres n'étant pas menacés par les travaux ont été préservés.

Jacques Pons, Marc Rimé, Christophe Sireix

MONTCARET

Villa gallo-romaine

La construction d'un nouveau bâtiment destiné à protéger les mosaïques de la *villa* gallo-romaine de Montcaret et à recevoir le matériel archéologique légué à la ville par Mademoiselle Eliette Tauziac, héritière de l'inventeur du site, est à l'origine d'un certain nombre d'interventions ponctuelles de sauvegarde et de relevé, rendues nécessaires par les travaux.

Un fragment de mosaïque en place a été découvert dans la structure circulaire située au nord-ouest de la salle polylobée. Ce fragment recolle avec une mosaïque qui était conservée dans le premier bâtiment et dont on ignorait la provenance.

Par ailleurs, le fait que cette structure ait possédé un sol mosaïqué rend caduque l'hypothèse précédemment avancée selon laquelle il pouvait peut-être s'agir d'une citerne.

Un mur de direction Nord-Sud a également été mis au jour à l'ouest de la salle polylobée. Il avait déjà été découvert et utilisé pour supporter une canalisation d'évacuation des eaux pluviales de la partie nord du site (supports en fer encore en place dans le mur). Cette évacuation a dû être ôtée lorsque la seconde plus importante, en ciment, a été posée. Le sous-sol était donc complètement bouleversé a cet endroit.

Ces interventions ponctuelles ne nous ont malheureusement pas permis de développer davantage la restitution de l'état final de la *villa* que nous avions proposée auparavant. C'est une *villa* du type "à péristyle", classique dans le midi de la Gaule où l'habitat s'organise autour d'un espace central ouvert, limité par des galeries. Installée à flanc de colline, cette *villa* se développe semble-t-il suivant un système de plates-formes. Dans la partie ouest de l'ensemble, on ne retrouve pas les passages qui auraient permis d'accéder d'un niveau à l'autre. En revanche, au Nord-Est et à l'Est, deux emmarchements semblent bien confirmer notre hypothèse selon laquelle cet ensemble monumental aurait été constitué par une succession de terrasses.

Frédéric Berthault, Marc Rimé

- FORMIGE, J. Fouilles de Montcaret, *102e congrès archéol. de France (Bordeaux-Bayonne, 1939)*, Paris, Picard, 1941, p. 182-195.
- GRIMAL, P. Informations archéologiques, *Gallia*, IX, 1951, p. 114-124.
- BERTHAULT, F. MONTCARET, Villa gallo-romaine, *Archéologie en Aquitaine*, 7, 1988, p. 15-17.
- BERTHAULT, F. *MONTCARET, Villa gallo-romaine*, rapport de sondage, S.R.A. Aquitaine, Bordeaux, 1992.
- BERTHAULT, F. *MONTCARET, Les plus beaux sites archéologiques de France*, Paris, 1993, p. 288.

MONTIGNAC-SUR-VEZERE
Lascaux

Au cours de cette campagne, le panneau des «Chevaux chinois» du Diverticule axial a plus particulièrement retenu notre attention. Les figures de ce panneau ont toutes fait l'objet d'un enregistrement et d'un traitement que traduisent leurs relevés. Ont été pris en compte aussi bien l'aspect technologique des peintures, que conservatoire ou morphologique, données intégrant les critères d'ordre quantitatif et chromatique. Une observation plus fine de certains tracés autorisa, lorsque les sujets s'y prêtaient, la recherche des différentes phases de construction du panneau, ou analyse de superpositions.

Figures animales		Figures schématiques		Stigmates d'activités	
Chevaux	6	Entités ponctuelles	2	En paroi	3
Cerf	1	Entités linéaires	12	Sur banquette	9
Bovinés	2	Entités surfaciques	4		
Total	9	Total	18	Total	12

Nombre d'entités	39

En outre, nous avons mené une recherche orientée vers l'analyse micromorphologique des supports lithiques. Une première observation des parois fait ressortir l'extrême hétérogénéité de la roche qui se traduit par des zonalités spécifiques des différents secteurs ou des registres de ce réseau. Nous avons procédé au relevé d'une vingtaine de sites, enregistrements doublés d'une saisie du profil des différents reliefs. Après traitement de ces données graphiques, une analyse d'image autorise la quantification de ces formes de reliefs, révélant notamment la maille créée par les aspérités ainsi que leur amplitude.

A notre demande, le Laboratoire de Recherche des Musées de France a procédé, sous la responsabilité de M. Menu et avec la participation de P. Walter, à une première série de prélèvements de pigments sur paroi. Les zones que nous avions sélectionnées l'année précédente devaient synthétiser l'ensemble des caractéristiques, colorimétriques et morphologiques, des matériaux issus de la «palette» du peintre. Vingt-six échantillons ont ainsi été retenus, activité ayant nécessité deux missions, l'une en juin, la seconde en novembre de la même année.

Parallèlement aux recherches effectuées sur le site de Lascaux, nous avons engagé, depuis plusieurs années, une étude du paysage et des phénomènes endokarstiques du bassin versant de la Vézère. Ainsi, près de 300 cavités naturelles ont été répertoriées et topographiées. Nous avons plus précisément orienté nos travaux vers la genèse et l'évolution de ce milieu et recherché les formes et les modes d'interactions avec les vestiges anthropiques.

Norbert Aujoulat

PERIGUEUX
Cité administrative

Le projet de restructuration de la cité administrative prévoit la démolition des bâtiments des XVIIe et XVIIIe siècles et la construction, en plusieurs tranches, d'un immeuble neuf dans la partie nord du terrain. Un diagnostic archéologique a été réalisé afin de programmer une fouille de sauvetage archéologique. Ce quartier se trouve au nord-ouest de la ville antique, proche du centre monumental (sanctuaire de la Tour de Vésone et *forum* plus au sud), au nord d'un *decumanus* installé dès le Ier siècle et qui longe le péribole du temple. Il est bordé plus au nord par l'une des deux carrières de Vésone, celle de Jay de Beaufort.

Dès le Bas-Empire et pendant tout le Moyen Age, ce quartier se retrouve à l'extérieur du rempart, aux portes de la Cité. Il borde, dès l'époque mérovingienne, le cimetière qui sera christianisé par la construction d'une église connue par les sources sous le vocable de Saint-Pé-Laneys. Le chemin des vieux cimetières va pérenniser l'axe antique et deviendra, en partie, la rue du 27e R.I. des Bouquets.

L'hiver dernier, la création d'un nouveau réseau d'assainissement dans l'enceinte de la cité administrative faisait l'objet d'une surveillance archéologique. Des vestiges modernes étaient reconnus ainsi que des niveaux antiques. Un souterrain inédit était découvert dans la partie nord du terrain. Au printemps, plusieurs sondages exploratoires venaient compléter ces informations. Ils révélèrent l'existence de fronts de taille et de remblais attendus en bordure de la carrière ainsi que des niveaux d'habitat antique. Aucune sépulture médiévale ne fut repérée dans ce secteur au contraire de la cour Fabert toute proche.

Claudine Girardy-Caillat

PERIGUEUX
Carrefour Chanzy

L'élaboration d'un projet de carrefour giratoire, rue Chanzy, avait permis au printemps 1993 la réalisation de plusieurs sondages dans le cadre d'un diagnostic archéologique. Un des sondages avait révélé la présence de structures de cuisson à cet endroit méconnu des historiens locaux. La réalisation de ces travaux urbains provoqua une fouille de sauvetage qui permit la découverte de cinq fours. Malgré l'aménagement de caves dans ce secteur, ils présentaient un bon état de conservation.

Ils se trouvaient à l'extérieur de la petite vallée médiévale de la Cité, sur le chemin qui, de la porte Normande, se dirigeait vers la paroisse Saint-Gervais. Ils étaient à proximité de la carrière d'exploitation de calcaire reconnue sous le lycée Jay de Beaufort.

Ces fours étaient destinés à la production de la chaux. Ils étaient enterrés dans la grave de la plaine alluviale, leur chemise intérieure composée de tuiles canal et de tuiles à rebord récupérées et brisées.

Quatre fours étaient de forme ovalaire et possédaient la particularité de comporter deux alandiers correspondant à deux aires de chauffe et deux fosses opposées ; trois étaient orientés Est-Ouest, le quatrième Nord-Sud. Chacune des deux gueules de ces fours était encadrée par un parement de pierres qui surmontait l'alandier et consolidait l'ouverture de chauffe.

Un seul four était rectangulaire et apparemment plus ancien. Il ne possédait pas d'alandier et s'ouvrait par deux gueules sur une grande aire de chauffe.

Tous ces fours ont subi de nombreuses réparations : reprises partielles, doublage des parois, etc. Trois des fours ovalaires dépendaient, pour partie, d'une même fosse et se sont succédé. Autant d'arguments qui permettent d'envisager une assez longue période d'activité en continu couvrant vraisemblablement les XIVe et XVe siècles. Des datations archéomagnétiques devraient préciser ces datations provisoirement établies sur la base de tessons de céramiques.

Claudine Girardy-Caillat

SAINT-CHAMASSY
Moulin du Roc

Ce site qui fut signalé pour la première fois en 1949 par Denis Peyrony dans son ouvrage «Le Périgord Préhistorique», ne fut redécouvert que cinquante ans plus tard (par l'auteur de la présente fiche), c'est-à-dire en décembre 1989, alors qu'il venait de subir de sérieuses dégradations consécutives à un aménagement du pied de falaise.

Début 1990, deux campagnes de sauvetage furent nécessaires à la remise en état des lieux, l'une réalisée en février et mars, l'autre en mai. Elles furent dirigées toutes deux en collaboration, par A. Turq du Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine et par nous-même, alors au Musée national de Préhistoire des Eyzies. Les résultats préliminaires de ces travaux sont en cours de publication.

Dans le courant de l'été 1993, le Service régional de l'Archéologie, qui déposa immédiatement une plainte, est prévenu que le site venait de subir de nouvelles dégradations. Le constat est sévère : près de deux mètres cubes de dépôts archéologiques ont été détruits. Jusqu'au début de l'opération de sauvetage, qui pour des raisons de planning ne pourra se dérouler qu'au printemps 1994, une surveillance sera assurée.

Dans la partie centrale de l'abri, le sauvetage a porté essentiellement sur les niveaux du Magdalénien final, c'est-à-dire ceux qui ont été le plus touchés par la fouille clandestine.

Cette opération a eu pour principal objectif, outre l'enlèvement et le tamisage des dépôts remaniés, la localisation et la préservation des niveaux subsistants, ceci grâce à la réalisation de plusieurs coupes et de nombreux décapages. Après une remise en état des lieux, notre travail a consisté à mettre en place une protection au sol la plus efficace possible.

Parallèlement à cette réalisation, les recherches menées sur la sépulture néolithique ont été reprises, sous la direction de P. Courtaud. Les résultats de cette campagne diffèrent assez peu de ceux obtenus précédemment. Les décapages successifs des dépôts funéraires ont permis la mise en évidence d'ossements de plusieurs individus, contenus dans un système de caissons en pierre sèche. La fouille n'ayant pas pu être achevée, à cause de contraintes de temps, une dernière opération apparaît donc aussi nécessaire qu'urgente pour mener à terme ce programme.

André Morala

- PEYRONY (D.) 1949 .- Le Périgord Préhistorique. *Société Historique et Archéologique du Périgord.* 92 p.
- DETRAIN (L.), GUILLON (M.), KERVAZO (B.), MADELAINE (S.), MORALA (A.) et TURQ (A.) .- Le Moulin-du-Roc à Saint-Chamassy (Dordogne) : étude préliminaire. *Bulletin de la Société Préhistorique Française,* (à paraître).

SAINT-MEARD-DE-DRONNE
Villa gallo-romaine

La *villa* gallo-romaine de Saint-Méard-de-Dronne n'est pas une découverte récente. Elle fait l'objet depuis plusieurs années de prospections au sol consécutives aux labours et une campagne de photographies aériennes avait permis d'en repérer le plan.

L'intervention de sauvetage qui la concerne est liée au projet d'élargissement de la route qui relie Ribérac à Saint-Méard-de-Dronne. La fouille, d'emprise réduite, a permis de reconnaître des structures qui s'étalent sur plus d'une centaine de mètres de longueur et sur une largeur de 3 à 4 m de part et d'autre de la route. Elles apparaissent à la partie résidentielle de la *villa*.

Si des terres de colluvionnement épaisses masquaient les vestiges situés au nord de la voie départementale et les rendaient invisibles aux investigations aériennes, au sud en revanche les vestiges, parfois enfouis à moins de 0,20 m sous le sol actuel, ont souffert des travaux aratoires. La construction même de la route et des fossés qui la bordent au cours du XIXe siècle a complètement oblitéré les relations existant à l'origine entre ces deux parties.

• Les principaux vestiges, au sud de la route : ils consistent en un vaste espace de circulation correspondant à une galerie dont seul le mur de clôture méridional

est visible. Son sol est constitué par un solide béton de tuileau maintes fois rechargé. A l'ouest de cet espace est implanté un bassin semi-circulaire d'environ 1,20 m de profondeur dont les parois sont enduites d'un mortier de chaux blanchâtre et les angles épaissis par des bourrelets d'étanchéité.

• Les principaux vestiges au nord de la route : ils correspondent à une partie de l'ensemble thermal de la *villa*. La fouille a mis en évidence la présence d'un autre bassin (rectangulaire celui-ci), de systèmes d'adduction d'eau, d'un hypocauste dont les pillettes circulaires supportent une *suspensora* massive... Plusieurs états d'aménagements successifs sont visibles. Ainsi, les tubulures intégrées à l'origine dans les maçonneries d'une pièce chauffée ont été récupérées et utilisées pour paramenter le conduit d'une canalisation aménagée à une vingtaine de mètres de distance.

La plupart de ces vestiges est attribuable à la deuxième moitié du Ier siècle après J.-C. et au IIe siècle. On observe cependant la présence, au nord de la voie départementale, d'un bâtiment à abside antérieur aux constructions citées précédemment et datant de la première moitié du premier siècle après J.-C.

La destruction de la *villa* ne semble pas avoir été le fait d'un événement violent du type incendie (autant que la faible emprise fouillée nous permette de le dire) mais plutôt de celui d'un abandon suivi de campagnes répétées de récupération des matériaux). Par ailleurs, la présence dans les dernières couches de destruction du site de céramiques du IIIe siècle ou celle, plus tardive, de D.S.P. témoignent d'une longue fréquentation des lieux.

Sylvie Riuné-Lacabe

SAINT-MEARD-DE-DRONNE
Le Gros Bost

Le site du Gros Bost à Saint-Méard-de-Dronne est connu depuis très longtemps et a subi des interventions à la fin du siècle dernier puis à différentes reprises pendant le premier tiers du XXe siècle. Il en subsistait des traces dans son rempart sous la forme d'une tranchée visitée encore de nos jours par les clandestins.

Un sondage-diagnostic a donc été entrepris pour aviver et redresser les sections de cette tranchée dans le but d'en effectuer un relevé et de préciser et la structure du rempart et son âge. Le relevé a montré que son érection avait été réalisée en au moins deux stades avec une structure initiale remaniée et agrandie. Autour d'un noyau modeste de blocs de calcaire ont été déposés des niveaux provenant d'un complexe altéritique argileux avec des graviers et des galets rissiens. Une palissade retenait les derniers apports, palissade qui a été brûlée sans qu'il y ait création de chaux. Une tranchée a été rebouchée et le rempart rendu à son état originel.

Un abondant matériel céramique a été recueilli tant dans les déblais des anciennes interventions qu'en place. Il appartient exclusivement au Néolithique final artenacien, ce que confirment de rares outils en silex (fragments de poignards, flèches perçantes ovalaires).

Une exploration plus complète de ce rempart et du fossé qui le précède est envisagée. Il est aussi proposé de sonder quelques traces de palissade et/ou de constructions révélées par les photographies aériennes à l'intérieur de l'enceinte. Une structure identique en Saintonge est en cours d'étude avec une datation identique. D'après la stratigraphie de Diconche, tout ce matériel appartiendrait à la phase finale du cycle artenacien.

Claude Burnez

SAINTE-ORSE

L'Eglise

Des travaux d'assainissement autour de l'église du village de Sainte-Orse (le nom du village a été féminisé à tort récemment) ont donné lieu à une campagne de fouille en sauvetage urgent. L'origine de Saint-Orse provient de Saint Ours *(Sent Orso)*, Abbé de Loches, en Touraine. Les anciens pouillés indiquent *Ecclesia de Santa Ursa*, c'est-à-dire Saint Ours, dont la vie est relatée par Grégoire de Tours *(De vitis Patrum)*. L'église est implantée sur un massif rocheux formant un promontoire ou terrasse naturelle. Cet édifice roman présente un plan simple en croix latine, à nef unique, terminé par un transept et une abside en cul-de-four implantée sur la crypte.

La fouille a mis en évidence le plan primitif de l'édifice qui comprenait alors deux petites absidioles en cul-de-four, flanquées à l'est sur chaque transept. Les fondations du transept nord prennent directement appui sur le rocher. Le transept sud, dont les fondations n'atteignent pas le socle rocheux, avait été renforcé par deux contreforts. Ces renforcements se sont avérés insuffisants car le transept sud s'est effondré emportant l'absidiole. La destruction de l'absidiole du transept nord, est à rattacher à la même phase, l'arc doubleau y conduisant est alors fermé. Le transept sud est par la suite remonté sur l'arasement des anciens murs, sauf le mur est, décalé de plus d'un mètre et reconstruit sur les fondations de l'absidiole détruite. Ces reconstructions aboutissent à un plan dissymétrique, avec un transept sud plus grand.

Les premières inhumations remontent à l'époque mérovingienne. Huit sarcophages étaient répartis de part et d'autre du chevet. Il s'agit de cuves monolithes, de forme trapézoïdale. La présence d'un sarcophage à trois pans dans sa partie supérieure, type de cuve répandu dans l'Ouest et le Centre de la France, indique semble-t-il une limite de diffusion de ce type vers le Sud-Ouest. Les données anthropologiques ont montré de multiples inhumations par sarcophages, entre deux et huit individus. Le mobilier funéraire y est rare. Seule une bague mérovingienne en bronze doré a été retrouvée. La bague est formée d'un jonc et d'un chaton plat, encadré de chaque côté de trois globules disposés en trèfles. Sur le chaton sont gravées les lettres de l'alphabet grec : alpha et khi.

L'architecture funéraire présente de nombreuses variations durant les périodes médiévales. On attribue au Haut Moyen Age des coffres en dalles de section triangulaire, les dalles formant ainsi une couverture en bâtière le long du corps. Ce type de tombe est rare à cette époque dans la région mais connu aux V-VIe siècles sous forme de coffres de *tegulae* de section triangulaire, dits à «couvercle en bâtière». Entre le XIIe et le XIVe siècles apparaissent successivement des sépultures rupestres, des coffres constitués de dalles de chant, puis des tombes maçonnées dont la forme tend à s'ovaliser. Enfin, l'époque moderne est marquée par des inhumations en pleine terre, en cercueil et par un caveau en pierres appareillées à deux chambres sépulcrales juxtaposées.

Dominique Bonnissent

SARLIAC-SUR-L'ISLE

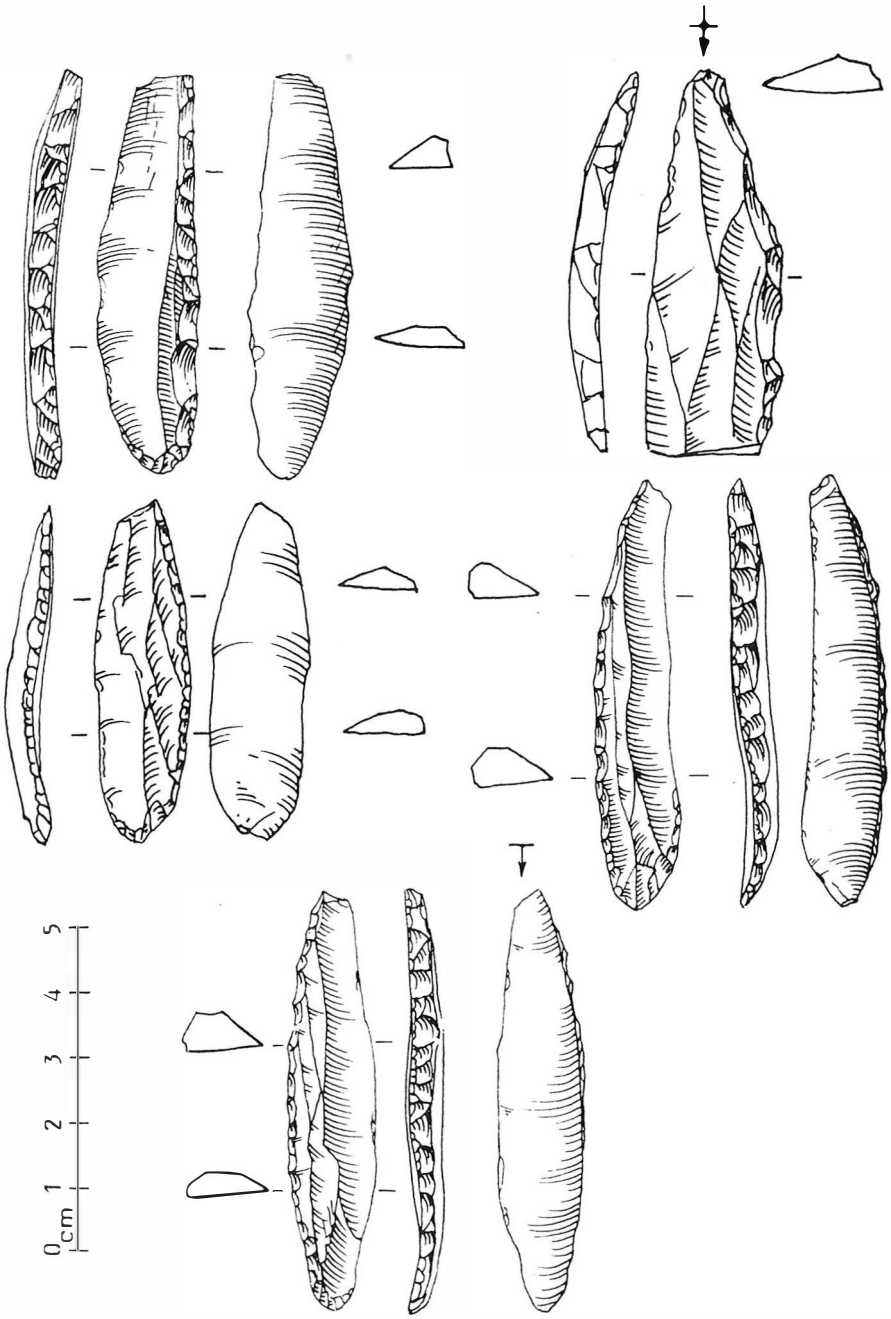
Combe Saunière

La problématique de ce gisement sous abri est, en premier lieu, relative à l'étude palethnologique de l'occupation solutréenne dans toute la cavité puisque celle-ci est de superficie relativement restreinte (environ 40 m² accessibles). Afin de satisfaire aussi des exigences exprimées dans le cadre de maints aspects disciplinaires (géologie, archéologie, datations), une exploration poussée de la totalité du remplissage a été conduite de façon conjointe à l'étude de ces niveaux solutréens.

1. La fouille du premier niveau d'occupation solutréen de la cavité (couche IVc) arrivera à son terme en 1995 puisque l'ampleur de celui-ci est conforme aux estimations faites il y a quatre ans. Ce mince niveau, assez homogène du point de vue sédimentaire et aux caractères anthropiques marqués, a pu être individualisé sur la quasi-totalité de la superficie du site. Au cours de la dernière campagne de recherche, une structure de combustion aménagée, subcirculaire, peu déprimée et de moins d'un mètre carré de superficie, a été dégagée et enregistrée. Des prélèvements de sédiments ont été effectués en plusieurs emplacements de son remplissage peu épais. Ils concernent surtout la partie basse de la structure, à savoir la sole résiduelle constituée d'une succession de sédiments rubéfiés du substratum et d'un

mince remplissage polyphasé typique d'une aire de combustion. Dans ce secteur situé à l'épicentre de la zone d'activité dans cette petite cavité étroite, les structures anthropiques ne paraissent pas avoir été affectées par les phénomènes de solifluxion qui sont plus évidents dans d'autres secteurs près des parois, à l'entrée et bien entendu à l'extérieur de la grotte où la fouille ne s'est pas prolongée au-delà d'une simple reconnaissance stratigraphique en 1990.

2. A la partie méridionale d'une tranchée sagittale de reconnaissance stratigraphique du remplissage, ont été atteints, sous une masse rocheuse qui s'est désolidarisée anciennement de la falaise, à la base d'une séquence de Gravettien (couches V à VII) sous-jacent au Solutréen, plusieurs niveaux d'Aurignacien (couches VIII à IX) puis un ensemble de Châtelperronien (équivalent des couches X) et enfin une séquence de couches



Sarliac-sur-l'Isle, Combe Saunière.
Industrie du Châtelperronien des niveaux 941-80 et 921-80 :
lames à dos retouché courbe du type couteaux de Châtelperron (G.N.)

attribuables à différents assemblages techno-typologiques de Moustérien (couches XI à XIV).
L'industrie châtelperronienne est assez dense ; la faune est abondante bien que parfois altérée ; de nombreux vestiges carbonisés et une rubéfaction des éléments géologiques autochtones et allochtones (galets de rivière) individualisent bien cette couche de structure lenticulaire. L'outillage lithique le plus caractéristique comprend des pièces en silex local sénonien à dos retouché courbe, réalisées sur des supports laminaires de module moyen, légèrement arquées. Le caractère laminaire des supports de l'outillage paraît discret et non exclusif d'autres formes de débitage.

Jean-Pierre Chadelle,
Jean-Michel Geneste

SERGEAC
Abri Castanet

Cette opération diagnostique, menée du 6 juin au 5 juillet 1994 par une équipe franco-américaine d'une vingtaine de personnes, avait pour objectif de reconnaître la fouille effectuée au début du siècle par D. Peyrony assisté de l'inventeur M. Castanet, et d'évaluer le potentiel archéologique résiduel du site.

Ce gisement de l'Aurignacien ancien est particulier par l'abondance et la variété remarquable du matériel osseux travaillé et de la parure. Comme l'abri Blanchard, situé à une cinquantaine de mètres, il a fourni à Peyrony l'un des plus anciens témoignages d'aménagement de l'habitat (pierres et blocs à anneau et de décoration pariétale (gravures et peintures sous la voûte effondrée au tout début de l'Aurignacien II). L'industrie lithique est elle aussi particulière par la rareté des burins et l'absence de lamelles Dufour, traits confirmés par le tamisage soigneux d'une fraction significative des anciens déblais.
L'abri Castanet a ainsi probablement joué un rôle particulier dans l'occupation de la région par les Aurignaciens, fonction qu'il s'agit de mieux percevoir (site d'agrégation occupé saisonnièrement ?).

Plusieurs tranchées sondages et la remise au net d'une grande coupe sagittale laissée telle à l'arrêt des fouilles anciennes ont permis d'apprécier l'extension des travaux antérieurs —assez soigneux— et de comprendre certains traits importants de la configuration du gisement. Il s'agit d'un vaste abri en pied de falaise exposé plein ouest, formant une terrasse sub-horizontale surmontée de deux couches archéologiques attribuées à l'Aurignacien ancien. Ces dépôts ont été protégés par l'effondrement de la voûte sur près de 50 m de long. Seule la moitié nord a été fouillée au début de ce siècle. Dans la moitié sud, sous un chaos d'effondrement stérile en industrie, un potentiel sédimentaire archéologique d'une puissance de 60 cm a été reconnu avec des traces de matériel lithique et osseux.

En juin 1995, dans le cadre d'une demande de fouille programmée pluri-annuelle, il est prévu d'ouvrir une large tranchée frontale à travers le chaos de blocs qui coiffe le secteur vierge, avec une attention particulière pour les blocs les plus profonds, éventuellement décorés. Ensuite sera abordé le probable niveau supérieur écrasé par l'effondrement mais sans doute ainsi préservé en place.

Jacques Pélegrin et Randall White,
avec la collaboration de Jean-Pierre Texier

AQUITAINE

DORDOGNE

Opérations communales et intercommunales

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

						Prog	Epoque	P.
24/037	BERGERAC Déviation sud	Sylvie RIUNE-LACABE	AFA	SU				42
24/037	BERGERAC Déviation sud	Jean-Pierre CHADELLE	SDA	SD				42
	HAUTEFORT, SAINT-AGNAN, SAINT-RABIER	André MORALA	SDA	PR				42
24/326	MONTAGRIER Les Rivières	Wandel MIGEON	AFA	SD				43
	Nord Dordogne	Jean-Guy PEYRONY	AUT	PI				43
24/335/001/AH	PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT Le Canet	Jacques LAPART	EN	PR			GAL	44
	Ribérac nord - Ribérac sud, réseau d'irrigation	Wandel MIGEON	AFA	PR				44
	Vallée de la Dronne	François DIDIERJEAN	AUT	PI				45
	Vallée de la Dordogne	Christian CHEVILLOT	AUT	PI				—
	Sud Sarladais	Jean-Philippe RIGAUD	SDA	PI				—
24/322	PERIGUEUX Voie des Stades, Pont de l'Abîme	C. GIRARDY-CAILLAT	SDA	PR			PRO	—

Opérations communales et intercommunales

BERGERAC
Déviation sud

Avant les travaux routiers de la déviation sud de Bergerac, des sondages ont été effectués sur l'ensemble du tracé en janvier 1994 et suivis en mars et avril d'une opération de prospection systématique par décapage de grandes surfaces aux lieux-dits «Le Therme» et «Bridet», sous la responsabilité scientifique du Service régional de l'Archéologie et financée par la Direction des routes départementales et de l'aménagement de la Dordogne.

L'opération de diagnostic archéologique a donné lieu à plusieurs découvertes importantes et notamment des structures protohistoriques qui font l'objet d'une notice spéciale.

L'essentiel des dépôts rencontrés correspond à la terrasse fluviatile cartographiée sous le symbole Fw2 sur la feuille de Bergerac à 1/50 000 et attribuée à la partie moyenne du Riss.

Un galet de quartzite portant des traces d'enlèvements a été trouvé en position primaire sur le sommet de la terrasse graveleuse au lieu-dit «Le Therme».

A «Bridet», dans le même contexte sédimentaire deux concentrations d'artefacts lithiques ont été découvertes à une profondeur de 1,50 m. La première a livré sur une surface de 10 m² onze objets en silex. La seconde, sur une surface de 6 m², concernait six objets séparés du sommet de la terrasse graveleuse par une dizaine de centimètres de sédiment sablo-argileux.
La surface des pièces présente une légère patine. Les bords sont frais et coupants.

Ce sont des galets de silex sénoniens identiques à ceux de la terrasse sous-jacente qui ont fourni la matière première de seize objets lithiques. Un seul éclat, en silex tertiaire translucide, pourrait témoigner de l'introduction de matériau exogène.

Tous ces objets, éclats corticaux, éclats semi-corticaux et blocs testés, témoignent d'un faible investissement technique et de l'exploitation locale des galets de la terrasse.

Jean-Pierre Chadelle

■ BRENET, M., CHADELLE, J.-P., TEXIER, J.-P. Les gisements paléolithiques de la déviation sud de Bergerac. *Paléo*, déc. 1994, n° 6, p. 305-308, fig.

HAUTEFORT, GRANGES-D'ANS, NAILHAC ET SAINT-RABIER

Le projet d'aménagement routier de la R.D. 704 entre les localités de Hautefort et Saint-Rabier, Dordogne, a provoqué deux interventions, en avril puis en septembre 1994, sur ce tracé, notamment sur les communes de Hautefort, Granges-d'Ans, Nailhac et Saint-Rabier et dans une moindre mesure sur celles de Cherveix-Cubas, Génis et Azerat où seules des prospections ont été réalisées. Ces interventions, qui ont donc été précédées d'une phase de prospection, ont permis de vérifier la localisation de sites inscrits à l'inventaire (DRACAR) mais aussi, en particulier lors de la phase de sondage, d'en découvrir un certain nombre de nouveaux.

Parmi ces sites, trois présentent un intérêt particulier. Le premier se trouve sur la commune de Hautefort (secteur Saint-Agan et La Genèbre) ; il s'agit d'un vieux chemin d'une longueur de plusieurs kilomètres. Sur une bonne partie de son tracé, l'assise était composée d'une importante masse d'argile crue rapportée, d'environ 8 m de large et de 2 à 3 m d'épaisseur —soit au total plus de 1 500 m^3 d'argile— contenant des fragments de tuiles.

Le deuxième site a été localisé au lieu-dit Cléda (commune de Saint-Rabier). C'est un habitat de plein air occupant, à quelques dizaines de mètres au-dessus d'une source, le versant sud-ouest d'une butte. Une récolte importante de silex taillés y a été réalisée. Malgré la rareté des outils caractéristiques, ce matériel peut être attribué sans risque d'erreur au Néolithique. Un sondage réalisé au-dessus a donné quelques éclats de silex apparemment en place.

Le troisième site se trouve juste sur l'emprise du futur tracé de la R.D. 704, au lieu-dit La Razoire (commune de Nailhac), à environ deux kilomètres au sud du hameau de la Genèbre en direction de Saint-Rabier. Il s'agit d'une levée de terre rehaussant un promontoire naturel. Son sommet témoigne d'une activité métallurgique importante, comme l'indique l'épaisse couche de scories de fer et d'éléments de bas-fourneaux qui nappe le sol. Cette découverte exceptionnelle dans le domaine va faire l'objet d'une opération archéologique qui devrait permettre de tirer les informations utiles à la compréhension du site et d'apporter les éléments nécessaires à sa datation et à l'interprétation des différentes activités liées à la métallurgie qui s'y sont déroulées.

André Morala

MONTAGRIER
GRAND-BRASSAC

Une opération de surveillance archéologique et d'inventaire de sites sur les communes de Montagrier et Grand-Brassac a été réalisée.

L'objet de l'intervention était de faire l'inventaire des sites et indices archéologiques relatifs à l'histoire et la préhistoire pouvant se situer sur l'emprise de travaux de remembrement des bords de Dronne.

Un recueil préalable associé à une cartographie de toutes les données provenant du fichier DRACAR ainsi que des données nouvelles issues de prospections, a permis d'établir un plan de situation de toutes les zones à risque susceptibles d'être concernées par des travaux de creusement ou d'aménagement de surface.

Seuls les abords proches de la Dronne étaient concernés par ces travaux sur trois secteurs distincts : les secteurs des «Nauves» et de «La Vaure» sur Montagrier et le secteur de «Corneguerre» sur Grand-Brassac.

Huit sites et seize indices de sites ont été localisés sur la commune de Montagrier, neuf sites et huit indices de sites sur la commune de Grand-Brassac.

Wandel Migeon

Nord
DORDOGNE

La campagne 1994 fut menée en deux temps : d'abord, nous avons prospecté à partir des gisements découverts en 1993 en poussant au-delà des limites cantonales déjà reconnues. Ceci nous a permis de confirmer les extensions des gisements que nous suggérions l'an passé. Ensuite, nous avons mené des prospections ponctuelles sur des secteurs plus éloignés, en réponse à la demande de particuliers souhaitant faire constater la présence de vestiges dont ils ignoraient la nature ou l'origine ou pour confirmer des données documentaires (publications anciennes ou archives).

Nous avons donc confirmation d'une très forte implantation à l'époque néolithique par la découverte de cinq gisements majeurs. Cependant, il convient de prendre en compte des données nouvelles pour ce qui concerne l'existence de sites paléolithiques de plein air, mis en évidence par la découverte de nouvelles pièces moustériennes dont un superbe biface en calcaire, de belle facture. Néanmoins, il est à remarquer que ces sites ne sont pas isolés mais étroitement liés à des gisements néolithiques ainsi que nous l'avions déjà évoqué malgré un territoire rendant difficiles les opérations de prospec-

tions de surface (et quasi inefficace la prospection aérienne). Il s'avère que cette seconde année est toute aussi positive que la précédente. Il convient de noter que les périodes protohistorique et historique sont représentées aux travers d'une grotte sépulcrale (Bronze) et de deux cluseaux souterrains. Un ancien atelier de métallurgiste, sans doute médiéval (voire gallo-romain), a également été inventorié sur la commune de Saint-Barthélémy de Bussière dans un secteur où se côtoient des gisements néolithiques, protohistoriques, gallo-romains et du Haut Moyen Age.

Nous envisageons de poursuivre de la même manière l'an prochain en essayant malgré tout d'appuyer les prospections au sol par un relevé photographique aérien pour une vision plus globale des gisements dans les zones où alternent prairies et champs cultivés.

Jean-Guy Peyrony,
avec la collaboration de Christophe Bas,
Alain Deville, Jean-Pierre Legrain et Hubert Parachout

PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT
Le Canet

Le but de la recherche était l'actualisation de nos connaissances concernant la *villa* du Canet à Sainte-Foy-la-Grande. Des fouilles y furent effectuées en 1921 et 1925. Dirigées par J. Formigé et A. Conil, elles furent ensuite abandonnées au profit de Montcarret. A. Conil publia quelques articles rapides qui résumaient les résultats : essai de chronologie, descriptions des mosaïques tardives, mention du matériel exhumé.

En 1994, avec l'aide de J. Vircoulon, habitant de Sainte-Foy passionné par l'histoire de sa région, le travail sur les lieux a permis de retrouver divers documents concernant le site et d'en commencer l'étude :

- des plans manuscrits annotés des structures dégagées entre 1921 et 1925, documents très importants pour comprendre l'implantation du site et son organisation ;
- des dessins inédits et précis des pavements mosaïqués permettant une meilleure localisation et une nouvelle étude que C. Balmelle, Directeur de Recherches au C.N.R.S., accepte de réaliser ;
- un ensemble de près de 80 monnaies trouvées depuis trente ans en prospection dont l'étude a été confiée à F. Dieulafait, numismate de Toulouse ;
- un lot d'objets métalliques (fibules, agrafes, fragments indéterminés, etc.) en cours d'étude.

Pour dater les débuts du site, on dispose des découvertes anciennes d'estampilles d'*Ateius* et de *M. Porcius* à situer au milieu du règne d'Auguste. Les céramiques sigillées anciennement exhumées sont la marque d'une *villa* de qualité durant les Ier et IIe siècles. On ignore tout de la construction de cette époque.

Au Bas-Empire, une *villa* à galerie de façade donnant sur la rivière est édifiée. On n'en connaît qu'une partie de l'aile sud-est. Plus de la moitié des monnaies appartient au IVe siècle. Une fibule wisigothique identifiée par M. Kazanski, une monnaie d'or de Sévère III (463-465), des D.S.P. d'Aquitaine marquent une occupation de qualité au Ve siècle après J.-C. qui semble être l'apogée du site. Des tombes, dont certaines ont donné du matériel du VIIe siècle, recouvrent ensuite les lieux. Un habitat se maintient pendant le haut Moyen Age et donne naissance à la paroisse Saint-Jean du Canet. L'église citée par les documents médiévaux et son cimetière fonctionnent jusqu'à la Révolution française.

Jacques Lapart

RIBERAC NORD
RIBERAC SUD
Réseau d'irrigation

Une campagne de prospection et de surveillance de travaux a été réalisée sur les territoires de 17 communes du Ribéracois dans le cadre de l'aménagement de deux réseaux d'irrigation au sud et au nord de la Dronne. L'opération s'est déroulée entre le mois de décembre 1993 et le mois d'avril 1994 ; elle consistait à prospecter sur les itinéraires projetés pour inventorier et protéger les sites susceptibles d'être menacés par les travaux.

Les communes concernées par ces réalisations furent :
• pour le réseau Ribérac sud : Bourg-du-Bost, Chassaignes, Festalemps, Petit-Bersac, Saint-Antoine-Cumond, Vanxains et Villetoureix.
• pour le réseau Ribérac nord : Allemans, Bertric-Burée, Bouteilles-Saint-Sébastien, Celles, Comberanche-et-Epeluche, Coutures, La Chapelle-Grésignac, Nanteuil-Auriac-de-Bourzac, Saint-Martial-de-Viveyrol et Verteillac.

La découverte d'un site sur l'emprise des travaux, avant le passage des engins, permettait d'effectuer un rapide diagnostic afin d'évaluer l'extension du site et les mesures à prendre concernant sa protection.

Deux cas de figure se sont présentés :
• un site à fossés et enceintes du Néolithique récent, au lieu dit «chez Nicou» à Bouteilles-Saint-Sébastien et un site d'habitat gallo-romain au lieu dit «Lussac», commune de Verteillac. Aucune fouille de sauvetage n'a été réalisée à l'emplacement de ces sites sur l'emprise de la tranchée ; par contre, le choix de l'abandon ou bien de la déviation de l'itinéraire de la tranchée sur le site ou aux abords de celui-ci a été admis ;
• avec la collaboration de prospecteurs locaux, un inventaire des sites et indices de sites positionnés dans ces différentes communes du Ribéracois a permis d'enrichir nos connaissances en matière d'occupation du sol dans cette partie nord-ouest de la Dordogne.

Ainsi, ont été vérifiés et inventoriés 17 sites relatifs à l'époque médiévale et 11 indices de sites, 7 sites relatifs à la période gallo-romaine et 11 indices de sites, 7 sites relatifs à la période protohistorique et 11 indices de sites, 13 sites relatifs à la préhistoire et 10 indices de sites.

Les périodes préhistoriques du Paléolithique, peu représentées dans cet inventaire, sont à rechercher ; néanmoins, ce travail de terrain a permis d'identifier plusieurs sites et indices de site d'occupation néolithique. La plupart des sites néolithiques retrouvés dans le Ribéracois sont des sites de plein air, localisés sur des points hauts, collines ou sommets de cuestas. Les fonds de vallées, correspondant à des petits affluents de la Dronne, contiennent la plupart du temps des formations fluviatiles avec superposition de formations argilo-tourbeuses. A l'issue d'enquêtes orales et de vérifications sur le terrain, il s'est avéré que beaucoup de travaux ruraux dans ces milieux tourbeux, tels que les creusements d'étangs d'alimentation, tourbières, curages de fossés, ont livré du matériel archéologique d'origine préhistorique ou protohistorique.

L'antiquité en Ribéracois est attestée à Villetoureix (tour-*cella*) au château de La Rigale et à Petit Bersac (*vicus* ?).

Wandel Migeon

Vallée de la DRONNE

Les objectifs de cette année se limitaient à l'achèvement de la prospection de la partie de la commune de Montagrier occupée par la vallée de la Dronne. Même ainsi limité, ce but n'a pu être entièrement atteint, en raison de la diversité des cultures occupant ce secteur, qui exige des passages échelonnés au long de l'année, et de la richesse en vestiges de la vallée, qui impose un travail important sur une surface réduite.

La zone prospectée comprend la vallée et son versant nord, du bourg de Montagrier aux limites nord de la commune. Il n'était pas prévu de prospection aérienne, sauf circonstances exceptionnelles... qui ne se sont pas présentées.

Douze sites ou indices de sites ont été enregistrés, pour la plupart situés en bas de versant (4 sites), ou en bordure du lit majeur (4 sites). Quelques indices ont été relevés sur les pentes (3 exemples) et un site seulement occupe une position haute (tête de vallon en haut de versant). Dans la quasi-totalité des cas (10), l'occupation semble néolithique, mais bien souvent on relève sur ces sites des indices d'occupations antérieures (Paléolithique, un cas) ou postérieures (Protohistoire, trois cas ; Antiquité, trois cas). Les deux sites restants présentent des indices d'occupation protohistorique pour l'un, et antique pour l'autre.

Le plus notable est **l'ensemble néolithique** découvert autour de la ferme de Fon du Mayne, en bordure du lit majeur de la Dronne. Il est formé d'au moins trois sites néolithiques contigus, mais distincts par le mobilier lithique recueilli. Dans l'ensemble, ce mobilier néolithique est abondant, mais de pauvre qualité, consistant en outils grossiers (grattoirs, racloirs, perçoirs, couteaux et lames, éclats retouchés), avec très peu de pièces caractéristiques (pointes de flèches tranchantes, fragments de haches polies). La céramique est rare et atypique.

Les résultats obtenus confirment les observations des années précédentes, en particulier l'intérêt de cette vallée suffisamment épargnée par les restructurations du paysage pour laisser entrevoir l'organisation de l'occupation du sol et son évolution au cours des temps.

François Didierjean
avec la collaboration de
Roger Lavaud, Josette Limoges,
Alain Mazeau, Joelle Nony

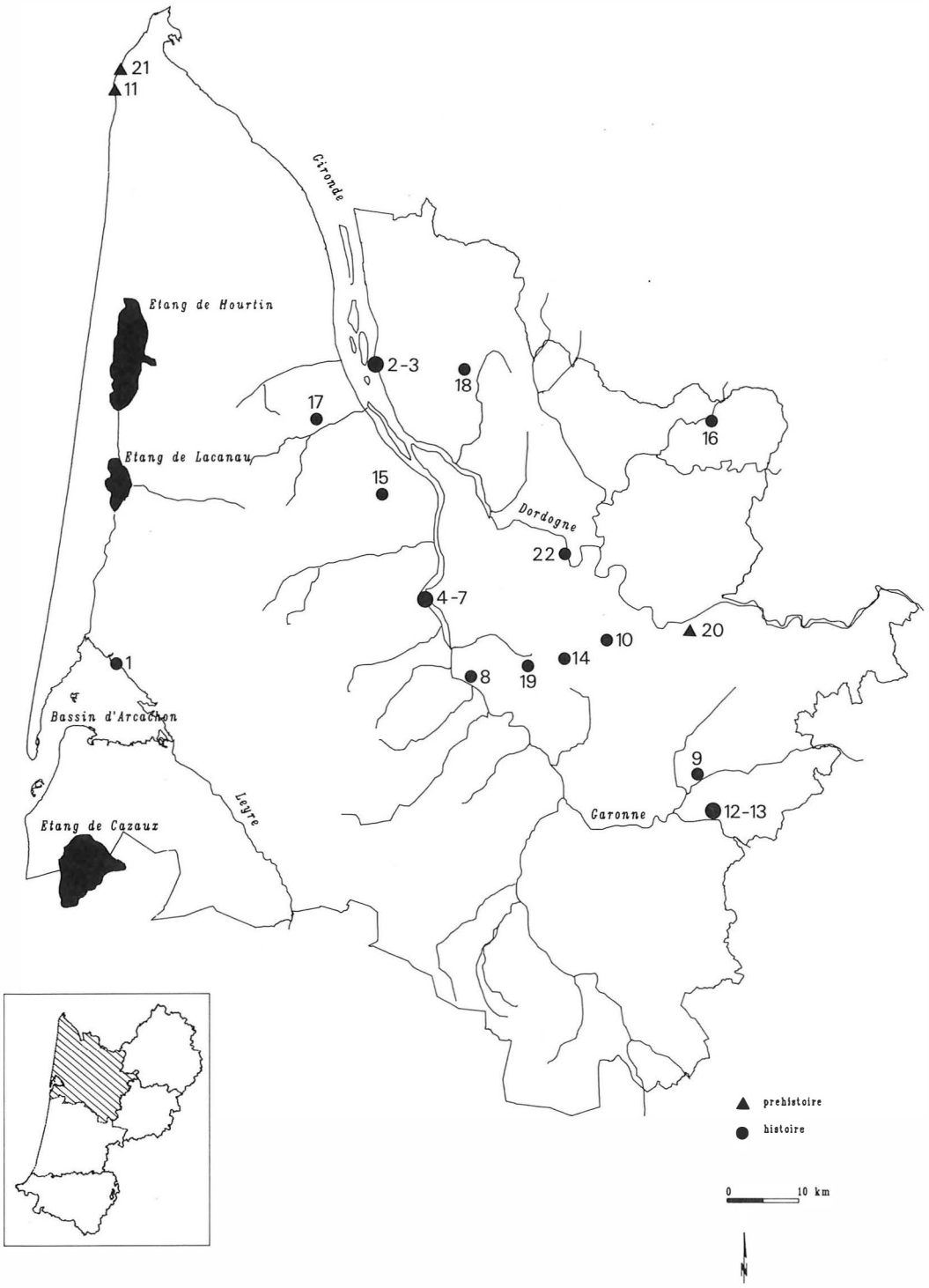
AQUITAINE

GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 4



						Prog	Epoque	Réf. carte	P.
33/005/001/AH	ANDERNOS	Basilique paléo-chrétienne	Raymond MONTURET	CNR	RE		GAL/HMA	1	48
33/058/004/AH	BLAYE	Citadelle	Marc RIME	AFA	SD		PRO...MED	2	49
33/058/004/AH	BLAYE	Rempart Ouest	Anne METOIS	AFA	SD		MED/MOD	3	50
33/063/016/AH	BORDEAUX	Cité judiciaire	Christophe SIREIX	CDI	SU		GAL	4	50
33/063/113/AH	BORDEAUX	Lycée Montaigne	Dominique BONNISSENT	AFA	SU		GAL/MED	5	51
33/063/111/AH	BORDEAUX	88, rue Camille Sauvageau	P. REGALDO-SAINT BLANCARD	SDA	SU		MED/MOD	6	52
33/063/111/AH	BORDEAUX	14, rue Vital Carles	Dominique BONNISSENT	AFA	SU		GAL	7	53
33/084/003/AH	CAMBES	La Corderie	J.-B. BERTRAND-DESBRUNAIS	SDA	SU		GAL	8	53
33/087/001/AH	CAMIRAN	Le Bourg	Pascal VAN WAEYENBERGH	AFA	SU		MED	9	54
33/094/001/AH	CAPLONG	Aux Arts	J.-B. BERTRAND-DESBRUNAIS	SDA	SD			—	—
33/147/002/AH	DAIGNAC	Larmevaille	Jean-Luc PIAT	AUT	SD		GAL	10	54
33/193/001/AP	GRAYAN-L'HOPITAL	Lède du Gurp	Julia ROUSSOT-LARROQUE	SUP	SU		NEO	11	55
33/352/007/AH	LA REOLE	7, rue Moussillac	Eric GASSIES	AFA	SD		MED	12	56
33/352/008/AH	LA REOLE	Halle	Anne METOIS	AFA	SD		MED/MOD	13	56
33/505/002/AH	LA SAUVE	Abbaye de la Sauve Majeure	Anne METOIS	AFA	SD		MED/MOD	14	57
33/322/001/AH	LE PIAN MEDOC	Eglise	Eric GASSIES	AFA	SU		MED	15	57
33/154/001/AH	LES EGLISOTTES	Chevet-ouest	Marc RIME	AFA	SD		PRO/GAL	16	58
33/290/001/AH	MONTAGNE	Eglise Saint Georges	Anne METOIS	AFA	SD		MED	—	—
33/297/009/AH	MOULIS	Eglise Saint-Saturnin	Anne METOIS	AFA	SD		MED	17	58
33/382/002/AH	SAINT-CHRISTOLY DE BLAYE	Eglise	J.-B. BERTRAND-DESBRUNAIS	SDA	SU		MED	18	59
33/408/001/AH	SAINT-GENÈS DE LOMBAUD	Eglise	Philippe Vergain	SRA	SU		GAL	19	60
33/401/001/AP	SAINTE-FLORENCE	Abri Houleau	Michel LENOIR	CNR	SD		PAL	20	60
33/514/008/AP	SOULAC-SUR-MER	La Balise	Patrick MICHEL	SUP	SD			21	61
33/539/001/AH	VAYRES	Château de Vayres	Christophe SIREIX	AFA	SU		GAL	22	62

ANDERNOS-LES-BAINS
Cimetière Saint-Eloi

Des vestiges antiques ont été signalés à Andernos dès le milieu du XIXe siècle. Le long du rivage étaient apparus des murs appareillés en pierre blanche et des fûts de colonne en marbre rouge. Un terrassement effectué près de l'église, à la suite de la désaffectation du cimetière, permit d'en repérer de nouvelles parties. Ce fut le début d'une longue campagne de fouilles étalée entre février 1903 et l'été 1904, et financée partie par la Société Archéologique de Bordeaux, partie par la municipalité, partie par le fouilleur Aurélien de Sarrau. Ce dernier ne publia que deux courtes notes, l'une sur une inscription mentionnant un évêque, l'autre sur deux fragments de poteries.

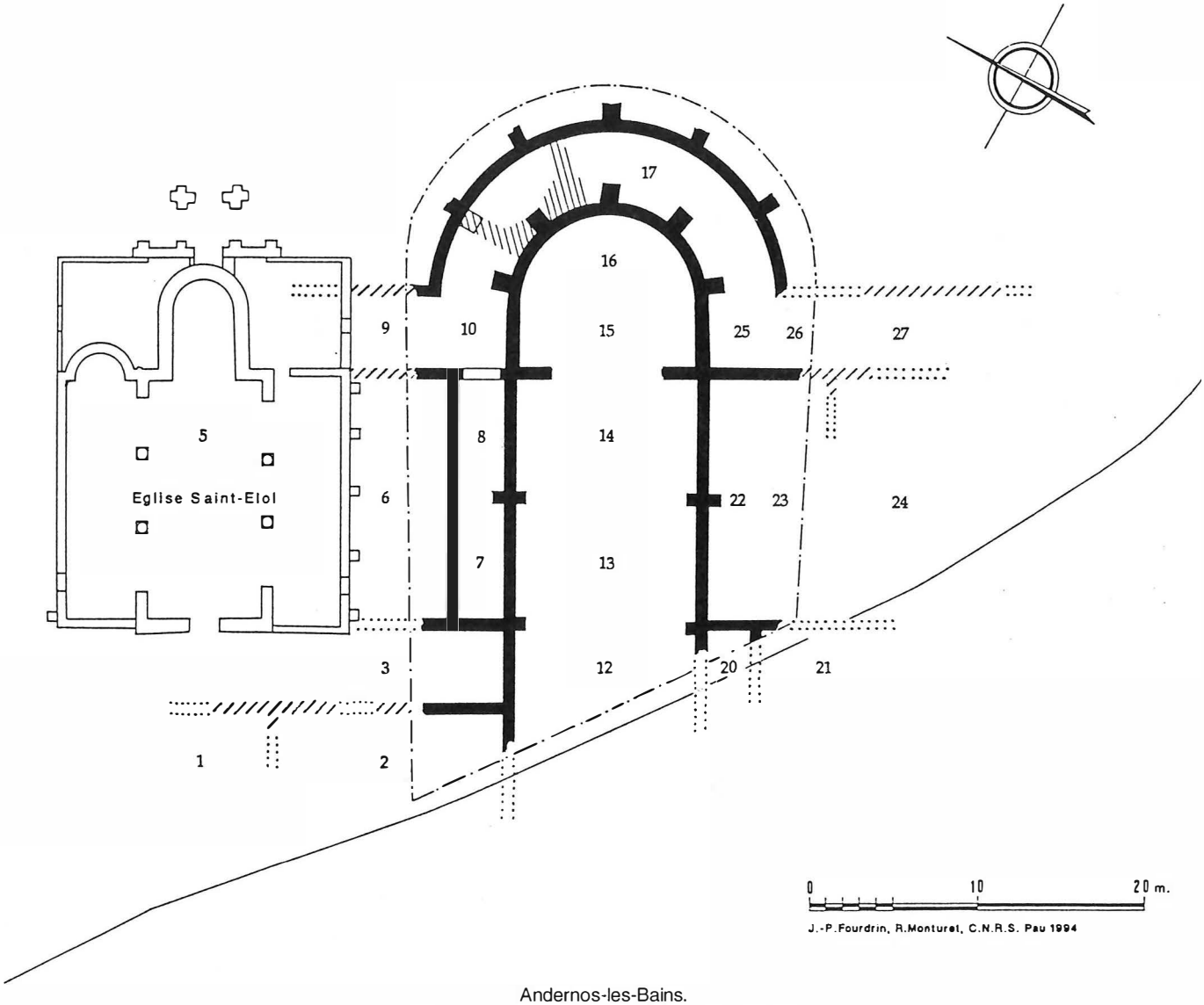
L'analyse des vestiges, entourés par une grille de protection, est rendue difficile par les travaux de restauration qui ont modifié plusieurs structures dès 1903. Au cours du relevé effectué par l'IRAA à la demande de la municipalité dans le cadre du groupe de travail dirigé par B. Eymeri, les observations faites sur place, confrontées aux photographies du fouilleur et à différentes notes (notamment les croquis d'Auguste Brutails) ont permis de préciser certains points.

Les ruines s'articulent autour d'une vaste salle (12/14) en partie emportée par la mer que prolonge, à l'est, une abside (15/16) de même largeur (10,92 m), à l'ouverture encadrée de deux piliers. Le mur de l'abside est contrebuté par cinq contreforts. Autour d'elle se développe une galerie annulaire, large de 4,12 m, elle-même bordée par un mur flanqué de saillants qui, en 1903, ne montaient pas au-dessus du niveau de fondation. Les murs qui se raccordent à cet ensemble et lui sont liés, s'étendent sur une grande longueur, au nord jusque sous l'église Saint-Eloi, au sud en direction du rivage. La seule ouverture repérable est dans le mur oriental de la pièce 7/8. A une date inconnue a été placé, dans la galerie annulaire, un massif de maçonnerie avec remplois, aujourd'hui disparu. Les tombes trouvées dans le secteur 7, plus hautes que le sol antique, correspondent au cimetière médiéval implanté près de l'église Saint-Eloi. Le portique à piliers 22, au sud de la salle centrale, est un ajout des restaurateurs de 1904.

L'extension des ruines ne permet pas de distinguer un édifice isolé, formé de l'espace central et de quelques pièces voisines. En l'absence d'aménagement liturgique, rien ne prouve une utilisation religieuse de la partie fouillée. La céramique estampée à motifs chrétiens se trouve également sur des sites profanes. L'inscription, incomplète, a été retrouvée parmi des déblais. L'interprétation du passage annulaire 17 comme déambulatoire se heurte à son manque de communication avec l'espace central. L'absence d'élévation de ses saillies montre qu'il ne s'agit pas de contreforts identiques à ceux qui flanquent l'espace 12/16 mais de la fondation d'éléments plaqués contre son mur extérieur.

De l'autre côté, à l'ouest, la disparition de la partie occidentale dans la mer nous prive d'informations dans ce secteur. Toutefois, le plan général, la rigueur de la composition, l'ouverture en façade de la vaste salle centrale, la présence d'une galerie à l'est incitent à rechercher des parallèles dans l'architecture des *villae* de l'Aquitaine, notamment à Plassac et Saint-Emilion.

Jean-Pascal Fourtin,
Raymond Monturet



Andernos-les-Bains.
Vestiges antiques de l'ancien cimetière Saint-Eloi

BLAYE
La Citadelle

A l'occasion de la réalisation de tranchées d'assainissement à l'intérieur de la citadelle de Blaye par l'entreprise S.C.R. Sanz, une surveillance archéologique a été engagée.
Les résultats de cette opération sont instructifs. En effet, malgré l'importance des perturbations liées à la construction de la citadelle par Vauban entre 1685 et 1689, les fondations de 14 murs de l'ancienne «ville haute» médiévale de Blaye ont pu être observées et situées.

Les épais remblais montrent le brassage des couches archéologiques et attestent, par le matériel récolté, la continuité de l'occupation du site (céramique du second Age du Fer au XVIe siècle).

Pour la plupart, les tranchées ont été exécutées sur les tronçons de la voirie actuelle, ce qui explique l'importance du réseau de canalisation en place qui a beaucoup perturbé et même fait disparaître par endroits les couches archéologiques. Mais, certaines parties de la citadelle sont encore vierges de travaux de ce type. Si jamais les niveaux archéologiques de ces zones devaient être touchés, il ne faudra pas manquer de déclencher de nouvelles surveillances.

Marc Rimé

BLAYE

Rempart ouest

Des travaux de consolidation du rempart ouest étant engagés, une surveillance archéologique a été effectuée parallèlement aux travaux. Seule une portion du rempart était concernée (80 m).

Cette surveillance a permis d'étudier la structure du rempart. D'une épaisseur de 90 cm, son élévation actuelle fait 2,10 m ; il est constitué de pierres calcaires de moyen et petit module liées au mortier ; son parement intérieur a été lissé. Lors de cette opération, un sondage profond a permis de repérer la base des fondations situées à 3,40 m sous le niveau du sol actuel. Elles débordent de 50 cm l'élévation. Lors du décapage, la tranchée de fondation du rempart a été dégagée ; elle a vraisemblablement perforé des niveaux d'occupations plus anciens comme en témoignent des fragments de céramique médiévaux et antiques découverts dans son comblement.

Les niveaux archéologiques antérieurs au XVIIe siècle ont été détruits aux abords du rempart, sur une surface de 2 m de large, par le creusement de sa tranchée de fondation. La présence de mobilier céramique de périodes antérieures permet toutefois de supposer que des niveaux en place correspondant à ces périodes sont encore présents à proximité.

Anne Métois

BORDEAUX

Cité judiciaire

Le projet de construction d'un parking souterrain sous l'emplacement de la future Ecole Nationale de Magistrature de Bordeaux a rendu nécessaire la réalisation d'une opération d'évaluation archéologique (diagnostic lourd effectué en 1992 à la demande du Ministère de la Justice). Cette intervention et les résultats obtenus ont permis de déterminer l'ensemble des moyens techniques à mettre en œuvre et de privilégier certains axes de recherche prioritaires.

L'emprise rectangulaire du futur parking souterrain concerne un espace de 3 000 m². La fouille de sauvetage est prévue pour une durée de huit mois à compter du 17 octobre 1994. Les deux tiers de la surface totale vont être observés, le reste est irrémédiablement détruit par des caves, principalement au sud du chantier.
Ce vaste espace s'étend sur une zone de contact entre le versant d'une plate-forme calcaire au sud et au sud-est, et la vallée du Peugue, affluent de la Devèze puis de la Garonne, au nord.

Le sondage diagnostic effectué en 1992 a révélé l'existence d'un petit ruisseau situé dans la zone de contact entre le bas du versant et la vallée du Peugue. Le chenal de ce petit cours d'eau se met en place au début du Ier siècle de notre ère puis disparaît, après quelques aménagements, à l'extrême fin de ce même siècle. Le diagnostic a également permis de constater une occupation continue entre le début du Ier siècle de notre ère et la fin du IIIe avec une occupation sporadique dans la vallée du Peugue au Ier Age du Fer.

Les résultats obtenus depuis le début de l'opération permettent de proposer un premier aperçu sur l'organisation et la vocation de ce quartier durant l'antiquité ainsi que quelques précisions sur son abandon.

Une rue est implantée dès la première moitié du Ier siècle ; il s'agit d'un *decumanus* qui traverse l'ensemble de la zone de fouille. Cette rue fait l'objet de multiples aménagements, au fil des trois premiers siècles de notre ère.

Un quartier artisanal de sidérurgistes se développe de chaque côté de cette rue. Ce quartier s'étend sur le versant sud de la plate-forme ; il est limité, au nord, par le chenal du petit ruisseau observé en 1992. Ce quartier artisanal est composé de structures liées à la métallurgie et associées à des constructions de bois et de terre (habitats et/ou ateliers).

A l'extrême fin du Ier siècle de notre ère ou tout au début du second, le quartier artisanal disparaît et laisse place à une importante phase d'urbanisation. C'est durant cette période que la rue est dotée de caniveaux qui remplacent les anciens fossés ou certains caniveaux de bois. Une galerie est aménagée sur le côté ouest de la rue ainsi qu'une série de structures d'habitat associées à des cours. L'organisation générale des différentes pièces appartenant à cet habitat privé laisse supposer l'existence d'une *domus* qui pourrait se trouver ainsi voisine et contemporaine de celle repérée en 1985 (D. Barraud, 1984 et 1985), tout près de l'angle nord-ouest du chantier, à l'intersection du cours d'Albret et de

la rue des Frères-Bonie. Une partie de cet ensemble architectural prend appui, au-dessus de la galerie qui borde la rue, sur une série de gros piliers calcaire. Ces gros piliers étaient destinés à recevoir des colonnes de brique ou de pierre qui supportaient la façade de certaines pièces de la *domus*.

Aucune grande modification n'est, pour l'instant, perceptible jusqu'à la fin du IIIe siècle. Ce moment est marqué par l'abandon et la destruction totale du quartier. Les habitations et la galerie sont arasées jusqu'à la première assise d'élévation, les matériaux (moellons et tuiles), sont récupérés car les couches de démolition sont inexistantes. Durant la première moitié du IVe siècle, les eaux de ruissellement n'étant plus captées par les caniveaux qui sont, eux aussi, démontés ou complètement engorgés, déposent des couches de sable sur les niveaux d'abandon. La rue est toujours utilisée ; elle devient plus large et outrepasse les anciennes limites imposées par la galerie. Cette rue permet, entre autre, d'acheminer les pierres de démolition pour la construction du nouveau centre urbain, à l'intérieur du *Castrum*.

Un bâtiment rectangulaire, doté d'une abside semi-circulaire sur son côté ouest, est construit au sommet du versant, à l'extrémité sud de la fouille. Sa mise en place est datée de la fin du IVe siècle. Peut-être s'agit-il d'une pièce à abside appartenant à un ensemble thermal du Bas-Empire ou bien, vu sa position à proximité de la rue au sommet du versant qui domine la vallée du Peugue et son orientation est-ouest, d'une chapelle paléochrétienne péri-urbaine ?

La vallée du Peugue se recouvre progressivement d'un important dépôt composé de matières organiques dues à la formation d'un marécage. Lors de l'édification du *Castrum* du Bas-Empire, le Peugue est dévié dans le fossé sud au pied du rempart du *Castrum* et s'écoule difficilement vers la Garonne. Les formations marécageuses servent, à partir du XVe siècle, de protection naturelle au château du Hâ et ne disparaissent pas avant le XVIIIe siècle.

Christophe Sireix

BORDEAUX
Lycée Montaigne

Dans le cadre d'une extension du Lycée Montaigne, situé dans le centre ville de Bordeaux, la construction d'un nouveau bâtiment nécessitait le décaissement des terrains. Il était nécessaire de surveiller ce décaissement et d'évaluer le potentiel archéologique qui, s'il s'était révélé important, aurait donné lieu à une campagne de fouille de plus grande envergure. L'emprise du chantier porte sur les bâtiments situés aux n^{os} 224 à 230 de la rue Sainte Catherine. A cet emplacement fut construit à la fin du XVIIe siècle l'Hôtel Citran, transformé plus tard en cinéma, le «Gallia».

L'occupation la plus ancienne du site remonte à l'Antiquité, autour du Ier siècle, et correspond à l'exploitation des ressources du sous-sol. Il s'agit d'une zone d'extraction de sable, grave et argile, matérialisée sur le terrain par de grandes fosses. Certaines informations archéologiques indiquent que les matériaux devaient être en partie traités sur place : vestiges d'un bassin à chaux, remblais constitués par les déchets d'une structure de combustion.

La deuxième occupation correspond à une zone d'inhumation, trois sépultures ont été fouillées. Les tombes, constituées par des coffres en bois, sont orientées selon l'axe est/ouest. Un petit vase en verre, recueilli dans la tombe d'un sujet féminin, permet de dater cette sépulture du Ve ou VIe siècle. Le groupement de ces tombes et leurs similitudes autorisent à les associer et donc à dater cet ensemble de la fin de l'antiquité tardive ou du début du haut Moyen Age. Quelques fragments humains, sans connexion, indiquent la présence d'autres tombes, détruites anciennement.

Durant la période gallo-romaine, les nécropoles étaient établies systématiquement à la sortie des villes, le long des voies. Ainsi, à Bordeaux, le cours Pasteur correspond à l'un de ces axes majeurs où une nécropole antique est attestée. Les sépultures découvertes sur le site du lycée Montaigne, proche de ces lieux, remontent au début de la christianisation ; en l'absence de lieu de culte chrétien reconnu dans ce secteur de Bordeaux, elles pourraient être rattachées à un secteur périphérique et tardif, non encore signalé, de la nécropole antique.

Les observations, relevées lors de la surveillance archéologique, confirment que ce secteur de Bordeaux était un site de périphérie, extérieur à la ville, que ce soit au Ier siècle ou vers les Ve-VIe. Les deux types d'occupation observés, traitement et exploitation de matériaux, puis nécropole, sont systématiquement implantés hors des villes. Ces nouvelles données complètent et confirment la carte des occupations périurbaines de Bordeaux durant l'Antiquité.

Dominique Bonnissent

BORDEAUX

88 rue Camille Sauvageau

Une opération de l'OPHLM de la Gironde, dans le quartier Sainte-Croix de Bordeaux, a été l'occasion de découvrir les vestiges d'une raffinerie de sucre de la fin du XVIIIe siècle, abandonnée vers 1870 : cette industrie était alors florissante dans les ports qui importaient en tonneaux le sucre de canne. Ce n'est pas la première fois que les travaux bordelais en détruisent des vestiges (c'était en particulier le cas sous le centre André Malraux) ; mais c'est la première fois que l'opportunité est offerte de documenter archéologiquement ce dossier.

Les sondages exploratoires avaient montré l'existence d'une structure de cuisson, bâtie en briques, comblée de tessons de céramique de raffinage du sucre (moules à pains de sucre et pots à mélasse).

Les fouilles ont permis de dégager trois phases successives d'aménagements destinés à l'industrie sucrière. Les deux dernières utilisaient la vapeur comme force motrice et comme moyen de chauffage de l'étuve, et le charbon de terre comme combustible. Les sondages avaient mis au jour les vestiges des structures des chaudières.

Quelques pièces conservées aux Archives départementales montrent que le dernier état sucrier est celui de la raffinerie LAMEYNARDIE, laquelle obtint en janvier 1857 l'autorisation de faire usage de deux machines à vapeur. Les fouilles ont reconnu les logements parallèles et symétriques des deux chaudières, flanqués à une extrémité de deux foyers, composés d'une grille et d'un cendrier, desservis par une salle souterraine, et, à l'autre extrémité, de deux cheminées. Les briques portaient les marques A. POCHET FRERES / BORDEAUX, entreprise connue à Bacalan pour avoir installé différentes machines à vapeur. Ces chaudières étaient entourées de différentes pièces en rez-de-chaussée, qui reprenaient sensiblement l'organisation des deux états antérieurs, et possédaient certainement au moins un étage.

Vers 1870, l'ensemble du bâtiment fut consciencieusement et méthodiquement vidé de tout ce qui était récupérable (machines, tuyaux, etc), le reste du matériel, essentiellement céramique, étant précipité dans les chaudières et le foyer. Puis il fut détruit, étage par étage. Lui fut substituée une succession d'entrepôts et d'atelier.

Les chaudières de LAMEYNARDIE avaient été installées dans celles d'une raffinerie antérieure ; différentes traces en subsistaient dans les parois. Elle appartenait au sieur LEBÉFANDE et C^ie^ qui avaient obtenu l'autorisation d'utiliser des machines à vapeur en juin 1844. Une seule chaudière au lieu de deux, une machine de 6 chevaux au lieu de 15, l'installation était moins performante mais s'organisait de manière tout à fait analogue.

Un premier état sucrier préexistait aux établissements LEBÉFANDE. Il ne comportait pas de structure aussi importante que les chaudières de 1844 et de 1857 et se bornait à une succession de pièces spécialisées dans les différentes opérations de raffinage, réparties sur deux niveaux. De cette installation, les états postérieurs, outre l'installation des chaudières à vapeur, ne modifient que les structures de cuisson du sucre. En revanche cette installation s'est surimposée à un habitat privé des XVIIe et XVIIIe siècles, composé de trois maisons indépendantes dont subsistent quelques murs. Surtout la première raffinerie a condamné, sans les détruire, les caves en y construisant des murs de soutènement qui montrent assez bien la répartition des pièces ; sans doute le rez-de-chaussée et l'étage ont été entièrement reconstruits.

Une des maisons du XVIIe siècle a été elle-même construite sur un bâtiment du XVIe. En subsiste essentiellement l'escalier d'accès depuis la rue Camille Sauvageau, avec les pieds-droits de l'entrée et l'amorce d'un arc. Cette maison était enterrée de près d'un mètre par rapport au niveau contemporain de la rue, lui-même plus bas de 1,25 m que la rue actuelle. Ce décaissement et le remblaiement de la rue aidant, le sol de cet habitat est devenu celui des caves du XVIIe. L'organisation ainsi dégagée correspond au pendage des niveaux géologiques sous-jacents, avec en particulier des affleurements de mauvais calcaire couverts par des strates sableuses.

Les premières traces de l'occupation de ce secteur sont quelques fosses creusées puis comblées dans ces niveaux sableux. L'une, antérieure aux murs de la maison la plus ancienne, avait été formée autour d'un grand panier cylindrique et contenait un matériel céramique homogène du début du XVe siècle : marmites de différentes tailles et pichets. Elle témoignait sans doute d'un premier niveau d'habitat que le XVIe a occulté. Trois autres fosses étaient d'époque antique mais ne se reliaient à aucune structure construite sur le terrain lui-même ; sans doute témoignent-elles de la proximité d'une maison suburbaine dont d'autres traces ont été repérées par d'autres fouilles menées dans ce quartier.

Cette opération archéologique montre donc en particulier comment des raffineries de sucre se sont insérées dans la trame d'un habitat médiéval puis moderne et fait probablement saisir une des premières applications industrielles de la vapeur dans l'industrie sucrière bordelaise déjà déclinante. Des recherches complémentaires aux Archives municipales permettront sans doute de documenter le site ; l'étude du matériel céramique (presque exclusivement sadiracais) est en cours.

Pierre Régaldo-Saint Blancard

BORDEAUX
14-16 rue Vital Carles

La réhabilitation d'immeubles du XIXe siècle, dans le centre ville de Bordeaux, prévoyait le décaissement des caves. Ces immeubles sont situés dans une zone à très hauts risques archéologiques : de nombreux vestiges antiques ont été découverts dans les environs immédiats. De ce fait, une opération de surveillance archéologique a été mise en place, et c'est à cette occasion qu'ont été découverts de nouveaux vestiges gallo-romains : une canalisation et le soubassement d'un grand bâtiment.

La première phase d'occupation correspond à l'implantation de la canalisation. Large de 40 cm et profonde de 1,50 m, elle est formée de deux murs parallèles, les parements internes sont constitués de moellons appareillés selon des assises régulières, le fond est tapissé de *tegulae* liées au mortier. La canalisation suit un axe nord-sud, elle a été repérée sur environ six mètres.
Cette canalisation a été condamnée et en partie détruite lors de la construction du grand bâtiment. Le soubassement de cet édifice a été repéré par son angle sud-ouest, les murs se prolongent vers le nord sur trois mètres et vers l'est sur une douzaine de mètres. L'angle est renforcé par une pile de fortes dimensions. Son parement, de belle qualité, est constitué de moellons appareillés en assises régulières ; les chaînages d'angle sont marqués par de grandes dalles de pierre calcaire. On peut observer sur la face ouest de la pile les traces de l'accrochage d'une structure qui pourrait correspondre au départ d'un mur, d'un arc, ou d'un élément architectural adossé. Les murs du bâtiment, quant à eux, sont construit en *opus incertum* et ont une largeur de 1,70 m. Les dimensions imposantes et la qualité de construction de cet édifice indiquent qu'il s'agit d'un bâtiment public. Aucun indice archéologique ne permet de définir sa fonction : édifice religieux ou civil. Par ailleurs, ce bâtiment, bien qu'aligné sur le maillage de la ville du Haut-Empire, serait en retrait de quelques mètres. Ni les accès, ni la façade principale ne sont aujourd'hui reconnus.

Ces vestiges sont situés dans un espace géographique où se superposent la ville augustéenne, celle du Haut-Empire et enfin celle du Bas-Empire entourée de son *castrum*. La canalisation remonterait à l'époque augustéenne alors que le bâtiment, de par ses dimensions et son mode de construction, est à rattacher au Haut-Empire.

Dominique Bonnissent

CAMBES
La Corderie

C'est lors du creusement des fondations d'un bâtiment au lieu-dit La Corderie que Monsieur Vitasse, propriétaire des lieux, s'est aperçu que des murs et des éléments lapidaires (bases de colonne) étaient mis au jour par les travaux. Cette découverte, signalée au Service régional de l'Archéologie, a été l'occasion d'une fouille de sauvetage.

Cette opération, commencée au cours du mois d'août 1994, a permis la reconnaissance partielle des structures sur une surface de 500 m².

La partie découverte lors du chantier de construction correspond à une structure d'hypocauste. Cette salle chaude en forme d'abside, d'un rayon d'environ 7 m, avait été entièrement comblée par de la terre argileuse et des pierres, pour constituer un niveau de sol qui devait correspondre à l'ancien niveau intérieur (*suspensura*) ; sur cette couche de remblais, des bases de colonnes ont été disposées pour soutenir les poteaux d'une charpente. La réoccupation de cette pièce, scellée par une couche de bois calcinée et de nombreux clous, ne contenait qu'un seul tesson facilement datable : un morceau d'assiette en dérivé de sigillée paléochrétienne (D.S.P.) des Ve-VIe siècles.

Au sud de cette pièce, un mur d'au moins une dizaine de mètres de long se dirige vers la Garonne. A l'ouest, des sondages ont mis au jour un mur est-ouest dont une partie est soutenue par un arc de 80 cm de haut.

Cette opération n'a pu être menée que grâce à la participation de nombreux fouilleurs de la Société Archéologique et Historique de Lignan et du canton de Créon et des Amis du Vieux Lormont ainsi qu'à la bienveillance et au soutien technique de Monsieur Vitasse.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

CAMIRAN

Le Bourg

Le drainage extérieur du bas-côté nord ainsi que la réfection d'une partie du dallage intérieur de l'église Saint-Pierre à Camiran ont motivé un sauvetage archéologique mené en janvier 1994.

La pauvreté du mobilier archéologique datable et le manque de relations stratigraphiques bien établies ont justifié l'intervention de M. Gaborit (Bordeaux III) qui a effectué une étude approfondie de l'édifice dans son état actuel.
Cette approche combinée a permis de rapporter les structures les plus anciennes mises au jour au XIe siècle, époque à laquelle l'église présentait un plan à une nef et une abside axiale. Dans le courant du XIIe siècle, l'édifice subit un remaniement complet, matérialisé par sa reconstruction quasi globale en grand appareil (peut-être suite à un incendie) ainsi que par l'adjonction d'un portail à la façade occidentale. Ces modifications mènent à un plan simplifié à une nef et une abside de même largeur, organisées selon une symétrie axiale stricte.

Au XIIIe siècle, correspond peut-être une tentative d'élargissement vers le nord qui semble ne jamais avoir été menée à son terme. Les XIVe et XVe siècles n'ont laissé, pour témoins, que quelques portions de murs reconstruits en petit appareil irrégulier ainsi que deux fenêtres à arc en ogive percées dans le mur sud et probablement la partie haute du clocher à double baie. Les XVIe et XVIIe siècles sont ceux qui ont le plus profondément modifié l'aspect et l'organisation spatiale de l'église. A cette époque correspondent en effet les deux chapelles latérales formant bras de transept ainsi que le percement de la porte seigneuriale (au linteau décoré d'armoiries malheureusement inidentifiables) dans le mur sud et de deux larges baies à arc surbaissé dans le mur d'abside. Au XVIIIe siècle est effectivement construit un bas-côté qui remplace la chapelle nord.

Les derniers remaniements importants peuvent être rapportés à la campagne de restauration du début du XIXe siècle. De cette période datent la réfection des voûtes, le remplacement des fenêtres de l'abside par des occuli, le rehaussement général de la toiture ainsi que l'adjonction d'un porche avant de la façade occidentale.

Les fouilles menées à Camiran, complétées par une étude approfondie du bâti, ont donc permis de retracer les grandes étapes de l'histoire de cet édifice chrétien de l'Entre-deux-Mers depuis le XIe siècle jusqu'à notre époque ; son évolution étant marquée par une frénésie de constructions et d'agrandissements liés probablement à l'importance qu'a joué la famille des Comtes de Camiran dans la région au cours du Moyen Age et de l'époque moderne.

Pascal Van Waeyenbergh

DAIGNAC

Villa gallo-romaine de Larmevaille

La *villa* gallo-romaine de Larmevaille, commune de Daignac, a été découverte à la faveur d'un labour agricole profond effectué en juin 1993 pour la plantation d'une vigne. Ce site, implanté sur la crête du plateau calcaire, qui n'avait jamais été signalé ni étudié, venait de subir de graves dommages. Des prospections au sol et une photographie aérienne réalisées au cours de l'été 1993 permirent d'évaluer l'intérêt et l'étendue des vestiges que la charrue avait mis au jour sur plus de 2 500 m^2. La prospection au sol amena aussi à reconnaître des prolongements de la *villa* dans des parcelles de vignes voisines, sur un peu moins d'un hectare.

La prévision de nouveaux travaux agricoles sur la parcelle de terre défoncée, conduisit à envisager une investigation plus approfondie de cet établissement. Une série de petits sondages put être ainsi réalisée dans le courant du mois de mars 1994. Elle avait pour but de déterminer s'il restait des niveaux archéologiques en place et d'appréhender plus précisément le plan de la *villa*. En même temps, des ramassages exhaustifs du mobilier archéologique furent opérés de manière à fournir des éléments de datation sur les phases d'occupation de cet habitat antique.

Les sondages ont montré qu'il ne subsistait aucun niveau de sol. Les labours profonds de 60 à 70 cm ne les avaient pas épargnés. Des substructions des murs en petit appareil, il restait à peine le lit de fondation. La restitution hypothétique du plan d'une partie de la *pars*

urbana de la *villa*, visible sur la photographie aérienne, a pu être confirmée en certains points par les sondages.

Trois corps de bâtiments ont ainsi été distingués. Ils s'ordonnaient autour d'aires de circulation et de cours. Un premier bâtiment, allongé d'est en ouest, fermait au nord une première cour. Il se raccordait au nord-ouest par un angle de deux murs de pierres sèches à un deuxième édifice rectangulaire plus important, d'axe nord-sud. Celui-ci était divisé sur sa partie nord en plusieurs pièces, agencées selon trois travées, tandis que la partie sud comprenait une cour encadrée par deux ailes de bâtiments. Les murs étaient en pierres liées au mortier. Sur cet édifice, des fragments d'enduits peints de couleur rouge, des morceaux de sols de tuileau et des blocs de torchis rubéfiés furent remarqués. A l'est de ce bâtiment et au sud du premier, une troisième construction put être identifiée, sans que l'on puisse préciser assurément la disposition de ses murs. Elle renfermait, outre des plaques de marbre, un radier de pierre qui devait sans doute servir de soubassement à un sol de mortier.

Le mobilier archéologique récolté en surface, qui n'a pas été étudié dans le détail, comprenait plusieurs objets métalliques, dont des lames de couteaux, un fer de lance et de nombreux clous. Les objets de verre, peu représentés, consistaient en des fragments de flacons et en quelques tessons de verre à vitre. La faune était abondante : coquilles d'huîtres et de moules, ossements d'animaux domestiques. Enfin, la variété des céramiques observées (à enduit rouge pompéien, sigillée claire africaine, «à l'éponge», etc.) a permis de proposer une fourchette chronologique d'occupation entre le Ier et le IVe siècles de notre ère.

Jean-Luc Piat

GRAYAN-ET-L'HOPITAL
La Lède du Gurp

Le sauvetage urgent effectué à La Lède du Gurp en 1994 visait deux objectifs prioritaires : l'étude archéologique des niveaux du Mésolithique et du Néolithique ancien et la contribution, en étroite collaboration avec le spécialiste chargé de l'étude géologique, à l'établissement d'un cadre stratigraphique global. En accord avec le Service régional de l'Archéologie, la stratégie adoptée fut d'implanter, le long de la coupe frontale des secteurs de fouille limités, d'environ 15 m² au total, afin d'une part de disposer de petites coupes stratigraphiques est-ouest, indispensables à l'étude géologique et, d'autre part, de fouiller jusqu'au substrat le Néolithique ancien et le Mésolithique.

Les travaux ont eu lieu du 31 juillet au 22 septembre inclus. Quatre secteurs de fouille ont été implantés le long du front de mer, sur une trentaine de mètres. Les niveaux du Mésolithique ancien et du Mésolithique ont été fouillés et le substrat atteint sur environ 100 m². Parallèlement, la régularisation et le relevé de la coupe littorale étaient effectués avec Th. Gé, chargé de l'étude géologique, et N. Rouzeau du Service régional de l'Archéologie.

Malgré le caractère limité de l'opération, les résultats sont importants. Sur 70 m de long a été établi un transect complet de la dépression centrale, d'un bord à l'autre, avec une stratigraphie très lisible des dépôts archéologiques et du substrat géologique.

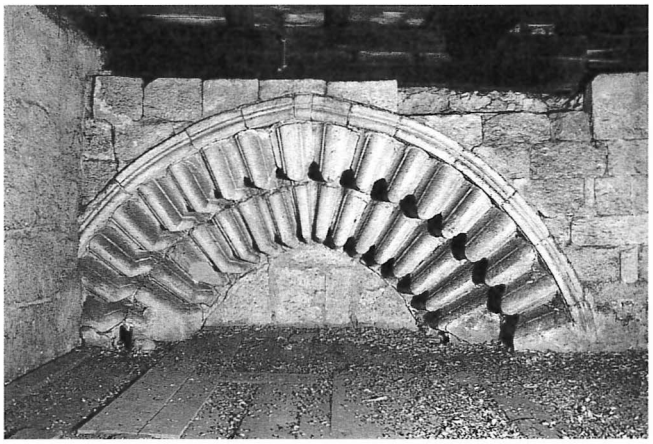
La fouille a reconnu six à huit niveaux mésolithiques, alternativement sableux et tourbeux, ceux-ci véritables sols d'occupation marqués de traces d'animaux. Bois et macrorestes végétaux sont conservés. L'industrie lithique s'apparente au Sauveterrien mais en diffère quant à l'équilibre des armatures et l'importance des pointes à base concave. En outre, si les dates C14 la situent à la fin du Préboréal et du Boréal, forts discrets sont ici les traits distinctifs du Montclusien, stade récent du Sauveterrien du Midi. Ces divergences tiennent-elles à un échantillon trop faible ou s'agit-il d'un faciès latéral du Sauveterrien aux marges atlantiques de son domaine ?

Pour le Néolithique ancien, l'acquis majeur est la dizaine de structures reconnues sur près de 50 m de long qui témoignent d'une intense et sans doute assez longue occupation. C'est d'abord une série de neuf structures en creux, certaines se recoupant : un segment de fossé, à la limite nord du site, plusieurs fosses de fonction indéterminée ; enfin, au sud, des fosses d'extraction de sables argileux verts. D'un matériau identique, sans doute issu d'une de ces fosses, les Cardiaux atlantiques ont édifié une construction en briques crues dont les restes incendiés, visibles sur une vingtaine de mètres de long dans la coupe, ont fait l'objet d'une exploration limitée. Ils reposent sur un "tapis de sol" formé d'éléments végétaux carbonisés. C'est la première fois qu'une architecture de terre aussi ancienne est mise en évidence en Europe occidentale.

Julia Roussot-Larroque

LA REOLE
7 rue Moussillac

Dans le cadre d'une étude sur la commune de La Réole en vue de réaliser le Plan d'Occupation des Sols Historique et Archéologique (P.O.S.H.A.), une grande fenêtre médiévale portant un décor sculpté, a été dégagée des maçonneries d'un habitat privé. Les sondages dans les maçonneries ont permis la découverte, au mois de septembre 1993, d'un ensemble de quatre colonnes engagées, dont les bases et les chapiteaux sont conservés, surmontées d'une archivolte de grande ampleur. Cette dernière, d'une largeur maximale d'un peu plus de 3 mètres, est constituée de deux voussures en retrait, décorées d'un motif en «dos de livre». Un petit cordon à baguette encadre la voussure supérieure. Les figures anthropomorphes et zoomorphes qui ornent les chapiteaux se rattachent aux grandes productions des ateliers du Bordelais de la fin du XIIe siècle et du début du XIIIe.



Maison forte de La Réole - Partie supérieure d'une fenêtre (cliché M. Olive)

Cette fenêtre a pu être identifiée comme étant l'un des éléments remarquables de l'architecture d'une maison noble de la ville, dite maison Seguin, visitée et décrite en 1861 par l'archéologue Léo Drouyn et que l'on croyait entièrement détruite depuis la fin du siècle dernier. L'une des portes de cet édifice, surmontée d'un arc polylobé reposant sur des colonnettes aux chapiteaux ornés de gloutons et dont les lobes abritent de belles têtes, est conservée au Stewart Gardner Museum de Boston.

Durant l'été 1994, un sondage a été réalisé dans la cave de la maison de manière à préciser sa chronologie mais aucun niveau médiéval en place n'a pu être retrouvé du fait d'importantes transformations du bâtiment effectuées au XVIIe siècle. La fouille a toutefois révélé la présence de niveaux archéologiques des Ier et IIe siècles. L'étude globale de l'édifice se poursuit actuellement.

Eric Gassies

LA REOLE
La Halle

Des travaux d'aménagement des abords de l'ancien Hôtel de Ville étant envisagés par l'architecte en chef des Monuments Historiques, un diagnostic préalable a été effectué devant la façade de celui-ci afin d'évaluer le potentiel archéologique du secteur.
Creusés de part et d'autre de la façade du bâtiment sur l'emplacement de la rue, les deux sondages révèlent, sous 0,50 m de remblais récents datés par la céramique du XIXe et du XXe siècles, la présence d'un négatif de mur comblé de matériaux divers, tuiles, mortier, pierres calcaires. Cette structure fonctionne avec deux niveaux de circulation datés par le mobilier céramique du XIVe siècle.
La présence d'une structure bâtie, à l'emplacement de ce qui est aujourd'hui un lieu de passage, laisse supposer qu'au XIVe siècle le tracé de la rue était légèrement plus étroit.

Anne Métois

LA SAUVE MAJEURE

Abbaye

Dans les années 1970, des travaux «archéologiques» ont été effectués à l'intérieur du cloître de l'abbaye. Nous ne disposons d'aucun élément permettant de connaître les résultats de ces recherches ; seuls deux cercles concentriques matérialisés par des bandes d'argile restent apparents en surface. Afin de les protéger, un «parapluie» en tôle a été installé. Cette construction dénaturant le site, l'architecte des Bâtiments de France envisage le démontage de la structure métallique et le nivellement du terrain. Afin de connaître l'incidence de cette opération sur les vestiges enfouis, un diagnostic archéologique a été effectué.

Une tranchée creusée entre la périphérie et le centre de la structure dans sa partie nord-est a permis de mettre en évidence deux occupations distinctes du secteur.

La plus récente concerne un fossé circulaire tapissé d'argile que le mobilier céramique permet de dater du XIXe siècle. Son utilisation demeure hypothétique. D'importants travaux de restauration et de consolidation des murs de l'abbaye ont été entrepris au XIXe siècle. A cette époque on utilisait fréquemment sur les chantiers un manège à roues destiné à mélanger le mortier ; par sa forme et ses dimensions, le fossé découvert dans le cloître pourrait correspondre aux vestiges d'une installation de ce type.

En dehors du fossé ont été découverts des niveaux plus anciens, datés par le mobilier du XIIIe siècle. Il s'agit de niveaux de remblais riches en charbon de bois et en argile rubéfiée provenant vraisemblablement d'une structure de chauffe détruite. Ces niveaux sont contemporains de l'occupation du cloître.

Anne Métois

LE PIAN-MEDOC

Eglise Saint-Seurin

Au début du mois de juillet 1994, des travaux de drainage autour de l'église Saint-Seurin du Pian-Médoc et dans la parcelle mitoyenne, correspondant à l'ancien espace cimétérial, ont entraîné une surveillance archéologique du gros œuvre qui a duré une semaine.

L'édifice du Pian-Médoc se présente, à l'extérieur, comme une église à nef unique et à abside en hémicycle avec un clocher à la «croisée» sans qu'il existe, à l'intérieur, de communication directe entre l'abside d'axe et la travée où est placé l'autel qui correspond à la partie basse du clocher.

L'opération de surveillance archéologique a permis de confirmer le constat déjà fait lors d'un sondage réalisé en 1977 par F. Delahaye. La quasi totalité des niveaux archéologiques de l'ancien cimetière a été bouleversée à la fin du siècle dernier, lors du transfert des sépultures vers l'actuel cimetière. Seuls deux sarcophages en place ont été observés en avant de l'abside et les seules sépultures retrouvées intactes sont toutes des tombes en pleine terre situées aux abords immédiats de l'édifice, quand elle ne sont pas disposées contre les parois même de l'église. Confortant les indications du cadastre ancien, la fouille a montré que le cimetière couvrait bien tout le pourtour de l'église Saint-Seurin. Elle a également permis de constater que la nécropole médiévale s'étendait vraisemblablement au sud-ouest sous la sacristie et avec certitude à l'est, sous l'abside, dont les fondations s'appuient sur des sépultures médiévales (et peut-être modernes) qu'elles ont partiellement détruites.

Le dégagement de la base des maçonneries a autorisé l'étude des relations chronologiques entre les différentes structures architecturales. Le soubassement en petit appareil, probablement récupéré sur un édifice antique, des murs sud et nord de la nef, peut être considéré comme une réalisation du XIe siècle. Le clocher, que la sculpture de la partie basse permet de situer dans le premier quart du XIIIe siècle, est postérieur à la nef actuelle mais il est cependant antérieur à l'abside, nettement moins fondée, qui lui est adossée.

Les observations archéologiques permettent d'entrevoir un édifice qui, au XIe siècle, était constitué d'une nef unique en petit appareil et d'une abside. Celle-ci a été reconstruite avec un chevet plat au début du XIIIe siècle. Cette configuration de l'église exclut, *a priori*, la présence d'un clocher dès l'origine. De fait, la différence d'appareil dans la partie haute de ce dernier et la présence d'éléments d'architecture modernes (tour d'escalier notamment), jettent le doute sur une datation haute.

Eric Gassies

LES EGLISOTTES

Le Chevet

A l'occasion de la demande d'exploitation d'une gravière appartenant à la COGEMA par l'entreprise REDLAND-GRANULAT, une série de sondages a été effectuée par le Service régional de l'Archéologie.

Ces sondages ont révélé la présence de matériel céramique et lithique, attestant une occupation de ce site pendant une longue période. Pour cette raison, un décapage archéologique a été décidé. Il avait pour objet de rendre visible les témoins de l'occupation du sol (structures bâties, matériel céramique et lithique).

Les conditions de découverte ont rendu l'opération complexe. En effet, les travaux effectués dans un sol très meuble, extrêmement humide, ont rendu presque impossible l'exécution d'un décapage à plat. De plus, l'omniprésence de la nappe phréatique sur la grave n'a fait qu'augmenter les problèmes de lecture et de compréhension du site. Enfin, il fut nécessaire de créer des merlons ce qui a empêché un décapage total de la surface.

Malgré ces difficiles conditions, les résultats de cette opération sont très positifs. En effet, le matériel récolté prouve une forte occupation du site pendant une période très étendue : silex d'époque moustérienne, silex néolithique, céramique gallo-romaine, céramique médiévale.

Les travaux ont aussi mis au jour quelques structures :
• de nombreux fossés, certainement de l'époque médiévale, et qui semblent avoir eu une fonction drainante ou assainissante ;
• une série de trous de poteaux appartenant certainement à un seul et même bâtiment en matériau léger. Cet ensemble semble dater d'une période située entre le XIIe et le XIVe siècles ;
• un épandage de tegulae posées à plat qui pourrait former un niveau de circulation ;
• un four de forme quasi-circulaire et mesurant environ 1 m de diamètre extérieur. Les parois du laboratoire ne sont pas conservées. Le reste des vestiges observables semblent entièrement bâti en argile. Au centre de la chambre de chauffe se remarque un mur de refend relativement large. Perpendiculairement à ce mur viennent, apparemment, se placer des rayons dont les départs prendraient appui sur les parois de la chambre de chauffe. Aucun matériel céramique susceptible de dater cette structure n'a été trouvé. Mais, au regard de sa typologie, il semblerait que ce four pourrait dater d'une période comprise entre le second Age du Fer et le début de l'époque gallo-romaine.

Bien que la plupart du matériel récolté, surtout en ce qui concerne le lithique, ne semble pas en place, l'homogénéité des vestiges dans certains secteurs laisse supposer une densité d'occupation relativement importante et notamment à l'époque médiévale. Des occupations antiques et protohistoriques sont aussi envisageables.

Il paraît donc nécessaire de déclencher la fouille du four et de la zone d'habitat médiévale et de poursuivre le décapage de la totalité des zones menacées par la mise en exploitation de la gravière.

Marc Rimé

MOULIS

Eglise Saint-Saturnin

Après une première opération archéologique effectuée en 1993 autour du chevet de l'église, une étude des fondations de la partie occidentale de l'édifice a été effectuée sous surveillance archéologique.

Quatre sondages ont été réalisés le long des bas-côtés sud et nord de l'église. Sous un niveau de remblai — dont l'épaisseur varie entre 30 cm au sud et 90 cm au nord — se trouve un niveau de sépultures en sarcophage. Il s'agit de sarcophages monolithes en pierre calcaire de forme trapézoïdale. Seuls trois d'entre eux ont été mis au jour entiers et fermés par un couvercle en bâtière ; les autres ont été découverts à l'état fragmentaire, parfois englobés dans la fondation de l'édifice. Le substratum calcaire a été repéré au sud de l'église à 1,50 m du niveau actuel ; au nord, la densité des sépultures ne nous a pas permis de le localiser.

Les niveaux antiques mis au jour en 1993 sont absents des sondages effectués dans la partie occidentale de l'édifice. Il faut souligner, par contre, une densité plus importante des inhumations dans ce secteur. L'absence de sépultures plus récentes ainsi que le bouleversement des niveaux archéologiques sont sans doute en partie dus au déplacement du cimetière réalisé en 1901.

Anne Métois

SAINT-CHISTOLY-DE-BLAYE

L'église

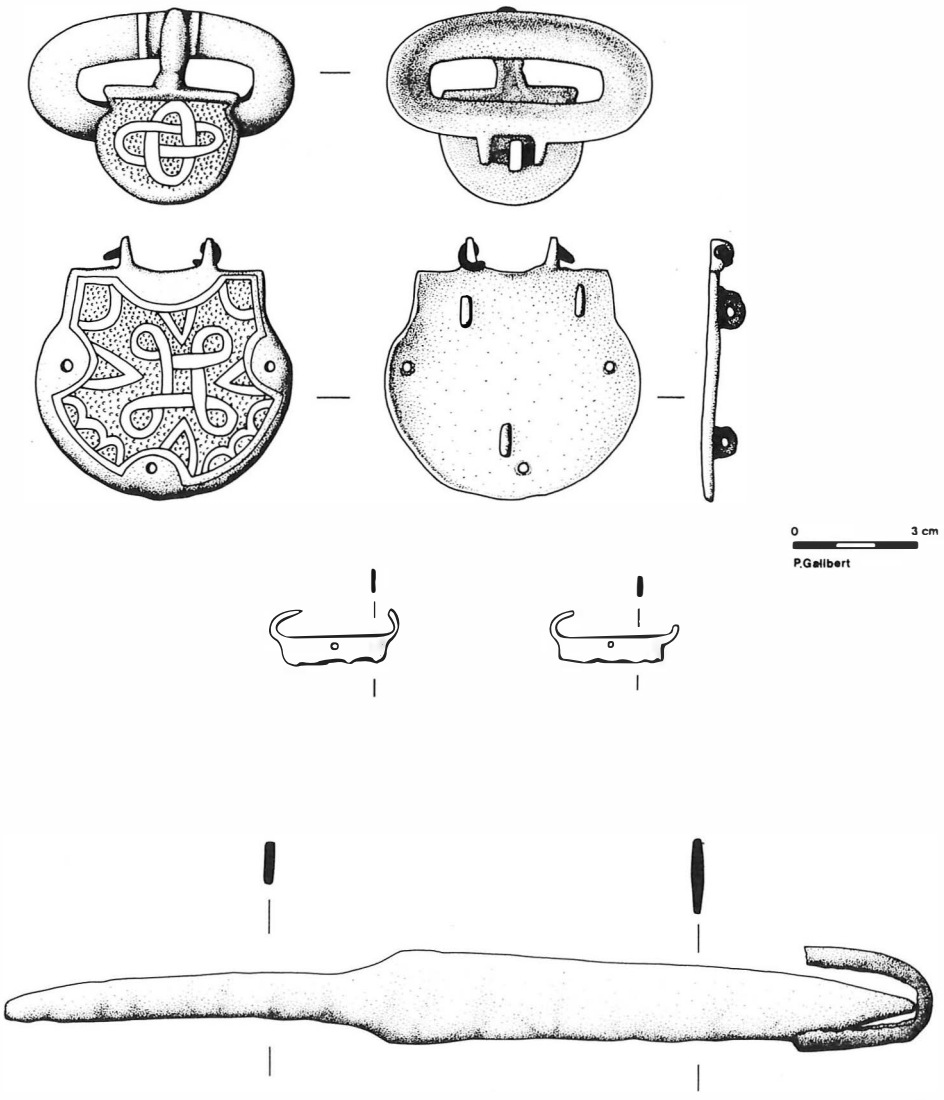
Suite à l'opération archéologique partielle réalisée en 1993, une fouille de sauvetage sur l'ensemble du site a eu lieu en 1994.

L'aménagement de la place, limitée au nord par le mur sud du chevet de l'église et à l'est par l'Hôtel de Ville, nécessitait un décaissement d'une vingtaine de centimètres.
Ces décaissements ont mis au jour cinq sarcophages monolithes ; l'un ne comportait plus de couvercle, la cuve était pratiquement intacte. Les quatre autres tombes étaient pratiquement détruites jusqu'au niveau du fond de la cuve. Les cinq cuves étaient de forme trapézoïdale avec des parois de 6 à 9 cm d'épaisseur. Ce type de sarcophage est daté dans la région de l'époque mérovingienne.

L'un de ces sarcophages présentait sur le fond de la cuve, à l'emplacement de la tête, un "coussin" de pierre ; cet aménagement taillé en demi-cercle avait une épaisseur de 8 cm. Le mobilier découvert dans ces sarcophages est chronologiquement homogène. Dans le sarcophage 2, un petit couteau avec une partie de son étui ; dans le sarcophage 4, une plaque-boucle de type "aquitain" ainsi qu'une agrafe à double crochet et dans le sarcophage 5 une boucle d'oreille en bronze.

La présence de ces tombes mérovingiennes à proximité de l'église, en relation avec des témoignages plus ou moins précis de découvertes anciennes de sépultures de ce type sur la place de l'église, permettent de penser que nous sommes ici en présence d'une nécropole relativement importante et qu'il y a des chances qu'un bâtiment cultuel chrétien ait existé antérieurement à la construction de l'église actuelle.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais



Saint-Christoly de Blaye, plaque-boucle et agrafe.

SAINT-GENES-DE-LOMBAUD

Eglise

En mai 1993, lors de travaux de terrassement pour l'aménagement d'une aire d'évolution à proximité immédiate de l'église romane de Saint-Genès-de-Lombaud, dans le canton de Créon, des ouvriers ont mis au jour les éléments en place d'une mosaïque et des vestiges de substructions (éléments de canaux) ; ce qui pourrait être un petit habitat rural ou le balnéaire d'un édifice de plus grande dimension.

Une occupation antique, soupçonnée depuis le XIXe siècle par la présence dans l'église d'un pilier d'autel anépigraphique (Esp1241) et de fragments de mosaïque qui y sont aujourd'hui conservés, n'avait jamais été confirmée : les sondages réalisés par P. Régaldo-Saint Blancard en 1982 avaient livré du matériel de cette période mais pas de vestiges conservés en place.

La mosaïque qui a été découverte présentait un décor comparable aux mosaïques des *villae* rurales tardives de l'Aquitaine étudiées par C. Balmelle et en particulier à celle de Saint-Germain-du-Puch (fouille 1980, J.-C. Huguet). Pour éviter toute dégradation, elle a été recouverte dans l'attente d'une étude archéologique globale de l'ensemble du site. Les seules structures associées consistaient en une canalisation repérée plus à l'ouest, associant blocs de calcaire et *tegulae*.

En l'absence de financement pour la prise en charge de l'étude archéologique du site, il fut convenu qu'un sondage devrait permettre de mesurer l'emprise des vestiges, reconnaître le profil de la pente où étaient installés l'édifice religieux et le(s) bâtiment(s) antique(s) et déterminer ainsi la zone à préserver de toute construction pour assurer la conservation des vestiges.

Fut ainsi reconnue sur une vingtaine de mètres la position du substrat calcaire, sans que des niveaux antiques ne soient atteints, à l'exception de murs rencontrés en milieu de sondages. Après une descente rapide dans les trois premiers mètres, le niveau de la roche en place se stabilise à une altitude de -2,50 m, correspondant aux cotes mesurées sous l'église lors des travaux liés aux drainages.
De part et d'autre du sondage, deux murs de facture antique (petit appareil de moellons liés au mortier d'une épaisseur de 0,60 m) ont été dégagés. D'orientation est-ouest, ils sont parallèles à ceux de l'édifice religieux. Le mieux conservé a été reconnu sur une dizaine de mètres, avec des retours à ses extrémités, et l'autre seulement sur 3 mètres.

Sans matériel associé ni niveau de sol permettant de les dater avec plus de précision, ils paraissent déterminer deux parties distinctes d'un bâti antique dont on ne connaît au nord que le pavage de mosaïques et au sud ce qui correspond peut-être à des éléments d'un système de chauffage.

La présence d'une source entre cet édifice et l'église peut laisser envisager l'existence à cet endroit du balnéaire d'un bâtiment rural antique que la tradition locale ne permet pas de situer précisément. Il ne paraît pas s'agir d'un habitat antique plus important à moins que les niveaux n'aient été complètement arasés au moment de l'édification de l'église et qu'il se soit étendu à l'origine sur l'ensemble du léger rebord de coteau.

Une étude plus détaillée de l'élévation de l'édifice religieux et du secteur où se localise la source pourrait laisser espérer mieux comprendre l'emprise et la nature de cette structure rurale antique de l'Entre-deux-Mers.

Philippe Vergain

SAINTE-FLORENCE

Abri Houleau

Ce gisement est situé en rive droite de la Gamage, près de son débouché sur la plaine alluviale de la Dordogne. Monsieur Sireix le découvrit en 1953 et y effectua des fouilles de 1957 à 1961 qui y ont révélé la présence d'une séquence de Magdalénien à raclettes (Badegoulien) et de Magdalénien moyen. Les couches archéologiques reposent sur le substratum argilo-molassique stampien et sont coiffées par une «dalle» de calcaire à astéries. Sur cette dalle repose une couche sablo-calcaire stérile et des limons renfermant des tessons de céramique, sous un chaos de gros blocs effondrés. Plusieurs ensembles stratigraphiques ont été distingués par l'inventeur. Ils montrent l'interstratification de niveaux stériles et de niveaux archéologiques riches en industrie lithique, industrie osseuse, faune, témoins de combustion. Une étude sédimentologique effectuée dans le cadre

d'une thèse de troisième cycle nous a permis de proposer, en 1970, une interprétation paléoclimatique pour l'ensemble de la séquence.

Des travaux de nettoyage et d'aménagement du site, accompagnés de sondages et de ravivages de coupes stratigraphiques effectués au cours des mois d'été de 1994 ont permis une évaluation du volume des dépôts archéologiques qui subsistent et une réinterprétation de la topographie des lieux. La «dalle» coiffant les couches archéologiques constitue le sommet d'une terrasse rocheuse qui limite l'extension de ces dépôts en direction de la falaise. Cette terrasse est recouverte de dépôts plus récents. L'ensemble est recouvert par de gros blocs de calcaire à astéries détachés du plafond d'un abri sous roche qui ne semble pas avoir été occupé au Paléolithique ou qui a été vidé à une époque récente (présence d'une habitation troglodyte de carrières de pierre et d'un bas-relief). Les niveaux paléolithiques fouillés par M. Sireix se rattachent à des occupations en pied de falaise. Ils ne subsistent plus qu'à l'état de témoins.

Des restes humains fragmentaires et sans connexions anatomiques, mêlés à des restes de faune indéterminables, de menus fragments de pierres et d'esquilles d'os brûlées ont été découverts dans une niche naturelle creusée dans la paroi rocheuse à une vingtaine de mètres à l'ouest du gisement. Ces vestiges sont pris dans une couche de «calcin» riche en coquilles de *Cepea nemoralis* et *Cyclostoma elegans*. Des travaux de dégagement limités ont révélé la richesse de ce dépôt dont l'étude exhaustive nécessitera une petite campagne de fouilles et des mesures de datation radiométrique.

Michel Lenoir

SOULAC-SUR-MER
La Balise, Plage de l'Amélie

L'opération de Soulac-sur-Mer s'est déroulée du 15 au 30 avril 1994. Il s'agissait de récupérer les restes d'un Proboscidien menacé de destruction par la mer. Par ailleurs, deux autres pièces, trouvées vraisemblablement dans le même contexte, nous ont été confiées pour détermination.

■ *Le Proboscidien de Soulac*

Les nombreux restes du squelette du Proboscidien de Soulac, récoltés dans les argiles dites argiles du Gurp, sont, à ce jour, en cours d'étude. Il faut préciser que toutes ces pièces étaient en fort mauvais état de conservation et que leur dégagement, préparation et consolidation demandent un travail fort long et minutieux. Parmi le matériel aujourd'hui préparé, signalons un tibia complet, un péroné, une vertèbre atlas ainsi que de nombreuses autres vertèbres, des côtes, etc. Il semble cependant probable que ces restes se rapportent à *Elaphas antiquus* (Falconer et Cautley, 1847). L'Eléphant antique (ou Eléphant de forêt) est un animal de taille très élevée : il peut dépasser 4 m au garrot. Caractéristique de périodes chaudes, il apparaît en France au Pléistocène moyen ancien, perdure dans l'interglaciaire Riss-Würm, pour disparaître au début de la glaciation würmienne. La confirmation de cette attribution encore provisoire donnerait à l'Eléphant de Soulac un âge absolu d'au moins 115 000 ans ; il aurait fort bien pu fréquenter ce qui est aujourd'hui la plage de l'Amélie lors de l'interglaciaire Riss-Würm (Eémien).

■ *Le Rhinocéros de Soulac*

Il s'agit d'un fragment de mandibule gauche (branche horizontale) portant DP_1, P_2, P_3, P_4 et M_1 malheureusement toutes brisées au niveau du collet. Ces dents jugales semblent se caractériser par un lobe antérieur du métalophide assez dirigé vers l'arrière et par un hypolophide formant un angle presque droit. Il s'agirait de caractères du Rhinocéros de Merck (*Dicerorhinus mercki* ; Kaup, 1841), le plus grand des Rhinocéros pléistocènes (2 m à 2,50 m au garrot), connu en France jusqu'au Würm ancien. Souvent associé à l'Eléphant antique, il indiquerait un biotope à dominante forestière. Il se maintient en France jusqu'au Würm ancien.

■ *Le* Bovinae *de Soulac*

Le fragment de mandibule droite ne porte que les trois molaires (M_1, M_2 et M_3). Cette pièce qui provient d'argiles plus récentes que celles ayant livré le Proboscidien se rapporte à un petit boeuf postglaciaire, *Bos brachyceros* (Rütimeyer, 1861) (= *Bos taurus brachyceros*).

Il convient de surveiller, de façon attentive, cette plage de l'Amélie, surtout lors des grandes marées, car elle doit encore receler des témoins de ces grandes faunes qui ne pourront que permettre de préciser la position stratigraphique des argiles du Gurp.

Patrick Michel, Karine Debue,
René Merle, Eric Pubert

VAYRES
Le Château

Le site gallo-romain du Château de Vayres est aujourd'hui reconnu comme étant un important centre de production de céramique gallo-romaine, établi au sein d'une agglomération secondaire du sud-ouest de la Gaule : VARATEDO.

Les prospections électro-magnétiques effectuées depuis trois ans ont permis de localiser, avec une très grande précision, la position d'une vingtaine de fours, principalement situés au bord de la Dordogne. Trois fours de potiers ainsi qu'une zone d'«habitat-atelier» ont été étudiés durant l'été 1994.

Grâce à ces dernières découvertes, il est dorénavant certain que ce centre de production a fonctionné au moins pendant les trois premiers siècles de notre ère. Les fours utilisés ont progressivement subi des transformations techniques qui découlent de la diversification de la production. Sa diffusion s'inscrit dans le cadre régional et concerne non seulement les grands centres urbains comme BURDIGALA mais aussi de très nombreux établissements ruraux.

Parmi les vases rencontrés au sein des rebuts de cuisson d'un four de la fin du Ier siècle de notre ère, on note la présence de nombreuses assiettes à engobe interne «rouge pompéien» et de certains types de parois-fines. Un four dont le fonctionnement se situe dans le courant de la première moitié du IIIe siècle de notre ère, a produit des imitations de céramique dites «à l'éponge».

Enfin, une vaste tessonnière, formant le remplissage de la fosse d'accès à un troisième four, a non seulement fourni un échantillonnage considérable de céramique datée du milieu du IIe siècle de notre ère (dont des productions à engobe micacée) mais a également livré un bordereau d'enfournement inscrit sur la surface externe d'une assiette. Sur ce bordereau figurent les noms gaulois de cinq potiers ainsi que la liste des vases qu'ils ont apportés au maître-fournier. Cette découverte exceptionnelle nous renseigne également sur la quantité de vases pouvant être contenus dans un four (901) ainsi que sur l'éventuelle spécialisation de certains potiers.

Christophe Sireix

AQUITAINE

GIRONDE

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

Opérations communales et intercommunales

							Epoque	Prog	P.
	Blayais		Didier COQUILLAS	AUT	PI				64
	Canton de Labrède		Michel LENOIR	CNR	PI				—
	Canton de Soulac-sur-Mer		Jacques MOREAU	AUT	PI				67
	Sud-Brannais		Jean-Pierre PETIT	AUT	PI				67
	Entre-deux-Mers		Jean-Luc PIAT	AUT	PI				65
	Nord-Médoc		J. ROUSSOT-LARROQUE	CNR	PI				—
33/289	MONSÉGUR	La ville	Eric GASSIES	AFA	SD		MED/MOD		66

Opérations communales et intercommunales

Canton de BOURG-SUR-GIRONDE

Pour la troisième année consécutive, une série de prospections a été menée sur l'arrondissement de Blaye. La campagne 1994 a été réalisée d'août à novembre sur la partie méridionale du canton de Bourg. Huit communes étaient concernées : Bourg, Lansac, Mombrier (complément de 1993), Prignac-et-Marcamps, Pugnac-Lafosse, Saint-Seurin-de-Bourg (complément de 1993, Tauriac et Teuillac.

Selon l'objectif fixé dès 1992, le but était de confirmer les découvertes anciennes. Pour cela, plusieurs moyens ont été mis en œuvre : localisation exacte des sites, évaluation des superficies, attribution culturelle, précision chronologique, prélèvement d'indices archéologiques pour étude. Le second aspect était d'enrichir la carte archéologique dressée en 1990 par l'apport de sites inédits. Nos prospections au sol s'accompagnaient d'une enquête orale auprès de l'habitant. Il faut souligner cette année l'investissement tout particulier de maires ou de conseils municipaux. Ce fut le cas pour les communes de Pugnac-Lafosse et Saint-Seurin-de-Bourg. Ils ont grandement facilité notre tâche.

Dans la continuité du grand plateau argilo-calcaire étudié l'année dernière, le terrain est généralement couvert de vignobles. D'aspect assez uniforme entre Blaye et Bourg, ce plateau se modifie dans la partie méridionale. Des zones de fracture occupées par des marécages ponctuent le paysage : palus du Moron, marais de La Lustre ou de Prignac-et-Marcamps. Elles correspondent à des prairies humides ou à des sols inutilisés. Leurs conditions d'approche sont difficiles.

A l'opposé, vers le nord, le plateau calcaire s'estompe à la limite des cantons de Bourg et Saint-Savin-de-Blaye. Il fait place à des argiles sableuses puis à des sables noirs à mesure que l'on s'éloigne des rivages de l'estuaire. Des bois de pins commencent à apparaître et rappellent la proximité de la bande saintongeaise. Les secteurs boisés sont également difficiles à prospecter. Ils sont d'ailleurs assez pauvres en découvertes archéologiques.

Nous avions 73 sites à vérifier ; 67 correspondaient à des découvertes antérieures à 1945 ; 59 remontaient au siècle dernier (travaux Daleau). Seulement 6 sites nouveaux avaient été signalés depuis 1945. A ces chiffres, il faut ajouter 13 sites inédits ce qui porte l'ensemble à 86. Au total, avec les résultats de 1993, 139 sites ont été inventoriés sur le canton de Bourg (146 sur le canton de Saint-Ciers-sur-Gironde en 1992).

Près de la moitié des découvertes (48 %) correspond à du matériel préhistorique. Il s'agit souvent d'objets isolés. La hache polie en est le meilleur exemple. Deux sites ont pourtant retenu notre attention tant par le matériel livré que par leur localisation. Ce sont des ensembles de haches polies (dépôts ?) découverts près d'une source (Pugnac et Tauriac). Aucun autre matériel n'a été signalé à l'exception d'un poignard en silex du Grand-Pressigny sur le site de Pugnac. Les habitats néolithiques sont mal connus pour ce secteur. Il n'ont pas fait l'objet de travaux sérieux. Le seul qui mérite d'être mentionné est un habitat de hauteur à Saint-Seurin-de-Bourg. L'essentiel du matériel appartient au Néolithique final. Mais quelques pièces sont antérieures. Elles dateraient du Néolithique ancien et peut-être même du Mésolithique. Ce serait une première pour l'arrondissement de Blaye. Des traces attribuées à de telles époques étaient jusque là inconnues.

Les découvertes des Age du Bronze et du Fer sont anciennes (2,5 % des sites). Elles ont été publiées à maintes reprises. Une est restée cependant inconnue. François Daleau indique à l'est de Bourg un immense tumulus. Le tertre artificiel apparaît assez bien sur le

cadastre de 1825. Ce relief a été rasé lors de transformations du parcellaire entre 1930 et 1960. L'incertitude demeure quant à savoir s'il s'agit d'un véritable tumulus de l'Age du Fer ou d'une motte médiévale. Aucun matériel n'a été signalé.

Les sites gallo-romains occupent encore une bonne place (39 %). Toutes les exploitations agricoles dotées d'infrastructures imposantes et luxueuses se concentrent à proximité du fleuve : *villa* des Gogues à Bourg, bourg (?) de Tauriac, Cazelle à Prignac. L'arrière-pays est le lieu de prédilection des petites et moyennes exploitations. Certaines ont encore des structures en dur et correspondent souvent à une aile de bâtiment de quatre à cinq pièces (Pugnac, Tauriac et Teuillac). Il reste des constructions en matériaux périssables. A Mombrier, des labours récents ont dégagé l'une d'elles. Les murs en torchis apparaissent nettement. Aucun moellon ni aucune tuile n'ont été remarqués. On y trouve des fragments de céramique commune et quelques objets métalliques. L'ensemble couvre à peine 50 m².

Cas particulier : le site de Bourg. La richesse des découvertes depuis le siècle dernier sur toute la surface de la ville (travaux Daleau entre 1876 et 1921) prouve que la *villa* des Gogues n'est pas le seul monument antique important de la commune. Les structures mises au jour dans le centre même de Bourg sont impressionnantes tant par leur superficie que par la nature des vestiges. Une nécropole est signalée en périphérie de cette zone d'occupation. Elle viendrait conforter l'idée que ce site est bien plus qu'une simple *villa*. L'interprétation du texte de Sidoine Apollinaire (Ve siècle après J.-C.) serait alors à reprendre. A noter également la découverte d'un fond de sarcophage en marbre. Cette sépulture du Bas-Empire ou d'époque mérovingienne est peut-être à rapprocher du sarcophage présenté au Musée de Périgueux et qui provient de Bourg. Dans l'ensemble, les découvertes du Haut Moyen-Age sont rares (7 %) et déjà anciennes. Il s'agit presque exclusivement de sépultures mérovingiennes (Bourg, Prignac-et-Marcamps, Pugnac-Lafosse et Teuillac).

Les sites du Moyen-Age récent sont peu nombreux (3,5 %). Ce sont souvent des édifices religieux ruinés ou disparus. L'un d'eux est exceptionnel. L'abbaye Saint-Vincent de Bourg est surtout connue pour s'être écroulée dans la Gironde le 1er février 1595. Ses ruines furent rasées au XVIIIe siècle pour aménager le jardin occidental du château. C'est par hasard que nous avons retrouvé et dégagé quelques structures sur le flanc de la falaise. Ces fondations, accompagnées d'une latrine, pourraient appartenir à la maison du prieur. Un matériel homogène a été retiré du fond de la latrine. On y remarque une abondante série de céramiques bien conservées. Elles sont, pour l'essentiel, de type sadiracais et appartiennent toutes à la seconde moitié du XIVe siècle (information aimablement communiquée par S. Fabre-Dupont Maleret). Des monnaies, dont une en argent, proviennent du même endroit.

L'étude du canton de Bourg s'est achevée sur des résultats relativement positifs. La prochaine campagne s'attachera aux cantons de Blaye et Saint-Savin-de-Blaye.

Didier Coquillas

- Daleau, F. 1876. Carte préhistorique du département de la Gironde, *5e congrès de l'A.F.A.S., Clermont-Ferrand*, p. 607-618.
- Maufras, E. 1904. *Histoire de la ville de Bourg-sur-Gironde*, Bordeaux.
- Coquillas, D. 1990. *Etude sur l'occupation du sol en Blayais-Bourgeais*, T.E.R. de Maîtrise, Bordeaux III, 3 t., 4 vol.

LA SAUVE-MAJEURE

Grâce à l'étude des archives laissées par le monastère bénédictin de La Sauve-Majeure, fondé en 1079 au centre du plateau de l'Entre-deux-Mers, le peuplement et l'occupation du sol de ce territoire appelé à cette époque *Silva Mayor*, commence à être relativement bien connu pour le Moyen Age. Cependant, antérieurement à la fin du XIe siècle, les textes font défaut : seule l'archéologie a permis de révéler quelques indices d'une occupation antérieure, notamment gallo-romaine sur la commune de La Sauve-Majeure. On peut signaler ainsi le petit appareil gallo-romain réemployé dans les murs de l'église paroissiale Saint-Pierre et dans l'église abbatiale Notre-Dame.

En outre, on sait par des textes de la fin du XIe siècle et du début du XIIe qu'il existait, sur le territoire où s'installa l'abbaye et la paroisse de La Sauve-Majeure, trois anciennes paroisses avec leurs sanctuaires. Il s'agissait des églises de Saint-Sulpice de Corbelhac, de Saint-Brice de Sermignan et de Saint-Sidoine. Ces églises furent progressivement abandonnées et disparurent au profit des deux nouvelles églises paroissiales fondées dans le bourg abbatial. Cependant, par des documents d'archives, il a été possible de les situer approximativement.

Par conséquent, c'est autour de ces trois sanctuaires paroissiaux, fondés certainement au cours du haut Moyen Age que la prospection archéologique a été orientée. Elle visait à déterminer précisément la localisation de ces trois églises et à repérer, dans leur voisinage, les éventuelles traces d'un peuplement antique ou du haut Moyen Age.
La prospection au sol a concerné 41 hectares de terrain pratiquement tous plantés en vignes. Le ramassage de tout le mobilier archéologique visible au sol a été effectué par une équipe de bénévoles, tant issus du milieu scolaire et universitaire que du milieu associatif. Cette opération a permis de révéler autour du sanctuaire de Corbelhac, le seul qui a pu être situé précisément, de nombreux indices d'une occupation gallo-romaine avec, au moins, deux sites d'habitat. De même, dans les environs du sanctuaire de Sermignan, ont été reconnues plusieurs traces d'une occupation antique avec aussi un habitat gallo-romain. Ce site présente d'ailleurs l'intérêt de se situer sur une zone qui était en cours de défrichement aux XIe et XIIe siècles.
Cette remarque soulève l'une des principales interrogations de la recherche menée ici, à savoir les modalités de l'occupation du sol et du peuplement avant la venue des moines bénédictins. Le peuplement des temps mérovingiens et carolingiens n'a pas été révélé par la prospection. Or, cette absence de vestiges du haut Moyen Age suggère plusieurs hypothèses dont, notamment, celle qui verrait une contraction des cultures au profit de la forêt suite à un amoindrissement du peuplement antique. C'est ce qui pourrait expliquer cet effort de remise en culture par les moines de cette grande forêt, la *Silva Mayor*, que les textes du XIIe siècle évoquent.

Hervé Guiet,
Jean-Luc Piat

MONSEGUR

Au mois de février 1994, des travaux d'adduction de gaz naturel sur la ville de Monségur ont été entrepris. En accord avec les différentes instances concernées, le Service régional de l'Archéologie a mis en place une surveillance archéologique pendant toute la durée des travaux qui se sont achevés à la fin du mois de mai 1994.
Cette intervention était motivée par l'absence d'informations précises d'ordre archéologique sur le site mais également par la situation topographique particulière de Monségur, bâtie sur un promontoire rocheux dont la configuration s'apparente très étroitement aux sites dits d'éperon. Dans ce contexte, l'objet de la surveillance était en premier lieu de vérifier l'existence de niveaux archéologiques anciens, en tous cas antérieurs à la date de fondation de la cité : cette bastide est considérée comme une fondation *ex nihilo* du XIIIe siècle. D'autre part, les tranchées réalisées le long des rues offraient la possibilité de retrouver les niveaux de circulation médiévaux.
L'absence totale de niveaux archéologiques antérieurs au XIIIe siècle confirme les données de l'historiographie. Par ailleurs, et bien que les travaux de décapage et de remaniement des rues effectués depuis le XIXe siècle à Monségur aient largement contribué à la disparition des niveaux anciens, trois rues avaient partiellement conservé des niveaux archéologiques contemporains de la fondation de la ville. Ces niveaux de circulation reposaient directement sur le substrat rocheux, sans que l'on puisse soupçonner la présence d'aménagements spécifiques des rues à l'époque médiévale, leur pavement n'intervenant pas, semble t-il, avant le XVe ou le XVIe siècle. Enfin, la découverte de sépultures médiévales et modernes a précisé l'extension de l'ancien cimetière de la ville.

Eric Gassies

SOULAC-SUR-MER

Plage de l'Amélie

La campagne 1993 de prospection archéologique des sites côtiers du nord Médoc s'est poursuivie pendant l'hiver 1993-1994, saison la plus favorable pour les observations et les découvertes.
La plage de l'Amélie à Soulac-sur-Mer a continué à concentrer l'attention de notre équipe de recherche, Jeannine et Jacqueline Dubarry et Jean-Paul Cathelot. A la fin novembre, on totalisait la mise au jour de quarante-sept haches de bronze. Les découvertes se sont poursuivies jusqu'en janvier 1994 ; c'est ainsi que le nombre de haches de bronze a été porté à soixante douze dont dix nouvelles grandes haches médocaines contenues dans un vase.

Par ailleurs, les plages livrent toujours des monnaies antiques, souvent roulées par la mer et parfois difficilement identifiables. C'est ainsi que soixante dix monnaies ont été trouvées en 1994 dont quarante-six ont pu être reconnues. Elles s'échelonnent du Ier siècle avant J.-C. (monnaies gauloises et de la République romaine) jusqu'au IVe siècle après J.-C. (Constantin et ses successeurs) avec une nette prédominance des monnaies impériales des Ier et IIe siècles de notre ère.

Jacques Moreau

SUD-BRANNAIS

L'orientation donnée à la prospection-inventaire pour 1994 a pour but initial de continuer, en rapport avec les opérations réalisées par J.-L. Piat dans l'ensemble du Brannais, une prospection systématique et conjointe (sol et aérienne) des communes limitrophes de ce canton et aussi de continuer, à travers les publications de l'ASPECT, l'inventaire des communes du canton de Targon : cette année, Courpiac.
L'étude historique de cette commune m'a amené à prospecter l'ensemble de son territoire. Trois secteurs se sont révélés positifs. Tout d'abord, entre l'église et la mairie, une vaste zone d'occupation romaine confirmée par la présence de matériel : tesselles noires et blanches, tegulae et divers tessons de céramique commune. L'abbé Labrie avait découvert au début du siècle, près de la mairie, un buste de Diane en marbre. Puis un ancien hameau près du lieu-dit Le Régent avec l'emplacement de trois zones d'occupation près d'une butte de terre arasée vers 1950 d'après les renseignements fournis par le propriétaire actuel de la parcelle et, au nord de la commune, les restes d'une ancienne motte féodale dite de Courpiac sur les bords de l'Engranne. Celle-ci avait été aménagée sur un relief naturel, un acte de 1261 entre Pey de Laubesc et sa femme en fait mention.

Jean-Pierre Petit

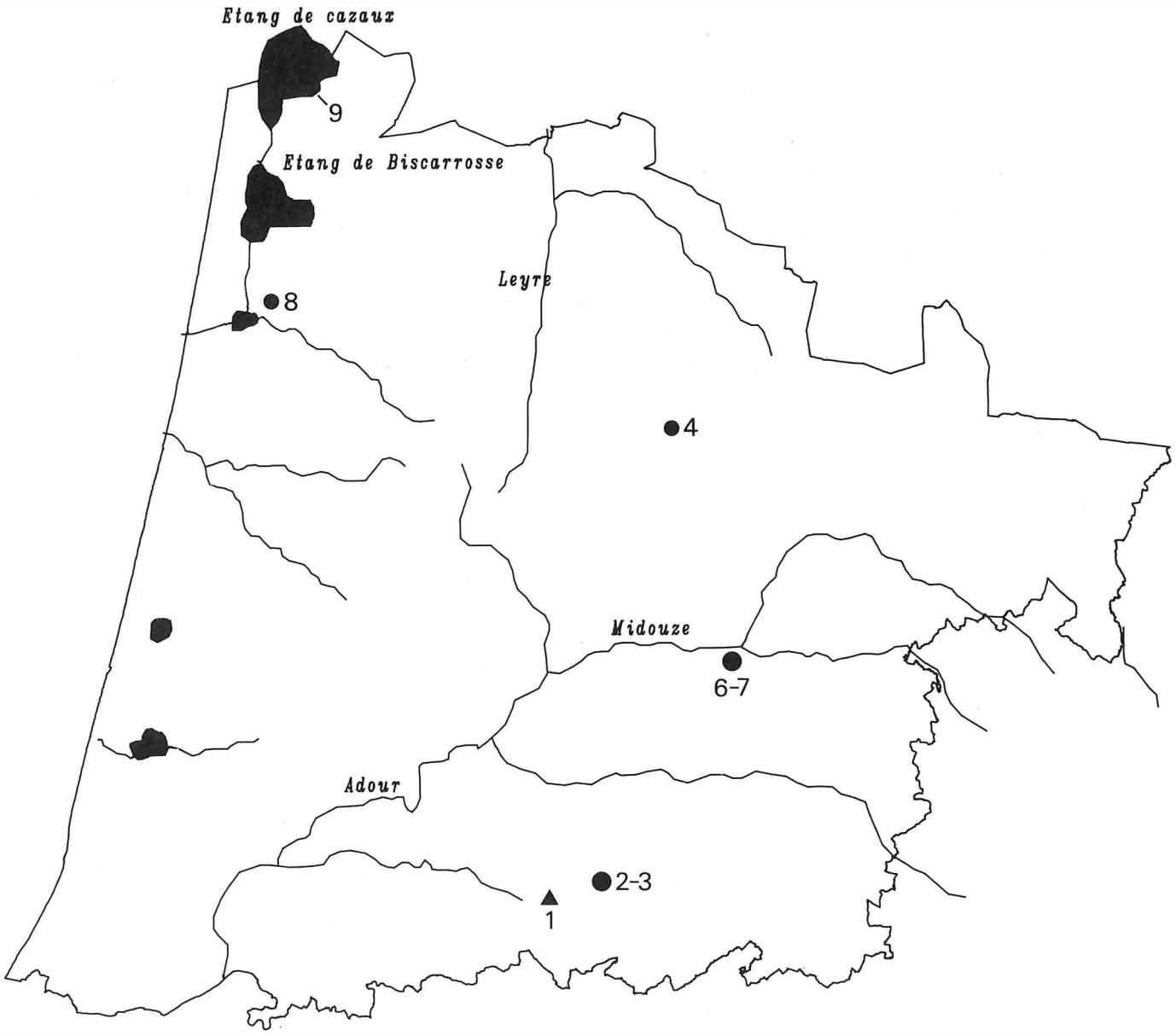
AQUITAINE

LANDES

BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

1 9 9 4



						Prog	Epoque	Réf. carte	P.
40/001/41/AH	AIRE-SUR-L'ADOUR	Eglise Sainte-Quitterie	Patrick MASSAN	AFA	SU		MED/MOD	—	—
40/054/001/AP	BRASSEMPOUY	Pouy	Henri DELPORTE	MET	FP	P5	PAL	1	70
40/119/003/AH	HAGETMAU	Crypte Saint Girons	Anne METOIS	AFA	SU		MED/MOD	2	71
40/119/003/AH	HAGETMAU	Eglise Saint Girons	Marc RIME	AFA	SU		MED	3	71
40/135/001/AH	LABRIT	Château d'Albret	Yan LABORIE	MCT	FP	H17	MED	4	72
40/172/006/AH	MANT	Les Chênes de Truco	François DIDIERJEAN	EN	SD		PRO	5	73
40/192/009/AH	MONT-DE-MARSAN	18, rue Armand Dulamon	Nicolas ROUZEAU	SDA	SU		GAL/MED	6	74
40/192/008/AH	MONT-DE-MARSAN	27, rue Armand Dulamon	Sylvie RIUNE-LACABE	AFA	SU		GAL:MED	7	74
40/278/005/AH	SAINT-PAUL EN BORN	Ninon	François THIERRY	EN	SD		CON	8	75
40/287/003/AH	SANGUINET	Put Blanc	Bernard MAURIN	AUT	PP	H10	GAL	9	76
40/290/001/AH	SARRON	Le Casterot	Anne BERDOY	AUT	AN	H19	MED	—	—

BRASSEMPOUY

Pouy

L'année 1994 a été consacrée à un travail difficile : la reconnaissance de la galerie de l'abri Dubalen, qui se dirige vers la partie profonde de la grotte des Hyènes. La fouille a elle, continué dans la grotte du Pape et dans la grotte des Hyènes.

Dans la grotte du Pape ont été recueillis une moitié de sculpture en ronde-bosse comparable à celles d'Isturitz et un "paquet" composé de quatre incisives de capridé ou de cervidé, percées et tronçonnées. En outre, la fouille débouche sur une salle assez vaste dont la voûte, régulière et dépourvue de concrétions stalagmitiques, suggère l'existence d'une zone sèche sans doute propice à l'habitat.

Dans la grotte des Hyènes, l'ensemble des couches aurignaciennes a été fouillé et la stratigraphie a pu être précisée. Il est intéressant de signaler, pour la couche supérieure directement située au contact de l'auvent rocheux, une date de 29 000 B.P. qui suggère un remplissage rapide. Aussi, les Gravettiens de la grotte du Pape n'ont sans doute pas connu la grotte des Hyènes.

Il y aura lieu d'établir le bilan des longues années de fouille. On peut dire qu'il est loin d'être négligeable et qu'il souligne la nécessité de poursuivre la recherche, en particulier dans la partie profonde de la grotte du Pape. Pour diverses raisons, j'ai été amené à décider d'abandonner la direction de la fouille. J'espère qu'une nouvelle équipe, animée par D. Buisson, aura la possibilité de poursuivre les recherches.

Henri Delporte

HAGETMAU
Crypte Saint-Girons

De l'église Saint-Girons, détruite en 1904, ne subsiste aujourd'hui que la crypte surmontée d'une salle haute correspondant à l'ancien chœur. Le projet de pose d'un drain autour du bâtiment risquant de détruire des vestiges enfouis, une surveillance archéologique a été effectuée parallèlement aux travaux.

L'étude des substructions mises au jour dans l'emprise de la tranchée de drainage a montré une différence d'orientation entre le plan de l'édifice actuel et ses fondations. De même facture, elles sont largement débordantes au nord et s'avèrent être à l'aplomb de l'élévation au sud-est du chevet. Un décalage est aussi visible au niveau des contreforts dont l'élévation surplombe la fondation qui lui sert d'assise. Ce décalage est peut être dû à la réutilisation plus tardive des fondements d'un premier édifice au plan légèrement différent. L'absence de mobilier permettant de caler chronologiquement les différents niveaux mis au jour ne permet pas de confirmer cette hypothèse.

Le dégagement des fondations a aussi permis de mettre en évidence leur ancrage fragile sur un substrat argileux au fort pendage ouest-est. Cette pente, encore visible aujourd'hui dans la topographie des lieux, a facilité l'implantation de la crypte, dont la présence, en corrigeant le dénivelé, a permis l'installation de l'église supérieure.

Anne Métois,
Véronique Rossi

HAGETMAU
Eglise Saint-Girons

A l'occasion du creusement d'une tranchée destinée à accueillir une canalisation d'évacuation des eaux pluviales, à l'ouest de la crypte Saint-Girons d'Hagetmau, une opération archéologique a été engagée. Une première opération avait eu lieu lors de l'installation d'un drain sur le pourtour de l'édifice[1].

Cette seconde intervention avait pour objet :
- un léger surcreusement de la tranchée afin d'observer la fondation du mur du transept qu'elle suit ;
- la fouille d'un sarcophage monolithe dans la tranchée menacé par les travaux d'assainissement ;
- la mise en évidence des fondations des murs de la nef détruite au début du siècle ;
- la recherche des fondations des chapelles sur les côtés nord et sud du chœur.

Tous les objectifs ont été atteints et les résultats de cette opération sont très positifs. En effet, outre le fait d'avoir contribué à la compréhension des structures de l'ancienne église et ainsi d'avoir une meilleure idée du plan au sol de cet édifice, dont la majeure partie a été rasée au début du siècle (seuls subsistent le chœur et la crypte), elle a mis en évidence le fait que la nef a servi de lieu de sépulture d'une manière relativement importante.

Désormais, une réelle mise en valeur des chapelles latérales peut être envisagée. En effet, nous en connaissons maintenant le système d'appareillage et, bien que leurs sols ne soient plus matérialisés que par un lambeau —encore visible au sud de la chapelle nord— une restitution précise d'une partie des élévations des murs pourrait être effectuée.

Marc Rimé

[1] Voir document final de synthèse, S.R.A. janvier 1994, V. Rossi

LABRIT

Château d'Albret

Le programme de la campagne 1994 était essentiellement orienté vers la poursuite de la fouille ouverte dans le secteur est de la basse cour afin de révéler en totalité les structures du grand bâtiment découvert l'année précédente, supposé correspondre à un édifice châtelain, et tenter, parallèlement, de préciser la nature des constructions qui l'entouraient.

L'extension de la fouille pratiquée dans le secteur est de la basse cour permit de mettre au jour la plus grande partie de l'ensemble des constructions décelé lors de la précédente campagne. La connaissance à peu près globale du plan formé par ces constructions et des relations chronologiques existant entre elles, procurent maintenant la possibilité d'une interprétation assez sûre de leur nature.

Il apparaît qu'elles ne résultent pas, comme l'hypothèse en avait été avancée, de l'édification de plusieurs cellules d'habitations autonomes accolées les unes aux autres autour d'une construction châtelaine mais de la constitution d'un même et unique bâtiment.

Malgré le caractère composite de l'architecture des différentes parties constituant ce bâtiment, le plan de distribution des espaces qu'il englobe présente une ordonnance cohérente et significative d'un habitat aristocratique. Le corps principal de la bâtisse est formé par une vaste construction rectangulaire très soigneusement bâtie en maçonnerie de grande brique. Celle-ci abritait en rez-de-chaussée une grande salle divisée, dans le sens de sa longueur, en deux nefs d'égale largeur par la présence de deux piliers de section circulaire, eux aussi édifiés en brique. Ces piliers supportaient le sol planchéié d'une salle haute où se tenait, selon toute vraisemblance, l'espace noble de la bâtisse.

La salle basse aurait été surtout destinée à une fonction de réserve. Concernant la disposition des accès desservant ce corps de bâtiment, si l'on ne parvient pas à situer l'emplacement de la porte qui devait permettre de pénétrer dans la salle basse, les fondations d'un pilier et de murs édifiés à l'extérieur de la façade est, à peu de distance de la paroi murale, paraissent correspondre aux vestiges d'une galerie qui abritait un escalier et le palier d'une loge conduisant certainement à la porte desservant la salle haute. Côté sud, le corps de la salle que l'on vient de décrire était jouxté par une construction de plan rectangulaire qui s'ancrait en partie contre lui. L'aménagement de ce second corps de bâtiment, possédant trois pièces en rez-de-chaussée, fut contemporain de l'édification du premier, ou la suivit de près. Dans son premier état, il fut entièrement construit en charpente avant d'être rebâti sur des bases maçonnées. L'existence permanente d'un foyer, d'abord central puis adossé au mur, dans l'une des pièces constituant cette construction annexe à la salle noble, révèle qu'il s'y tenait peut-être la cuisine de la résidence.

Sur le plan chronologique, d'après les indices actuellement disponibles, ce logis aurait été élevé vers la fin du XIIIe siècle ou au tout début du siècle suivant, puis démantelé vers le début du XVIe siècle.

A côté de la mise au jour de cette résidence châtelaine, il fut procédé à la fouille d'un puits à eau, dont le remplissage livra un intéressant mobilier, et à celle d'une maison de type rural construite vers le milieu du XVIe siècle à la suite du remaniement général dans l'organisation de l'occupation de la basse cour du château d'Albret.

Yan Laborie

MANT
Les tumulus de Tourouns

Le vol du 28 mai 1994 a révélé un tumulus (inv. S.R.A. 40/172/06/AH) au lieu-dit Tourouns, sur la commune de Mant, à l'emplacement d'une parcelle déboisée en 1992 pour mise en culture. Le contrôle au sol effectué rapidement avec M. Marsan a confirmé l'existence du tertre, et révélé un second, plus petit, à proximité au sud-ouest (172/07). La mise en culture, précédée d'un labour profond, avait perturbé les niveaux supérieurs du tertre principal, faisant apparaître en surface du mobilier, qui a fait l'objet d'une cueillette soigneuse de la part de D. Dufau et M. Marsan.

Le mobilier était nettement concentré dans le quart sud-est du tumulus principal où la terre présente un aspect cendreux. Il consiste en objets de métal et en céramique. L'objet le mieux conservé est un **petit bracelet de bronze** ouvert, à décor de larges nervures externes et stries internes, recueilli à l'ouest du tumulus. Le type semble une variante du type «engrenage».
De nombreux débris de fer ont été recueillis dans le quart sud-est. La radiographie a montré parmi eux : les antennes à boules d'une épée de type aquitain, deux petits éléments pouvant provenir du fourreau de celle-ci et un anneau.
La céramique est très fragmentée, de facture protohistorique ; on y reconnaît deux anses à couverte noire d'une même urne.

■ *Le sondage-diagnostic*

L'occasion nous a semblé bonne de sonder l'intérieur du tumulus à l'aide d'une tarière, afin d'apprécier son degré de conservation après les travaux. Une série de mesures a été effectuée sur un axe nord-sud, et une autre sur un demi-axe est-ouest. Le schéma joint présente les résultats enregistrés : le monument, dont le profil a été «retouché» du côté sud (par les travaux agricoles ou plus anciennement), est inséré dans une couche récente de terre sableuse d'au moins 0,50 m (jusqu'à 0,80 m). Le paléosol n'a pu cependant être isolé. D'autre part, la partie centrale du tumulus, sous le sommet, comporte probablement une fosse peu profonde, remplie par des cendres, à 1,40 m sous le sol actuel. Il s'agirait de la sépulture primaire, d'époque indéterminée, qui est restée intacte, protégée par sa profondeur, alors que la ou les sépultures secondaires superficielles postérieures (Premier Age du Fer) étaient détruites par le déboisement.

■ *Conclusions*

D'une part, il faut protéger spécialement les tumulus présents dans des parcelles boisées qui peuvent avoir conservé leurs couches superficielles avec les vestiges des dernières utilisations. D'autre part, il semble abusif de considérer un tumulus comme totalement détruit à partir du moment où le tertre est apparement arasé : il se peut bien que dans la plupart des cas, la partie inférieure du monument qui contient les informations essentielles ne soit guère touchée. Il ne faut donc pas abandonner ces vestiges sans protection contre les travaux profonds (labours, drainage, irrigation et autres...).

François Didierjean

- MOHEN, J.-P. L'*Age du Fer en Aquitaine*, Paris : Société Préhistorique Française ; 14, 1980.
- DIDIERJEAN, F. Apport de l'archéologie aérienne à l'étude des nécropoles tumulaires de Chalosse. Actes de la Fédération Historique du Sud-Ouest. In Bu*lletin de la Société de Borda*, n° 410, 2ème trimestre 1988, p. 73-82.

MONT-DE-MARSAN
18 rue Armand-Dulamon

Un projet de construction situé au cœur du castelnau de Mont-de-Marsan, à une cinquantaine de mètres de la porte Campet et le chantier de fouille de la Trésorerie générale, provoquait en juillet 1994 une intervention en diagnostic du Service régional de l'Archéologie.

Une tranchée de 8 m de long, effectuée dans la parcelle encore bâtie, a vérifié l'indigence de la stratigraphie médiévale et gallo-romaine en ce point élevé du plateau.

A 0,25 m sous le sol de béton de la pièce sondée, au niveau de la chaussée actuelle, est apparu un sol de terre battue reposant sur un tout-venant de fragments de tuiles et de graviers fluviatiles installé au détriment des formations archéologiques inférieures. Cet aménagement est estimé d'âge moderne (rares tessons de céramique à couverte vernissée).

Sous cette construction, un niveau brun sableux d'une puissance de 0,20 à 0,20 m contenait quelques vestiges d'époque protohistorique indéterminée (petits tessons noirs à dégraissant grossier). La position aléatoire des témoins d'occupation protohistorique et l'absence de niveaux gallo-romains s'expliquent par l'aplanissement qui a précédé le renouvellement du bâti au XVIIe ou XVIIIe siècle dans cette partie de la ville.

Nicolas Rouzeau

MONT-DE-MARSAN
27 rue Armand-Dulamon

Notre intervention s'est inscrite dans le cadre du projet d'extension des bâtiments de la Trésorerie Générale. Avant toute chose, il nous faut signaler que cette étude a été délimitée par un certain nombre de particularités qui s'attachent au site. Les nombreuses perturbations contemporaines, la faible puissance stratigraphique et l'étalement d'une large chronologie sur quelques dizaines de centimètres d'épaisseur ont souvent freiné l'interprétation et le décodage des vestiges exhumés par la fouille. Ceci dit, outre qu'elle a levé l'hypothèque archéologique qui pesait sur le projet immobilier, la fouille de cet îlot montois a mis l'accent sur des points de l'histoire de la ville dont certains aspects sont encore très mal connus.

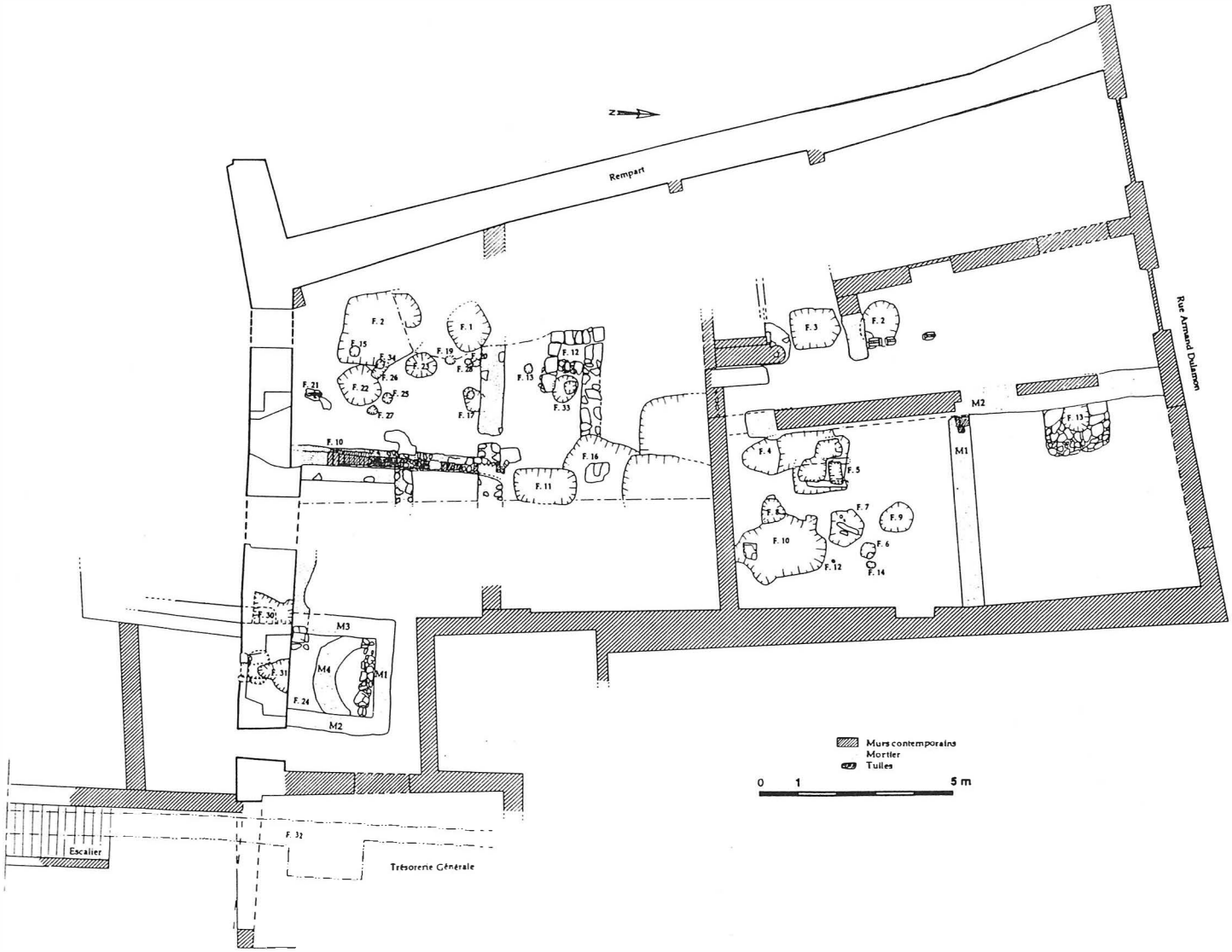
Pour la période gallo-romaine, nos recherches ont permis, pour la première fois à Mont-de-Marsan, d'exhumer les vestiges d'un habitat à pans de bois que nous pouvons placer entre les années 20 av. et 20 ap. J.-C. Associées aux vestiges mobiliers, ces structures nous prouvent que les quelques découvertes antérieures de la même époque n'étaient pas le fruit du hasard. Au tournant de notre ère, Mont-de-Marsan a t-elle connu une occupation plus importante qu'on ne le pense habituellement ? De nouvelles explorations seront précieuses et nous permettront, sans doute, de comprendre l'importance d'une population ainsi que la nature et l'étendue de l'occupation du sol de la ville antique.

Si notre connaissance de l'histoire médiévale et moderne de Mont-de-Marsan n'est bien évidemment pas bouleversée par les vestiges mis au jour, nos découvertes ont éclairé quelques aspects du quotidien des habitants d'un petit secteur de la ville.

Nous en savons désormais plus sur la construction du rempart médiéval qui protège la ville ; la présence d'une sépulture de nouveau-né en milieu d'habitat au XIVe siècle est aussi un fait nouveau pour la région. Enfin, nous avons suivi la mise en place d'un habitat en dur au XVIe siècle, son occupation, les modifications qu'il a subies jusqu'au XVIIIe siècle, les foyers aménagés en intérieur, les fosses, les latrines ou les égouts que l'on a creusés en extérieur, l'aménagement des terrains au sud de l'enceinte à partir des XVIIe et XVIIIe siècles...

Autant de points qui nous confortent dans l'idée que le sous-sol de Mont-de-Marsan a encore beaucoup à livrer et que l'apport de l'archéologie est et sera indispensable à la connaissance de l'histoire de Mont-de-Marsan, en particulier pour les périodes antique et médiévale. En outre, si elles peuvent résoudre des points de l'histoire générale de la ville, des étapes de son évolution et de sa chronologie qui nous sont encore inconnues, de telles recherches permettront également de mettre davantage l'accent sur le cadre de vie quotidien des montois au cours des siècles, des espaces bâtis qu'ils occupent ou du mobilier qu'ils utilisent.

Sylvie Riuné-Lacabe



Mont-de-Marsan, 27 rue Armand-Dulamon
Plan général des structures

SAINT-PAUL-EN-BORN

Ninon

Cette année, l'atelier archéologique du lycée de Parentis, placé sous la responsabilité de Fr. Thierry, a procédé au nettoyage des abords du four. En raison de l'ennoyage de la partie inférieure de ce dernier, seule une recherche géophysique a été possible. Effectuée par M. Martinaud (LERGAA), elle a mis en évidence l'absence de trace de bâtiment aux alentours immédiats du four.

S.R.A. Aquitaine

SANGUINET
Put Blanc

■ *Les sites du lac de Sanguinet*

Les sites archéologiques se trouvent à des profondeurs croissantes en bordure de la vallée ennoyée :
• il s'agit tout d'abord du village gallo-romain de Losa avec le «long pont» qui permettait à la voie de franchir la rivière ;
• l'enceinte protohistorique de l'Estey du large (IIe-Ier siècles avant J.-C.) se trouve sur un promontoire à 7 m de profondeur ;
• les travaux actuels se déroulent sur le site de Put Blanc (premier Age du Fer) à deux kilomètres en avant, entre 12 et 14 m de profondeur.

■ *Présentation du site de Put Blanc*

Nous nous trouvons à proximité du lit de la rivière primitive dans une vallée large de 200 m environ et certainement proche du lac dans sa phase du premier Age du Fer. Sur des surélévations d'environ un mètre par rapport au niveau de la rivière, trois espaces riches en mobilier archéologique ont été repérés :
• Put Blanc I et II présentent d'importants ensembles de pieux ;
• Put blanc III semble correspondre à un fond de cabane avec un plancher constitué de deux lits de troncs superposés et recouverts de sable clair. On trouve, sur cet espace, du mobilier céramique et des éléments de bois travaillé.

■ *Les travaux de la campagne 1994*

La prospection thématique avait pour objectif la connaissance précise du site et l'étude des pirogues.

■ *Relevé bathymétrique*

Il s'agissait tout d'abord de délimiter l'espace archéologique en liaison avec les lignes de rives contemporaines. Le relevé bathymétrique de l'espace archéologique de Put Blanc constitue donc la base fondamentale sans laquelle la prospection ne peut se développer. Nous avons, cette année, pu compléter la carte bathymétrique du site en relevant une superficie de 12 hectares. La zone relevée couvre, en particulier, le site de Put Blanc III.

Grâce à notre collaboration avec l'U.E.A. de Géologie et d'Océanographie de l'Université de Bordeaux I et l'équipe de géophysiciens britanniques de l'Université de Southampton, nous avons pu utiliser pour nos relevés le système de repérage par satellite (GPS). Cette nouvelle méthode a considérablement allégé les contraintes techniques pour ce type de travail.

■ *Etude des pirogues*

Nous avons pu étudier trois pirogues choisies pour leur typologie différente. Nous avons, par ailleurs, procédé à des prélèvements pour des datations C14. Cela devrait nous permettre de situer les pirogues par rapport à la chronologie d'occupation de l'espace de Put Blanc. Des datations de souches en place compléteront notre connaissance de l'évolution du plan d'eau.

La prospection générale que nous poursuivons systématiquement a amené la découverte d'une nouvelle pirogue à proximité de Put Blanc I.

Bernard Maurin

AQUITAINE

LANDES

BILAN SCIENTIFIQUE

Opérations communales et intercommunales

1 9 9 4

							Prog	Epoque	P.
	Nord-Marsan		Jean-Claude MERLET	AUT	PI				78
	Piémont pyrénéen		François DIDIERJEAN	EN	PI				79
	SAINT-PAUL-LES-DAX	Abbesse	ZUBILLACA	AUT	PI				79
40/284/004/AH	SAINT-SEVER	Plateau de Morlanne	Philippe VERGAIN	SDA	PI			PAL...MED	80
	Pays de Tursan		Marie-Christine GINESTE	AFA	PI				81

NORD MARSAN

L'opération menée en 1994 avait pour objet de compléter les recherches entreprises depuis 1992 sur cette région sablonneuse du nord du Marsan. Six communes étaient concernées : Uchacq-et-Parentis, Saint-Avit, Canenx-et-Réaut, Cère, Maillères, Lucbardez-et-Bargues.

Trente neuf sites ont été inventoriés, pour la plupart découverts par la prospection pédestre. La répartition par grande période chronologique est la suivante : Chalcolithique/Bronze moyen : 25 ; Bronze final/Fer : 2 ; Antiquité : 2 ; Moyen-Age : 11. Il conviendrait de corriger les chiffres à la hausse pour le Chalcolithique/Bronze moyen pour tenir compte du fait que plusieurs sites étendus regroupent, en réalité, des occupations successives. Ces résultats peuvent paraître modestes mais le taux de boisement du secteur a restreint le territoire accessible : sur 18 257 hectares, 3 % seulement ont pu être prospectés.

Si l'on ne s'attendait pas à trouver de trace de présence humaine antérieure au post-glaciaire (à cause de la mise en place de la couverture de sable éolien), l'absence d'indice mésolithique et néolithique pose un problème que des découvertes ultérieures devraient logiquement résoudre.

Le principal enseignement de l'opération est la mise en évidence très nette d'un phénomène d'intense colonisation des terres à partir du Chalcolithique jusqu'au Bronze moyen : environ un site pour dix hectares dans les zones qui ont pu être explorées. Par contraste, la rareté des vestiges du Bronze final, de l'Age du Fer et de l'Antiquité laisse entrevoir une modification des choix des lieux de peuplement (agrégation ?) accompagnant, sans doute, une modification des modes de vie. Ces changements sont-ils liés à l'invasion de la forêt ? Les études palynologiques en cours sur les lagunes du secteur n'apportent pas encore de réponse claire sur ce point.

Le bilan de trois années de prospections du nord Marsan s'avère très positif :

- révélation d'un potentiel archéologique insoupçonné dans une zone jusqu'alors pratiquement vierge sur la carte archéologique ;
- mise au point de méthodes de repérage des vestiges adaptées au milieu et désormais applicables à la vaste zone des Landes de Gascogne ;
- création d'une dynamique de recherche pluridisciplinaire avec les études paléo-environnementales sur les lagunes ;
- contribution nouvelle à la connaissance des habitats de plein air du Chalcolithique et des débuts du Bronze grâce aux fouilles de sauvetage induites par les prospections sur les gisements menacés.

Bernard Gellibert,
Jean-Claude Merlet

PIEMONT PYRENEEN

La prospection avait pour but de contrôler et de compléter les informations antérieures sur les **tumulus connus sur le piémont pyrénéen**, en particulier dans le triangle Dax/Aire-sur-l'Adour/Pau, et de rassembler les données dans une base exploitable.

A cet effet ont été réalisées :

• **une base de données** spécifique aux tumulus : elle a été conçue par l'auteur avec D. Roux de manière à autoriser le transfert vers le fichier DRACAR de la carte archéologique. 330 tertres y ont été enregistrés avec leurs coordonnées précises, dont 178 pour les Landes, qui ont été intégrés au fur et à mesure à la carte archéologique ;

• **des prospections aériennes :** limitées en durée (4 heures), elles visaient à compléter la documentation et à tester le maïs en croissance (juillet) pour la détection de structures connexes aux tumulus : peu de succès de ce côté (trois traces) mais abondance de tumulus nouveaux (10) dans un secteur déjà beaucoup exploré (Monségur-Arboucave). Parmi les découvertes figurent les tumulus de Tourouns à Mant dont le principal a fait l'objet d'un sondage (opération distincte) ;

• **des vérifications au sol :** compte tenu de l'ampleur de la tâche, elles ont été, par manque de temps, limitées à quelques secteurs : le principal est **le couloir Hagetmau-Arboucave-Thèze,** exploré jusqu'à Coublucq, avec l'aide de D. Dufau et M. Marsan. Chaque tertre a fait l'objet d'une étude au sol : élimination des leurres (cabanes de résiniers), mesure des dimensions, relevé des vestiges apparents et cueillette de mobilier (très pauvre : éclats de silex, quelques galets taillés, rarement céramique protohistorique) et, dans certains cas, collecte d'informations orales. Dans ce secteur, 65 tumulus ont été étudiés. A l'occasion de ce travail, 5 nouveaux tertres ont été découverts dans des bois ; ils sont particulièrement intéressants car non arasés par les labours. De plus, on a retrouvé le mobilier extrait d'un tumulus de Mant vers 1920 (trois torques de bronze, fragments de lance (et d'épée ?) en fer, céramique).

Des vérifications plus ponctuelles ont concerné d'une part **le couloir Aire-sur-l'Adour/Thèze** dans sa partie nord (contrôle des tertres repérés à Duhort-Bachen et Bahus-Soubiran : 6 tumulus confirmés ; examen de vues verticales autour de Latrille et Miramont-Sensacq : 2 tumulus nouveaux certains), d'autre part la zone de Pavillon à **Estibeaux** (élimination de leurres).

L'examen de **documents anciens** a permis de préciser certaines localisations (Agès à Monségur) et d'identifier certains ensembles anciennement fouillés (mais pas tous).

Enfin on a reconnu **quatre sites médiévaux** dont deux petits enclos subcirculaires (Hagetmau, Philondenx) et une motte castrale (Puyol-Cazalet).

François Didierjean

- MOHEN, J.-P. *L'Age du Fer en Aquitaine*, Mémoires de la S.P.F., 14, 1980.
- DIDIERJEAN, F. Apport de l'archéologie aérienne à l'étude des nécropoles tumulaires de Chalosse, Actes de la Fédération Historique du Sud-Ouest, dans *Bulletin de la Société de Borda,* n° 410, Dax, 2ème trimestre 1988, p. 73-82.

SAINT-PAUL-LES-DAX

Abesse

Près de Saint-Paul-les-Dax, le site d'Abesse était connu pour son activité métallurgique qui a débuté officiellement en 1626. La pénurie de matières premières et des tensions sociales ont provoqué la faillite de l'usine peu après la première guerre mondiale (1923).

C'est en recherchant les vestiges miniers et métallurgiques dans le cadre d'un travail universitaire qu'une prospection sytématique a montré que ce site avait été occupé bien avant l'époque moderne.

Des sites préhistoriques repérés sur ce secteur ont dévoilé plus de 1 400 silex taillés dont 98 % d'outils (soit 7 % du total). Ces quelques pièces permettent toutefois d'envisager une datation mésolithique. Leur taille varie de 5 à 110 mm mais elle est comprise entre 10 et 40 mm pour 78 % d'entre eux.

Typologie des outils en silex trouvés à Abesse depuis mars 1993 (%) :

Divers	24,5
Grattoirs	16,5
Denticulés	13,3
Eclats retouchés	10,2
Nucléus	10,2
Lamelles et microlithes	8,2
Lames	6,2
Perçoirs et encoches	4
Racloirs	3
Burin	1
Eclat Kombewa	1
Eclat de percuteur en quartzite	1
Pointe de flèche	1

Une occupation gallo-romaine est attestée sur un secteur précis (stoty) où le matériel céramique est particulièrement abondant mais les conditions locales et la présence de structures, peut-être en place, ont entraîné un arrêt de la prospection et du ramassage pour assurer la conservation du site.

Iñaki Zubillaga

SAINT-SEVER

Plateau de Morlanne

Le plateau de Morlanne à Saint-Sever, qui porte aujourd'hui encore deux mottes castrales importantes, fait figure, par sa position et par les mentions de découvertes anciennes, de site originel pour la ville de Saint-Sever.

J. Cabanot a recensé dans un récent article des "Cahiers Archéologiques", les découvertes qui y sont signalées ou attribuées depuis le XVIIIe siècle jusqu'aux sondages de la fin des années 60 du Dr. P. Dubedat. Toutes ces mentions attestent d'une occupation de ce secteur à l'époque antique et au début du Moyen Age sans que la nature exacte de celle-ci soit connue.

La prospection amorcée en 1994 avait pour but, à partir des méthodes non destructrices de prospection électrique —expérimentée déjà sur d'autres sites landais comme Labrit— de rechercher dans les secteurs accessibles du plateau la présence de vestiges archéologiques signalés par des "anomalies" sur les cartes de la résistivité.

Après implantation d'un carroyage en liaison avec le Service régional de l'Archéologie, une première opération a eu lieu en janvier 1994 sous la conduite de L. Mouillac et V. Bonnet (ARMEDIS) et le contrôle scientifique de M. Martinaud.

Malgré des difficultés dues à la nature du terrain et aux multiples perturbations résultant de remblaiements successifs, il est apparu qu'un certain nombre de structures présentant des orientations et de dimensions similaires pourraient correspondre à des vestiges en place.

Cette reconnaissance nécessite la réalisation de sondages limités qui auront lieu au cours du premier trimestre 1995. Ils devraient permettre de valider ces premiers résultats et de calibrer les profondeurs des tests à venir. En 1995 est aussi prévue une seconde intervention de prospection électrique sur le reste de la partie non goudronnée (piste de danse et arènes).

Si cette prospection ne renseignera pas sur la nature des vestiges, elle devrait permettre de localiser précisément les secteurs sensibles afin d'assurer une protection adaptée.

Philippe Vergain

Pays de TURSAN

La prospection effectuée en pays de Tursan durant l'année 1994 a permis de dresser l'inventaire archéologique diachronique de trois communes : Castelnau-Tursan, Saint-Loubouer et Vielle-Tursan.

Ce secteur, composé pour l'essentiel de collines, délimitées au Nord par le ruisseau du Baziou et au Sud par le Bas, et découpées par les affluents de ces derniers en lanières le plus souvent d'orientation Nord-Est-Sud-Ouest, présentait une physionomie favorable à une occupation préhistorique (occupation déjà attestée par l'inventaire du Service régional de l'Archéologie avant cette prospection : au début de l'année 1994, dix sites ou indices de sites étaient connus sur les trois communes concernées, dont huit pour le Paléolithique ou le Néolithique). En outre, la mention par E. Taillebois de restes de construction romaine ainsi que l'histoire médiévale de ce secteur, aux marches du duché d'Aquitaine puis du royaume d'Angleterre, permettait de supposer qu'une prospection systématique enrichirait sensiblement la base DRACAR du Service régional de l'Archéologie pour les périodes historiques.

La prospection des zones labourées a confirmé l'emprise des hommes du Paléolithique et du Néolithique ou Bronze ancien sur les points hauts des communes étudiées : au nord de Vielle notamment où fut découvert un important atelier de taille, probablement du Paléolithique supérieur ; à l'est de Saint-Loubouer avec les témoins d'une occupation s'étendant du Paléolithique ancien au Paléolithique supérieur et à l'est de Castelnau avec un important site de plein air du Paléolithique moyen, du Paléolithique supérieur et du Néolithique ou Age des Métaux. En revanche, la période protohistorique n'a pas révélé de nouvelles découvertes. Les tumuli déjà connus au Trey, totalement arasés, ne sont plus perceptibles en surface et aucune trace d'habitat n'a été repérée sur les terrains prospectés. De même, aucun indice concernant la période gallo-romaine n'a pu être détecté. A l'inverse, les résultats se sont avérés particulièrement satisfaisants pour la période médiévale, avec la prise en compte de cinq mottes dont une, aujourd'hui arasée, révélée par la combinaison de l'enquête orale et de la prospection aérienne. Il est à noter que cette dernière est la seule des cinq qui ne soit pas située en position dominante mais dans une vallée, près du ruisseau du Bas.

Un éperon barré et un site de hauteur à vocation — semble t-il— défensive ont également été répertoriés. La rareté du mobilier trouvé en surface de ces sites n'a pu permettre d'en déterminer les périodes d'occupation.

Si les résultats de cette prospection sont le reflet d'une campagne annuelle, avec les lacunes que cela peut impliquer, ils se révèlent pourtant satisfaisants avec la multiplication par trois du nombre de sites connus en début de prospection.

Marie-Christine Gineste

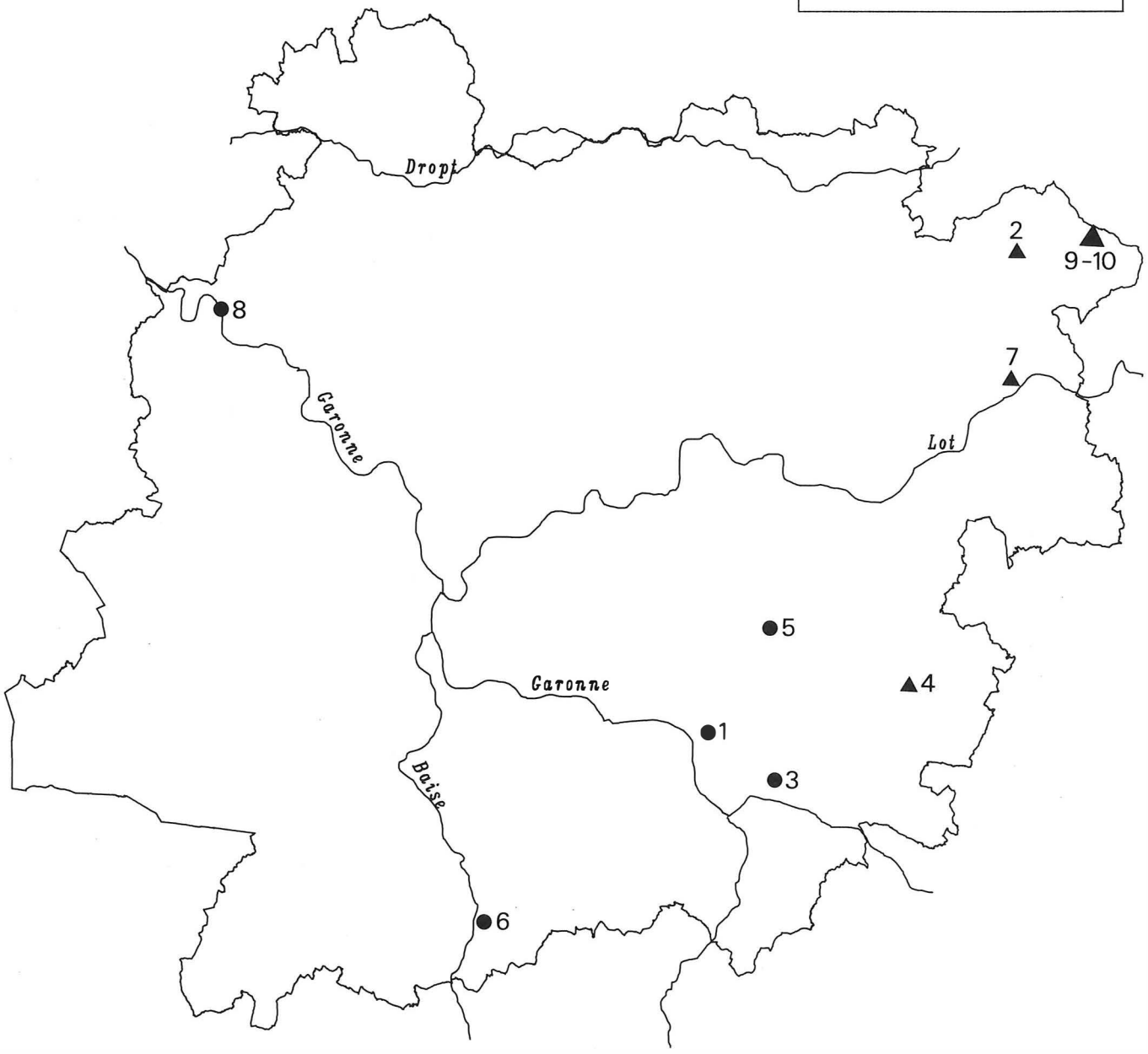
AQUITAINE

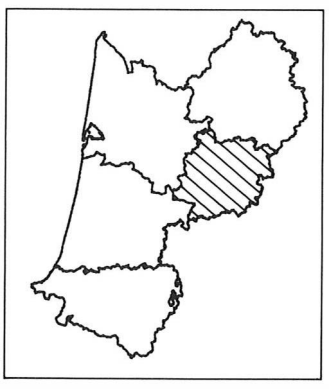
LOT-ET-GARONNE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4





▲ prehistoire

● histoire

0 10 km

						Prog	Epoque	Réf. carte	P.
47/001/002/AH	AGEN	L'Ermitage	Richard BOUDET	CNR	FP	H10	PRO...HMA	1	84
47/001/002/AH	AGEN	L'Ermitage	Richard BOUDET	CNR	SD		PRO	1	84
47/029/004/AP	BLANQUEFORT/BRIOLANCE	Le Callan	André MORALA	MET	FP	P6	PAL	2	87
47/051/001/AH	CASTELCULIER	Grandfons	Philippe JACQUES	EN	SU		GAL	3	88
47/051/001/AH	CASTELCULIER	Grandfous	Philippe JACQUES	EN	SD		GAL	3	88
47/082/001/AP	DONDAS	Grotte du Bourg	Alain BEYNEIX	AUT	SD		NEO	4	89
47/075/003 AH	CROIX BLANCHE	Boussorp	Christophe SIREIX	AUT	SD		HMA	5	90
47/075/003/AH	CROIX BLANCHE	Boussorp	Christophe SIREIX	AFA	SU		HMA	5	90
47/109/001/AH	GAVAUDUN	Château	Anne METOIS	CDI	SD		MED	—	—
47/174/002/AH	MONCRABEAU	Baptiste	Nicolas ROUZEAU	SDA	SU		GAL	6	90
47/179/001/AP	MONSEMPRON-LIBOS	Sous-les-Vignes	Alain QUINTARD	AUT	SU		PAM/PAS	7	91
47/233/006/AH	SAINTE-BAZEILLE	Au Bourg	Bernard ABAZ	AUT	SD		GAL...MED	8	92
47/292/004/AP	SAUVETERRE-LA-LEMANCE	Le Martinet	Alain TURQ	SDA	SD		PAL	9	93
47/292/005/AP	SAUVETERRE-LA-LEMANCE	Roc Allan	Alain TURQ	SDA	FP	P10	PAL	10	94

AGEN
L'Ermitage

1994 a marqué la troisième et dernière année du programme triannuel engagé sur l'*oppidum* de l'Ermitage à Agen. Deux aspects principaux ont été développés :

- un sondage sur le tracé du fossé du rempart septentrional repéré par la prospection électrique de M. Martinaud en 1993 ;
- la poursuite de la fouille en Z21 engagée en 1992 et 1993 au centre du site.

A notre demande, M. Martinaud (LERGGA, Bordeaux I) avait réalisé en 1993 une prospection électrique le long de la partie externe du rempart septentrional qui ferme l'*oppidum* afin de tenter de suivre le tracé du fossé creusé dans le roc. Le sondage ouvert en 1994 près de la seule porte d'entrée du site a permis de confirmer sa présence matérialisée par une anomalie magnétique. Son profil est absolument identique à celui observé, plus au nord, en 1992. Ce sondage a mis en évidence l'interruption du fossé devant la porte, très probablement en bordure de la voirie la traversant.

De nouvelles extensions ont été ouvertes en 1994 sur la parcelle faisant depuis 1992 l'objet de nos principaux travaux (Z21). Ainsi, dans la partie nord, ont été mis au jour une batterie de silos médiévaux attribuables, d'après Ph. Jacques, au XIIe siècle associés à quelques fosses contenant un mobilier appartenant à la première moitié du Ier siècle avant notre ère. Plusieurs traces de structures rectilignes ont également été découvertes. Elles s'intègrent parfaitement parmi celles observées les autres années. Elles sont antérieures au XIIe siècle. Leur fonction, ni leur chronologie précise, n'a été encore clairement établie. Il pourrait s'agir de fond de tranchées de démolition de murs. Les rares vestiges découverts appartiennent soit au Ier siècle avant notre ère, soit au VIIe siècle de notre ère. Quelques vestiges humains épars ont été observés.

L'extension occidentale a permis en particulier de compléter notre information concernant un grand fossé médiéval observé en 1992. Deux structures gauloises particulières ont été mises en évidence. La première est un petit fossé rectiligne, suivi sur une vingtaine de mètres de longueur. Il est parallèle au côté oriental du bâtiment fouillé en 1992, assimilé à un sanctuaire laténien. L'autre structure est un nouveau puits à offrandes de section carrée qui a simplement été sondé. La partie supérieure du colmatage est assurée par une grande quantité de débris d'amphores vinaires italiques de type Dressel 1A mêlée à un sédiment très humique. Ce colmatage se présente plus comme celui observé dans le puits fouillé en 1990-1991 que dans le grand puits, dont la fouille a été achevée en 1994, où les récipients ont été retrouvés plus ou moins complets. Ces trois puits semblent synchrones (fin du IIe siècle avant notre ère).

Le bâtiment antique défini en 1993 a été totalement dégagé. Il se présente sous la forme d'une pièce rectangulaire à la toiture supportée par une rangée de puissants supports médians dont trois bases alignées et carrées ont été reconnues. Son long côté occidental est accosté par ce qui paraît bien être une galerie de façade. Les fondations des murs ont été presque complètement démontées. Les très rares mobiliers antiques retrouvés datent l'édifice de la première moitié du Ier siècle de notre ère. Sa fonction n'a pas été clairement établie (petite *villa* suburbaine, dépendance d'un sanctuaire...). Il a été démoli au cours du VIIe siècle de notre ère, époque à laquelle appartiennent les vestiges d'un établissement installé dans l'angle nord-ouest de la ruine antique. Il est matérialisé par des trous de poteaux, des bases de murs en terre, des foyers et un petit silo. Ce bâtiment antique a recouvert un chapelet de grandes fosses gauloises repérées en 1993 et dont la fouille s'est achevée en 1994. Le mobilier y est abondant et de

Agen, L'Hermitage.
Matériel provenant du dépôt 4.

bonne conservation. Il faut noter la présence d'un crâne de bébé et d'un col d'amphore Dressel 1A portant une marque peinte (ainsi que plusieurs estampilles). Ces fosses semblent liées à l'extraction d'argile qui a pu servir à la fabrication de la vaisselle. En effet, un four de potier isolé a été dégagé sous le bâtiment antique. Il se présente sous la forme d'une fosse oblongue orientée est/ouest (alandier à l'est). Les parois et le sol de la chambre de chauffe ont été recouverts par une couche d'argile rapportée, soigneusement lissée. La sole, probablement constituée de luths dont plusieurs éléments ont été retrouvés, était supportée par deux piliers de refend massifs en terre cuite. Ce four a livré de nombreuses pièces de vaisselle indigène qui semblent plus provenir d'un dépotoir que constituer des ratés de cuisson (à noter une monnaie à légende ARIVOS/ SANTONOS du Centre de la France).

Une tranchée a été ouverte sur une bordure de la terrasse quadrangulaire supportant la zone de fouille. Il s'agit sans nul doute d'une construction de la fin de l'Age du Fer.

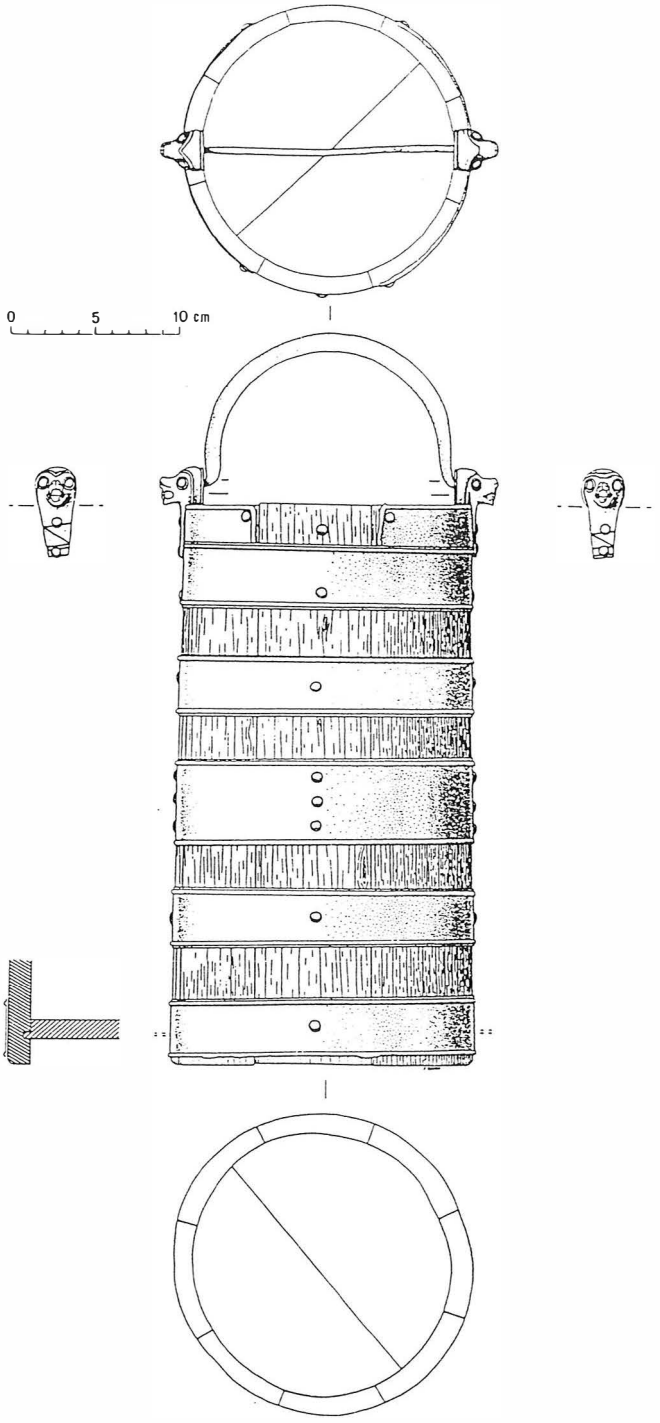
Enfin, nous avons achevé en 1994 le dégagement du puits à offrandes gaulois (st.41) accostant le probable sanctuaire repéré en 1992. Nous avions stationné, en 1993, sur un premier dépôt (dépôt 1) localisé sous des planches en chêne au sommet de la couche de marne encaissante imperméable. Dans la partie basse du puits, sur environ 1,80 m de hauteur avait été creusée une petite "salle" destinée à recevoir un cuvelage en bois parfaitement conservé sur 1,20 m et trois autres dépôts. Ce bâti est constitué sur quatre côtés de 19 planches visiblement en chêne de trois à cinq centimètres d'épaisseur, de 1,05 m en moyenne de longueur, aux extrémités encochées et emboîtées les unes dans les autres. Les bois sont en cours de détermination et de datation par B. Szepertyski (Laboratoire d'Analyses et d'Expertises en Archéologie et Œuvres d'Art, Bordeaux).

Le dépôt 2 a été installé à l'extérieur et à l'angle ouest du cuvelage sur le sommet du comblement. Il se compose d'un casque de type Mannheim, de deux vases indigènes et de deux crochets en fer. Le troisième dépôt se trouvait dans la moitié occidentale du sommet du cuvelage. Il regroupe un vase indigène complet et le fond brisé d'un second, une cruche de type Kelheim et d'une petite passoire en bronze dotée d'un oeillet laissant présager son appartenance à un système articulé

plus complexe. Le quatrième et dernier dépôt est le plus volumineux. Il reposait directement sur le fond du puits dans lequel une petite cuvette avait été creusée. Elle a reçu trois pièces mutilées (un feuillard et une tôle de bronze ainsi qu'une anse en fer) d'un seau, des débris d'amphores vinaires italiques et une portion d'hémi-mandibule d'ovin. L'ensemble était surmonté de sept vases indigènes complets, d'un gros galet de Garonne, de deux seaux à douelles de bois, feuillards de bronze et anse en fer ainsi qu'une situle en bronze. Un des éléments de suspension de ce vase avait été arraché. Il a été retrouvé plus haut. Enfin, la partie inférieure de la situle a été martelée. Les attaches de l'anse du plus grand des deux seaux figurent deux têtes animales en bronze. Il semble s'agir de félins. Le remplissage de ce dépôt a livré de nombreuses restes de noisettes consommées, des noyaux de prunes et de cerises, des féveroles, des pépins de raisins... ainsi qu'une fibule complète de type Nauheim en bronze et une petite bague en fer à chaton décoré en pâte de verre (?) bleue. Les bois vont être restaurés par le laboratoire Arc Nucléart de Grenoble.

Les puits à offrandes d'Agen associés à un très probable sanctuaire sont à mettre en relation directe avec les puits "funéraires" du Toulousain et surtout de Vieille-Toulouse (Haute-Garonne) où des mobiliers comparables (casques de type Mannheim, cruches de type Kelheim, un seau en bois à feuillards et une anse à tête animale en bronze, des situles...) ont été découverts et des sanctuaires fouillés il y a quelques décennies. Les cinq années (1990-1994) de recherche sur l'*oppidum* d'Agen, financées par la Sous-direction de l'Archéologie et le département de Lot-et-Garonne en collaboration avec la ville d'Agen, vont donner lieu à la publication d'un volume de synthèse en cours de préparation par une équipe interdisciplinaire. L'ensemble des mobiliers issus de la fouille a fait l'objet d'une donation par les propriétaires des parcelles de découverte (Messieurs Amouroux, Desmeroux et Brousse) au Musée des Beaux-Arts d'Agen.

Richard Boudet



Agen, L'Hermitage.
Le grand seau du dépôt 4.
Dessin Pascal Rouzo.

BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE

Le Callan

Lors du programme triannuel 1992-1994, la problématique a été recentrée sur les occupations paléolithiques ce qui s'est traduit par l'abandon des recherches menées dans la grotte (niveau supérieur). Les travaux ont donc été menés en priorité dans la partie sud-ouest du site :

• dans l'abri : partie du site qui recèle la majorité des témoins d'occupation du Périgordien supérieur ;
• dans le talus du pied de falaise : se prolongeant en avant et à l'extérieur de l'abri.

Parallèlement, pour une meilleure compréhension de l'évolution du site, des travaux ont été réalisés en divers points du vallon, en amont et en aval du bouchon de tufs :

• dans le sondage tufs où les investigations ont été poursuivies, tant sur les dépôts eux-mêmes que sur leur contenu,
• dans le vallon lui-même où diverses études ont été soit entreprises, soit menées à terme, ceci dans le but de connaître l'évolution du site et son environnement depuis le Paléolithique.

Les principales réalisations de ces trois dernières années sont les suivantes :

■ *Secteur sud-ouest*

• dans l'abri : pour des raisons topographiques, les efforts ont porté prioritairement sur le niveau archéologique sommital (NA I), les trois autres niveaux d'occupation périgordiens, notamment les deux situés les plus bas dans la séquence (NA IV et III), n'ont pas vraiment été touchés. Ainsi, une quinzaine de mètres carrés ont été exploités pour une épaisseur de dépôts variant entre 0,30 m et 0,70 m.

La surface d'habitat de NA I apparaissait comme «encombrée» par une énorme dalle calcaire de plusieurs mètres de superficie. Au lieu de constituer une gêne pour les occupants, cette masse a participé à l'organisation de l'espace domestique comme le suggère la dispersion des vestiges anthropiques. L'intérêt de ce niveau réside dans sa spécialisation qui apparaît tant au niveau du matériel lithique que de la faune. Si l'outillage, avec un indice de burins de 80 %, dont 83 % de burins de Noailles, se distingue singulièrement de tout ce que nous connaissions à ce jour des industries «Noaillennes», la faune n'en paraît pas moins originale puisque représentée presque exclusivement par le Renne avec un taux particulièrement élevé dépassant les 90 %.

L'enlèvement du fragment inférieur de la grosse dalle (ensemble J) nous a permis d'atteindre, dans les carrés G6 et H6, le deuxième niveau archéologique (NA II). Ces travaux nous ont apporté de nouveaux éléments d'interprétation. Les deux niveaux sommitaux ne sont séparés que par cette écaille de calcaire. Les deux séries présentent des caractères très proches. Tout ceci permet d'avancer l'hypothèse selon laquelle la chute de l'écaille calcaire a dû se produire au cours d'une courte période d'abandon du site, les phases d'occupation étant chronologiquement relativement peu espacées ;

• dans le talus du pied de falaise : un sondage a été réalisé dans le dépôt de pente afin de connaître leur nature et leur âge pour tenter d'expliquer la dynamique sédimentaire de l'abri, du pied de falaise et, indirectement, celle de la formation de tufs. La tranchée perpendiculaire à l'abri (dans l'axe de la travée des carrés G) tout en témoignant de l'occupation protohistorique de cette zone a apporté de précieux renseignements sur la nature et l'organisation des formations sédimentaires de cette partie du site.

■ *Sur la terrasse et dans le vallon*

• dans le sondage tufs : ce sondage de deux mètres de profondeur a permis de préciser la séquence sédimentaire de cette partie de la terrasse (en avant et au Nord-Est de l'abri). Il a également apporté des précisions sur les dépôts d'occupation protohistorique. Plusieurs niveaux anthropiques ont été localisés dans la séquence stratigraphique (du sommet à la base : de l'unité sédimentaire 1 à 7) qui surmonte directement les tufs en place (unité 8). Dans tous les niveaux, le matériel archéologique, en particulier céramique, est très diffus. Les niveaux de base (7E à 7A) sont attribuables au Bronze final III (épingle en bronze à tête torsadée dans l'unité 7B), alors que le niveau sommital (6) appartient au début de l'Age du Fer (épingle en fer dans cette unité). Ces niveaux sont donc à mettre en relation avec les autres dépôts protohistoriques du site, ceux du talus secteur sud-ouest et ceux de la grotte sépulcrale avec lesquels ils forment un tout.
• dans le vallon lui même : les recherches qui ont été menées dans la périphérie immédiate du site avaient pour but de préciser son cadre paléoenvironnemental : morphologie du vallon pendant l'occupation périgordienne, lors de la formation du bouchon de tufs et, enfin, au cours de la fréquentation protohistorique du site.
Les résultats préliminaires de ces recherches —qu'il s'agisse des sondages électriques (résistivité électrique) ou bien des sondages à la tarière ou au pénétromètre— apparaissent d'ores et déjà très prometteurs. La poursuite de ces travaux devrait permettre de disposer prochainement de documents en planimétrie et en profil d'une grande qualité.

André Morala

CASTELCULIER

Villa gallo-romaine

La transformation du site de la *villa* gallo-romaine de Grandfond en jardin archéologique a été précédée d'un important travail de relevé ; parallèlement, la réfection de la voirie et l'aménagement d'une aire de stationnement en bordure sud du site a nécessité une campagne de sondages sur l'emprise de cet ouvrage qui allait détruire le talus en bord de route, zone jamais mise en culture qui pouvait donc receler des couches archéologiques intactes.

Un seul des cinq sondages s'est avéré positif et a entraîné un sauvetage urgent sur une superficie de 70 m². Cette intervention concerne les extensions des bâtiments résidentiels de la *Pars Urbana.*

Les couches les plus anciennes appartiennent aux premiers états de structuration des bâtiments antiques, c'est-à-dire aux IIe et IIIe siècles (anse d'amphore Dressel 20) sans que cette zone soit construite à cette époque. Elle restera vierge de toute construction jusque dans la deuxième moitié du IVe siècle avec seulement pour les périodes précédentes des aménagements légers, trous de poteau avec calage de pierre et aire de circulation aménagée en briques.

A cette dernière date, on assiste à une nette extension des bâtiments d'habitation, deux pièces sont construites, une seule a pu être partiellement fouillée, la deuxième s'engageant sous la route. De forme rectangulaire, elle mesure 5,5 m de large sur vraisemblablement 11 m de long avec pilier de renfort central pour le mur sud. Le mur ouest est percé d'une porte de 1,60 m de large conservée en élévation et qui donnait directement accès sur l'extérieur. Quelques éléments de décoration de cette pièce ont pu être mis en évidence : il s'agit d'enduits peints retrouvés fragmentés le long des murs. La face extérieure du mur ouest présentait encore de l'enduit en place avec, dans la partie supérieure, des traces de peinture rouge. La porte possédait également un système de décoration original constitué par des éléments en calcaire tendre matérialisant des fausses colonnes et des corbeaux en placage de façade.

Au Ve siècle, la porte est murée et la pièce est rétrécie par l'implantation d'un nouveau mur (nouvelle largeur : 4,25 m). Sa fonction semble complètement modifiée à cette époque, une aire de pierre est édifiée au centre de la pièce ; c'est dans cet encaillassement que nous avons dégagé la partie supérieure d'une tête de statue (plus grande que grandeur nature) en marbre représentant l'empereur Marc Aurèle[1], le mobilier découvert dans la couche d'occupation a livré, parmi les tessons d'amphore de poteries communes et de céramiques D.S.P. décorées, de nombreux objets métalliques tels que louche, lime, bracelet, anneaux en fer et en bronze, faux

Castelculier.
Tête de Marc Aurèle.

ainsi que de nombreuses plaques en métal. Nous avons également mis au jour un creuset de verrier. Tout ceci atteste la réutilisation de cette pièce comme dépotoir avec, à proximité, vraisemblablement des activités artisanales. Tous ces objets étaient mêlés à une importante couche de démolition du bâtiment composée de tuiles, enduits peints, blocs calcaires... peut-être une récupération des matériaux pour construire les pièces quadrangulaires remplaçant l'espace thermal.

Le dernier état d'occupation de cette zone date du VIe siècle[2], la pièce à cette époque a servi d'enclos à une petite nécropole (peut-être familiale), les murs arasés du bâtiment ont été nivelés par l'implantation d'une assise en pierres sèches liées à l'argile. Nous avons pu dégager cinq tombes implantées régulièrement et orientées nord-sud (tête au nord) :

■ *Sépulture 1*

Il s'agit d'une tombe sous tegulae disposée sur deux rangées à plat, le squelette d'un adulte assez âgé (importante arthrose sur la colonne vertébrale) était en décubitus dorsal, les mains jointes sur le pubis. Une petite monnaie de bronze était entre les deux fémurs (infiltration ?).

■ *Sépulture 2*

Tombe en pleine terre avec léger entourage de pierres, le squelette d'un adulte était en décubitus dorsal, les mains sur le pubis.

■ *Sépulture 3*

Tombe en pleine terre avec léger entourage de pierres et de tuiles dans la partie supérieure du corps, le squelette d'un sujet adulte était en décubitus dorsal main droite sur le pubis et bras gauche le long du corps. Une

petite boucle en bronze avec ardillon de fer a été découverte sur la partie droite du bassin.

■ *Sépulture 4*

Tombe en pleine terre avec entourage de pierres, le squelette d'un enfant (autour de trois ans) était en décubitus dorsal, la main gauche sur le pubis et le bras droit le long du corps. Un dépôt funéraire a été découvert dans cette tombe : il s'agit d'un double peigne en os de 20 cm décoré de cercles pointés.

■ *Sépulture 5*

Tombe en pleine terre avec entourage de pierres et de tuiles, le squelette (mal conservé) d'un enfant (autour de trois ans) était en décubitus dorsal. Cette sépulture contenait deux agrafes à anneaux sur le dos, une au niveau de l'épaule, l'autre au niveau de l'avant-bras droit.

■ *Conclusion*

De nombreuses informations nous ont été apportées par cette petite intervention, surtout pour les périodes tardives d'occupation du site, ce qui va nous permettre d'affiner les chronologies d'occupation. Notre vision de la période mérovingienne sur ce site se modifie également car c'est la première fois que nous avons un début de structuration de nécropole implantée à l'intérieur d'une des pièces ; c'est également la première fois que nous constatons la présence d'objets dans les tombes. Et, pour terminer, nous pouvons nous attarder sur l'élément statuaire découvert qui bien sûr reste exceptionnel dans la qualité de son exécution mais qui, dans le contexte où nous l'avons trouvé, marque une fois de plus, sur ce site, la récession qu'il y a eu au Ve siècle, car c'est à cette époque que l'on a détruit les grands thermes édifiés au IVe siècle, que l'on a fait disparaître le marbre des chapiteaux et des colonnes dans les fours à chaux et que l'on a brisé les statues, preuves matérielles d'une chrétienté bien implantée dans la région à la fin de l'empire romain.

Philippe Jacques

1. Identification Louis Maurin, Jacques Lapart, Francis Tassaux.
2. Chronologie Jacques Lapart.

DONDAS
Grotte du «Bourg»

Dans le cadre de nouvelles recherches sur la Préhistoire récente en Agenais, nous avons été amené, en juillet 1994, à entreprendre une opération de sondage diagnostic dans la grotte du «Bourg» à Dondas.
Cette cavité, fouillée dans les années 1880, avait livré, outre des quantités d'ossements humains, du matériel lithique et céramique attribuable au Néolithique.
Les nouveaux travaux permirent de constater qu'il ne subsiste plus aucun niveau archéologique en place et que la grotte fut entièrement explorée à la fin du siècle dernier. En revanche, le tamisage d'une partie des remblais des fouilles anciennes permirent de recueillir d'intéressantes informations. Plus de 600 fragments osseux furent ainsi récoltés dont la majeure partie appartenait à plusieurs individus adultes et à au moins un immature. Le reste était constitué de déchets de boucherie animale. Des éléments de céramiques issus du tamisage, conjugués aux découvertes encore conservées du XIXe siècle, permettent de proposer comme datation la fin du Néolithique moyen.

Alain Beyneix

LA CROIX-BLANCHE
Boussorp

Le projet de mise en place d'un contournement du bourg de la Croix-Blanche a provoqué une campagne de prospections archéologiques systématiques et a permis de localiser un site au lieu-dit Boussorp, près de l'église de l'ancienne paroisse.

Après une série de tranchées et de sondages de repérage, un diagnostic lourd a été effectué sur ce site afin d'en déterminer la nature, l'étendue et la chronologie.

Il s'avère qu'une partie de la zone étudiée a fait l'objet d'une occupation entre les VIIIe et Xe siècles. Cette occupation se présente sous la forme d'une vaste cour empierrée à l'intérieur d'une doline et d'une zone d'habitat installée sur le rebord du plateau calcaire qui surplombe cette doline.

L'étude de la faune récoltée sur ce site montre une occupation temporaire du lieu sur lequel des activités de boucherie ont été pratiquées.

Christophe Sireix

MONCRABEAU
Villa "Bapteste"

Cette opération a été réalisée sur proposition du Service régional de l'Archéologie afin de vérifier l'utilité de mettre en œuvre le diagnostic approfondi demandé par les collectivités territoriales et la Conservation régionale des Monuments historiques en vue d'une éventuelle mise en valeur du site.

Cette évaluation était destinée à estimer d'une part l'étendue du site et les potentialités d'études archéologiques, et d'autre part l'état de conservation des mosaïques reconnues lors des fouilles conduites de 1871 à 1873.

L'opération de sondage, conduite par le Service régional de l'Archéologie (N. Rouzeau, autorisation n° 94/89) s'est déroulée durant la semaine du 11 au 15 juillet avec le concours de la municipalité de Moncrabeau qui a fourni les prestations de décapages mécaniques.

■ *Objectifs*

Evaluer l'état de conservation des mosaïques reconnues lors des fouilles du siècle dernier ainsi que les potentialités d'étude scientifique subsistantes.

■ *Méthode*

Vérification par exploration à l'engin mécanique de l'exactitude du plan relevé à l'issue des fouilles de 1871 à 1873 aux emplacements mentionnés soit au répertoire soit dans le recueil des relevés aquarellés conservé par Madame Furlan et réputés contenir des vestiges de sols mosaïqués.

Au total 10 sondages représentant une surface d'environ 100 m² sont venus en complément de ceux déjà réalisés par le SRA.
(Salles/Sondages : A/S5, A'/S1, M/S2, J/S3, G et H/S4, E/S6, D/S7, K/S8, P/S9, Q/S10).

■ *Résultats*

Tous les sondages conduits à l'emplacement de la *villa* ont atteint le terrain naturel (argile), et vérifié l'exactitude du relevé de plan effectué à l'issue de la fouille des années 1871-73.

Il apparaît qu'à la fin de cette fouille, qui a inspecté la totalité des niveaux archéologiques de la *pars urbana,* les murs ont fait l'objet d'épierrements destinés notamment à la construction d'une grange-musée, comme cela est attesté par les registres conservés par la descendante de l'explorateur Anatole Faugère-Dubourg.

Il semble que la plus grande partie des mosaïques ait fait l'objet de prélèvements désordonnés. Certains fragments sont réputés être utilisés comme ornement, voire comme table de jardin dans les propriétés avoisinantes.

Seule la salle A a échappé à cette curée du fait de son remblaiement rapide.

Il n'est pas assuré que les labours profonds et sous-solages successifs rapportés soit par des témoins, soit par l'agriculteur qui les a effectués, aient atteint une cote inférieure à celle des déblais de fouille déjà répandus sur les ruines.

L'éventualité un moment avancé de reprendre la fouille de cet ensemble en vue d'en exploiter d'éventuelles potentialités stratigraphiques, architecturales ou chronologiques doit être écartée du strict point de vue de l'intérêt scientifique d'une telle entreprise, étant donné l'état de délabrement très avancé des formations archéologiques contenues dans l'ensemble du terrain.

En dehors de quelques lambeaux de pavements qui pourraient subsister ci et là en raison de conditions particulières qui n'ont pas été entrevues, seules sont conservées dans un état exploitable les parties observées des sols des salles A, E et D.
Ce n'est qu'à l'issue d'une expertise qui reste à effectuer par des spécialistes de la question, que pourraient être diagnostiqués le coût et le résultat d'une opération de dépose des mosaïques encore en place.

Nicolas Rouzeau

MONSEMPRON-LIBOS
Las Pélénos

L'été 1994 a vu la poursuite d'une opération de sauvetage sur cet important gisement, avec une problématique tout à fait différente selon que la fouille concernait les niveaux du Paléolithique moyen ou du Paléolithique supérieur.

Le Périgordien supérieur (niveau E3). L'extension de la zone fouillée a permis la mise à jour d'un ensemble de trois structures calcaires tout à fait particulières, participant de façon évidente à l'organisation générale de l'habitat (carrés P7, Q6, Q7). Il s'agit de dalles et de blocs, certains issus de l'éboulis cryoclastique sous-jacent (niveau F), en position verticale ou inclinée au sein même du niveau d'habitat. L'une d'elles, parfaitement verticale, formée de deux blocs calcaires posés de chant, évoque nettement un calage de poteau. Une autre, faisant penser à un dallage, reste encore à vérifier.
Cinq carrés de fouilles sont entièrement exploités (N8, O8, P8, Q8, Q7) ; trois sont en cours de fouille (P6, Q6, P7). L'industrie appartient à un riche Périgordien supérieur à burins de Noailles, réalisé sur de très petits supports alors même que la matière première locale, proche et accessible, autorisait d'autres choix techniques. Les grattoirs sont rares (IG = 2,16 %). Le groupe des burins est bien représenté (IB = 32,59 %), les dièdres dominant les troncatures (sans les Noailles) : respectivement 7,61 % et 4,60 % de l'ensemble de l'outillage. Les burins de Noailles représentent, et de fort loin, l'élément majeur de ce groupe avec 17,94 %.

Les gravettes, microgravettes, lamelles à dos forment l'essentiel du matériel (32,61 %), apportant à cette industrie un caractère propre qui n'est pas sans évoquer un Périgordien VI. Il n'est pas impossible que nous ayons ici un Périgordien V de transition, en cours d'évolution vers un Périgordien final.

La répartition spatiale du matériel confirme le rôle structurant des éléments calcaires mentionnés. Un seul carré (P7) concentre la majorité de l'outillage et, surtout, près de la moitié des Noailles du site alors même que tous les autres types d'outils sont remarquablement répartis sur l'ensemble de la zone fouillée.

L'Aurignacien (niveau G), séparé du Périgordien par un éboulis cryoclastique, n'avait été qu'effleuré en 1993. Il est maintenant beaucoup mieux connu. L'industrie laisse notamment entrevoir des tendances statistiques significatives : rareté des grattoirs, absence de lames étranglées, domination des burins dièdres sur les burins sur troncature, présence de burins busqués, évolutifs classiques plaidant en faveur d'un Aurignacien II, ce que confirme la présence d'un grattoir Caminade, outil rare dont c'est, à notre connaissance, la mention la plus méridionale.

A la différence du Périgordien, il exploite de beaux supports, utilisant une toute autre palette de matière première dans laquelle s'isolent facilement les silex dits «de Gavaudun» et du «fumélois».

Il semblerait exister trois niveaux (G1, G2, G3), séparés par de minces passées stériles, G2 beaucoup plus riche en petits éléments de débitage (lamelles de burins, lamelles de carénés, grand nombre des éclats de retouche), avec une plus large utilisation du silex de Gavaudun et des indices de piétinement intenses, alors que G3 voit l'apparition d'objets en jaspe. Mais la zone fouillée est encore trop limitée pour garantir cette subdivision sur l'ensemble de l'Aurignacien.

Ce niveau a aussi fourni plusieurs éléments de parure :
• trois dents percées (deux craches de cerf et une canine de renard). Elles présentent toutes les mêmes stigmates de préparation : amincissement de la racine puis percement bilatéral ;

• deux coquillages percés, appartenant à des espèces marines modernes : *Homolopoma sanguinéeus* et *Trivia europa* (déterminations provisoires).

Le Moustérien Quina n'est séparé de l'Aurignacien que par un éboulis de type cryoclastique. Il se développe sur

près de deux mètres mais se situe dans un contexte sédimentaire particulièrement perturbé, issu d'une succession de fluages au sein d'une cavité karstique, et provient d'un abri aujourd'hui entièrement détruit. Nous avons cette année commencé à reculer la coupe générale réalisée en 1990 au sein de ces niveaux afin de pouvoir élever un muret de soutènement mettant fin aux incessants effondrements de paroi. Rappelons qu'il s'agit là du même ensemble que celui décrit par L. Coulonges au début des années 50 et connu pour avoir livré les restes (fragmentaires) de plusieurs néandertaliens.

Alain Quintard

SAINTE-BAZEILLE

Au Bourg

Sur la rive droite de la Garonne, Sainte-Bazeille est déjà bien connue pour l'importance des vestiges gallo-romains du Bas-Empire qui y sont fréquemment rencontrés. Le groupe archéologique de cette ville a réalisé un sondage-diagnostic en contrebas de l'église, près des fontaines, dans le jardin de Madame Lescos. Le but de cette opération était de repérer et de confirmer une éventuelle construction antique, liée à l'exploitation de l'eau, largement soupçonnée par la présence d'une colonne en marbre érigée aux fontaines.

■ *Découverte des thermes gallo-romains*

Le sondage, d'une superficie de 4 m², a tout d'abord longé un imposant mur de soutènement antique, d'axe nord-ouest/sud-est, haut de trois mètres, qui devait maintenir le sol sur lequel se situait l'habitat.

Perpendiculairement à cette construction gallo-romaine s'appuie un rempart médiéval en gros appareil. Nous ignorons, pour l'heure, la configuration de cette fortification. Plus bas, contre le mur de soutènement, un mur courbe entourant un bassin est dégagé : ce sont les thermes. La portion du bassin, à plus de 5 mètres de profondeur (c'est-à-dire au niveau où coule l'eau des fontaines actuellement), nous révèle deux états. Un premier bassin, bordé d'une étroite margelle en briques, longe le mur courbe. Le fond mosaïqué présente un superbe décor composé de poissons gris et rouges sur fond blanc. Un second bassin, réfection du précédent, le recouvre mais la margelle le bordant est considérablement élargie. Celle-ci est constituée de mortier de chaux avec une bordure de plaques de marbre blanc. Une nouvelle mosaïque, moins raffinée que la précédente, offre un décor évoquant des écailles multicolores emboîtées.

Le C.N.R.S. a dépêché sur place des spécialistes en la personne de C. Balmelle et M.-P. Raynaud qui ont effectué le relevé des mosaïques. En l'absence d'éléments de datation très précis, elles n'ont pu qu'avancer la période du IVe siècle pour la construction du premier bassin et la fin du IVe ou le début du Ve pour le second.

La céramique recueillie dans la stratigraphie nous indique que cette partie des thermes était déjà comblée à l'époque mérovingienne.

La topographie du terrain sur lequel est édifié ce monument, en contrebas de l'habitat et juste au-dessus de la Garonne qui coulait au pied de la ville à cette époque, laisse présumer une organisation du site sur plusieurs étages avec escaliers d'accès.

La situation des thermes sur une partie basse, facile à combler, et son abandon précoce laissent espérer un état de conservation exceptionnel.

Bernard Abaz

SAUVETERRE-LA-LEMANCE

Le Martinet

Quelques années après l'arrêt des fouilles sur le site éponyme du Sauveterrien, les coupes menaçaient de s'effondrer en raison du caractère pulvérulent du sédiment. Durant le mois d'août 1994, nous avons donc été amené à faire les tranchées de fondation du futur mur de protection de la coupe frontale. Cette opération a permis également de procéder à d'ultimes vérifications archéologiques avant que l'accès aux coupes ne soit définitivement condamné.

■ *Résultats et implications*

L'ensemble intermédiaire (dépôts cryoclastiques compris entre l'ensemble stratigraphique fortement anthropisé à industries mésolithiques et l'ensemble cryoclastique renfermant le Magdalénien) a livré un abondant matériel en tout point comparable à celui trouvé antérieurement par G. Mazière. Pour le lithique, il s'agit essentiellement de produits de débitage qui rappellent les tardenoisiens finaux de L. Coulonges, tant au niveau des matières premières lithiques que des techniques de débitage utilisées et de l'outillage extrêmement rare (racloir, encoches, denticulés). Il convient de noter l'abondance relative des nucléus et le fait qu'une bonne partie des vestiges soit brûlée. La faune est composée d'espèces post-glaciaires (suidé, cerf, peut-être petit boeuf). Enfin, le sommet de cet ensemble archéologique renferme des restes de scories, de torchis et de céramiques apparemment médiévales.

Ces données de fouilles, confrontées aux observations faites sur le site (mur d'allure médiévale au-dessus de l'abri, traces de boulins et encoches dans la paroi rocheuse), aux documents d'archives découverts par M. Cubellier de Beynac, à une relecture des écrits anciens et à l'examen comparatif des cadastres permettent d'avancer une hypothèse qui expliquerait le remaniement du site.

■ *Hypothèse explicative de remaniement du site*

Le site préhistorique primitif du Martinet se trouvait dans la partie avant de l'auvent de l'abri sous roche, à l'emplacement de l'actuelle voie ferrée, dans la zone où celui-ci est le plus prononcé. Probablement à l'époque médiévale, les premières forges s'installent sur le site sans pour autant modifier sa topographie originale. Dans le courant du XVIIe siècle leur extension ou déplacement a nécessité un nivellement du sol, donc une vidange de l'abri et l'épandage des couches mésolithiques. Sur les terrasses ainsi aménagées s'implante un bâtiment qui s'appuie au moins pour partie contre l'abri. Enfin, dans les années 1870, la voie ferrée détruit une partie du site.

En fait, les couches magdaléniennes, le niveau de la couche beige ainsi que quelques fosses et sols médiévaux sont encore en place sur le site du Martinet.

François-Xavier Chauvière,
Alain Turq

SAUVETERRE-LA-LEMANCE

Le Roc Allan

La campagne de fouilles 1994 a eu lieu durant les mois de juillet et d'août.

■ *Sauveterrien*

La partie avant nécessitant une mise en sécurité préalable, nos travaux n'ont concerné que le fond de l'abri. Dans ce secteur, la possibilité d'entreprendre des décapages sur la totalité de la couche sauveterrienne dite indivise nous a conduit à une réflexion méthodologique sur le choix de la technique de fouille la mieux adaptée. Ainsi, il a été montré que la couche noire indivise est en fait composée d'une série de lentilles. Après individualisation et caractérisation macroscopique de chacune d'elles, la fouille méticuleuse permet de les suivre sur près de 80 % de leur extension. Il reste maintenant à en préciser la nature et la composition par des analyses microscopiques du sédiment (J.-E. Brochier) ou des lames minces (J. Wattez).

■ *Magdalénien*

Seule l'une des occupations de fond d'abri, la couche M1, a été fouillée. Un abondant matériel archéologique dont une sagaie courte à biseau simple et un bon échantillon de microfaune ont été recueillis. Ils viennent en complément des séries antérieures. Un foyer —dont seule une moitié a été dégagée— a été mis au jour. Celui-ci est légèrement creusé dans le sédiment sous-jacent et appareillé de plaquettes calcaires. L'an prochain, il sera totalement fouillé, éventuellement moulé et J. Wattez en fera l'analyse micro-morphologique afin de préciser sa nature et son fonctionnement. Cette découverte, ajoutée aux observations précédentes, notamment aux remontages, confirme que cette couche n'a subi que des remaniements de faible amplitude. Ceci justifie pleinement la poursuite et la fouille exhaustive de la zone épargnée par l'érosion qui, rappelons-le, a déjà fourni un bloc gravé.

■ *Sondages et carottages de fond de vallée*

Devant les résultats décevants, des tests palynologiques entrepris sur le site et l'existence attestée de dépôts organiques dans le fond des vallées (observations faites lors du suivi des études de faisabilité de lacs collinaires) nous ont conduit à envisager la réalisation de sondages et de carottages.

Quelques mètres en avant du site du Roc Allan, une carotte de 5,45 m a été prélevée. A son sommet, on observe un petit niveau de tuf qui semble correspondre à la partie distale du grand cône amont qui scelle les niveaux sauveterriens et, à sa base, le sommet de l'éboulis calcaire qui renferme le Magdalénien. Après calage de la séquence par deux datations absolues, les études palynologiques et sédimentologiques devraient permettre de préciser l'évolution paléobotanique durant l'Holocène dans une zone très proche d'un habitat.

Pour tenter de mettre en évidence un éventuel impact de l'occupation humaine sur le couvert végétal, il nous est paru utile de faire un autre prélèvement dans des conditions similaires mais dans une zone dépourvue de site archéologique, un autre carottage, légèrement en aval du moulin du Périé. Cette carotte de 4,60 m sera soumise au même protocole d'étude que la précédente.

Parallèlement aux travaux de terrain, s'est poursuivie la mise en valeur du patrimoine archéologique de la commune de Sauveterre-la-Lémance.

Dans le cadre de l'animation nationale *La Science en Fête* a été inaugurée, dans la mairie de Sauveterre-la-Lémance, la salle d'exposition permanente sur le Mésolithique. Dans cet établissement, outre le matériel archéologique et les moulages présentés, on peut voir un court métrage vidéo de six minutes, intitulé *Une chasse au Mésolithique*.

Enfin, les 8, 9 et 10 décembre derniers a eu lieu, dans la mairie de Sauveterre-la-Lémance, une table-ronde internationale sur le Sauveterrien. Cet événement a permis aux principaux spécialistes de présenter leurs travaux, de visiter les sites éponymes (Le Martinet, Le Roc Allan) et surtout de faire le point sur cette culture mésolithique. Les actes de cette réunion devraient être édités en fin 1995 ou en 1996 sous forme d'un ouvrage rassemblant les données les plus récentes sur le Sauveterrien.

Luc Detrain,
Alain Turq

AQUITAINE

LOT-ET-GARONNE

Opérations communales et intercommunales

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

						Prog	Époque	P.
47/106	FUMEL La ville	Daniel FRUGIER	AUT	PR				96
	Lot-et-Garonne	Jean-François GARNIER	AUT	PI				98
47/175	MONFLANQUIN Bastide	Patrick FRAYSSE	AUT	PI			MED:MOD	100
47/203	PENNE D'AGENAIS	Hervé BOUILLAC	AUT	PI				100
	RN21, Villeneuve-Agen	Wandel MIGEON	AFA	PR				101
	Lot-et-Garonne, étude documentaire	Daniel FRUGIER	AUT	PI				—
47/004	AIGUILLON	Alain RÉGINATO	AUT	PI				—
	Vallée du Lot	Nicolas ROUZEAU	SRA	PI				—
	Vallée de la Baïse	Wandel MIGEON	AFA	PI				—

FUMEL
Ville et Château

En 1975, l'opération de "restauration immobilière groupée" amputait la ville ancienne de sa moitié sud, faisant table rase du relief et du bâti ancien afin de faciliter la mise en place d'un programme de logements neufs. La moitié nord de la ville ancienne devait alors faire l'objet d'un programme de réhabilitation. Depuis lors, de nouveaux projets ont été élaborés concernant la partie restante de la ville ancienne. Ces opérations visant à sa "requalification" se sont inscrites d'abord dans le cadre d'un projet de quartier, en 1986, puis dans celui du "diagnostic social et urbain" réalisé en 1990. En juillet 1991, un arrêté sur proposition de la D.D.A.S.S. du Lot-et-Garonne délimitait un secteur de résorption de l'habitat (R.H.I.), concluant à la nécessité de démolir une grande partie des immeubles compris dans ce périmètre.

En 1993 l'opposition de certains propriétaires fonciers amèna l'autorité préfectorale à engager une concertation du Service départemental de l'Architecture et du Service régional de l'Archéologie.
Conscients de la nécessité d'une réflexion, l'Etat, le Conseil Général et la commune de Fumel ont alors décidé d'engager une évaluation du patrimoine archéologique et du patrimoine bâti de la zone concernée.

Confiée à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales en mars 1994, cette opération sera étendue, à la demande du maire de Fumel, à l'étude architecturale et documentaire de l'ensemble du centre ancien et du château de Fumel. Cette étude est menée conjointement par Gilles Séraphin, architecte, et par Daniel Frugier, chargé d'étude A.F.A.N.

■ *La Ville*

Une réflexion d'ensemble est menée sur le bourg castral et les limites de celui-ci. Après un examen exhaustif du patrimoine urbain, une évaluation archéologique et architecturale est établie, délimitant une zone archéologique. C'est ainsi que parmi les immeubles présentant un réel intérêt architectural on peut en comptabiliser douze attribuables à la période médiévale, huit maisons du XVe au XVIIe siècle, cinq maisons du XVIIIe siècle, une soixantaine de maisons ou immeubles du XIXe siècle et quatre maisons du début du XXe siècle.

Une analyse particulièrement détaillée a été faite sur les immeubles directement menacés de destruction par le projet d'aménagement. Ainsi, les quatre maisons de la rue Notre-Dame (14/16 - 12 - 10) furent analysées de fond en comble, le plan de chaque niveau relevé et les murs sondés.

Sur l'élévation frontale des maisons au 14/16 de la rue Notre-Dame, cette investigation a mis en évidence des traces de trois baies à colonnettes dont le sommet des couvrements intérieurs sont préservés au niveau des combles actuels. L'une de ces fenêtres a également conservé une partie de son embrasure dotée de coussièges ainsi que la base et le chapiteau de sa colonnette découvert lors de l'étude. A l'extérieur, les traces du cordon d'allège et des cordons d'imposte sont également décelables parmi les parements médiévaux.

Le suivi des travaux de démolition de l'îlot de la rue des Oules révéla la complexité d'un habitat maintes fois remanié et figé lors des derniers travaux contemporains dans une gangue d'enduit faisant écran à tout examen rapide, comme l'atteste l'immeuble au n° 3 de cette rue.

De prime abord, le seul indice directeur est ici l'existence de l'androne mais la seule certitude était la présence d'un parcellaire antérieur au XIXe siècle puisque la description d'androne (compris ici comme un écartement de sécurité et de drainage) subsiste jusqu'au XVIIIe siècle. De toutes les observations faites lors de la

démolition, il apparaît donc que cette maison était implantée dans les murs d'un édifice médiéval initialement plus profond, prenant appui sur le terrain naturel avoisinant qui a été décaissé de façon à être de plain-pied avec le sol de la rue. Ce premier bâtiment ne subsistait que sur trois côtés (partiellement sur le côté est) et sur une hauteur limitée au rez-de-chaussée pour le mur ouest. Cette construction médiévale a été remaniée une première fois dans le premier tiers du XVIe siècle à en juger par les éléments d'architecture trouvé en remploi. La présence d'un espace libre (cour ou jardin) devant l'actuel mur latéral est, attesté par le cadastre du XVIIIe siècle (avant 1770), explique peut-être un remaniement (dès le XVIe siècle ?) qui aurait consisté à ouvrir la façade sur cet espace libre, sans doute par la mise en place d'un pan de bois dont subsistait la tête de mur en encorbellement.

Le lotissement de l'ancien espace libre intervenant entre 1770 et 1827 a entraîné un troisième remaniement significatif avec la reconstruction presque totale des élévations est et sud et la reconstruction partielle, au-dessus du rez-de-chaussée de l'élévation latérale ouest.

L'habitat est une nouvelle fois remanié dans le courant du XIXe siècle, lorsque la salle basse est divisée entre une cuisine et une grange et que la distribution définitive de l'immeuble est établie. C'est alors que sont réalisés les percements de la façade pignon sur la rue des Oules absorbant et faisant disparaître certaines ouvertures médiévales.

Une analyse de dendrochronologie a été réalisée par le laboratoire LAE à partir de prélèvements opérés sur la façade de la maison au 8 de la rue des Oules, réhabilitée en 1981. Son élévation frontale au pan de bois de deux étages sur rez-de-chaussée a été datée du premier tiers du XVIe siècle.

■ *Le château*

L'analyse architecturale du château de Fumel fut entreprise dans ses grandes lignes, laissant en suspens bien des interrogations dues à la complexité de l'édifice, aux difficultés d'observations imputables à son affectation actuelle et à l'absence d'archives. Néanmoins, cette recherche amorce une vision nouvelle de l'édifice qui bénéficie d'une inscription à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques depuis 1950.

De fait, le château de Fumel apparaît comme un édifice composite et complexe dont les maçonneries révèlent de nombreuses campagnes de construction et d'aménagement dont la chronologie peut s'étaler entre les XIIe et XVIIIe siècles, en ce qui concerne les parties les plus anciennes. Il faut ajouter à cette succession de travaux les remaniements que l'édifice a subi depuis le XIXe siècle. Parmi les différents états du château, une place particulière doit être faite au programme entrepris au milieu du XVIe siècle, inspiré assez directement de celui du Louvre de Charles IX ou de celui de Vallery. Pour la première fois, une série de sept plans précis inscrivent les indices irréfutables de différentes campagnes de construction et enfin l'interprétation de documents d'archives précise les aménagements du XVIIIe siècle, sur la façade est.

■ *Recherche documentaire et le cadastre du XVIIIe siècle*

Réfutant toute idée d'établir seulement la liste des documents trouvés intéressant l'histoire de la ville de Fumel ou apportant des renseignements sur l'évolution du bâti, nous avons envisagé l'exploitation d'un précieux document que détient la mairie de Fumel, le cadastre de la juridiction de Fumel établi en 1770.

La masse de renseignements contenue dans cet ouvrage restait inerte, abstraite par l'absence de plan figuré. La tâche première fut le dépouillement et l'analyse des confronts de toutes les propriétés bâties et non bâties contenues dans la ville et le barri de Fumel.

La mise en fiche de toutes ces données, le repérage de l'implantation de chaque propriété à partir du plan cadastral de 1827 et avec toutes les informations que livrèrent les actes notariés lors des ventes et des transactions, nous sommes parvenus à dresser avec précision le plan cadastral de la ville de Fumel tel qu'il est décrit dans la matrice de 1770.

Au XVIIIe siècle, l'établissement de ce nouveau cadastre fut un événement majeur dans la vie de la cité, nous en avons fait l'historique et avons pris en compte l'aspect humain et social contenu dans ce recueil, ainsi que toutes les informations utiles à la connaissance de l'urbanisme de la ville.

A travers le texte de présentation du cadastre, nous avons glissé tous les renseignements trouvés lors de la recherche documentaire concernant l'histoire de la ville, pour les XVIIIe et XIXe siècles, principalement, et établi des notices sur l'ancienne église Saint-Antoine, la halle, la construction de la nouvelle église et de la première école laïque.

Daniel Frugier

Inventaire de matériel archéologique découvert en rivière

De tout temps, les cours d'eau ont été pour les populations riveraines ou de passage le réceptacle d'objets de toutes sortes, de rebut aux offrandes destinées aux divinités de l'eau.

Le dragage mécanique des graves accumulées au fond des rivières du département de Lot-et-Garonne et principalement aux points de dépôts naturels que sont les hauts fonds, utilisés par les populations comme passages à gué, a permis la récupération d'un abondant mobilier archéologique.

Très diversifié dans sa nature, dans sa chronologie, dans le choix des objets à conserver qui fut effectué et dans ce qui reste après les effets de la corrosion, le mobilier retrouvé fait l'objet de notre part d'un traitement de nettoyage conservatoire et d'un inventaire systématique.
Un inventaire qui connaît parfois une difficulté non négligeable d'attribution d'une localisation précise aux découvertes, lorsque plusieurs sociétés ont exploité dans le même temps le même parcours de rivière.

Dans un premier temps, l'inventaire se porte sur le parcours du Lot qui s'étend de Penne d'Agenais à l'est, à Castelmoron-sur-Lot à l'ouest. L'enquête a d'ores et déjà permis de localiser également quelques découvertes mobilières en Garonne mais elles semblent moins nombreuses. Ceci pourrait être en rapport avec un déplacement géographique fréquent des passages à gué dû aux importantes variations du cours du fleuve.

L'observation de la rivière et du comportement des sociétés de dragage des fonds permet de distinguer trois natures de sites et leur intérêt archéologique passé ou futur :
• le passage à gué constitué par un enrochement naturel de calcaire à dépôt faible, voire nul, de graves et qui n'a de ce fait jamais été dragué et dont nous ignorons toujours s'il est susceptible de livrer des dépôts archéologiques (ex. Château de Roger à Villeneuve-sur-Lot) ;
• le passage constitué par un haut fond de dépôt naturel de sable et de grave, largement exploité, souvent jusqu'au fond enroché de la rivière (Campagnac au Lédat, Peyroulié à Sainte-Livrade-sur-Lot) ;
• le lit de la rivière, qui a pu accumuler des dépôts de graves contenant du mobilier archéologique, notamment dans la traversée des sites urbanisés (Villeneuve-sur-Lot), des vestiges de batellerie avec cargaison (Hauterive) ou d'aménagement particulier (moulin flottant au-dessus de Peyroulié à Sainte-Livrade-sur-Lot).

Si l'armement semble majoritaire dans le collectage effectué, certains ouvriers dragueurs ont su conserver d'autres découvertes telles :
• un coquillage ayant servi de corne de brume au XIXe siècle (à Campagnac),
• des vaisselles céramiques (cruches des XVIIe et XVIIIe siècles (à Peyroulié),
• des bassines en cuivre (à Peyroulié),
• des meules en grès gallo-romaines (navire coulé à Hauterive)
• ou divers outils en fer du type haches, herminettes, ancres, gaffes (à Campagnac et à Peyroulié).

Deux monnaies nous ont été signalées par des personnes ayant reçu du gravier à leur domicile, l'une est en or du XVIIe siècle espagnol, l'autre en argent appartient au groupe des pièces de huit réaux produites par les mines d'argent de l'Amérique espagnole du XVIe siècle.

Cependant, en nombre d'objets recueillis, c'est l'armement qui retient l'attention. En effet, quatre épées en bronze, trois de l'Age du Bronze moyen et une du Bronze final comblent une lacune pour cette période chronologique de l'histoire du Lot-et-Garonne.

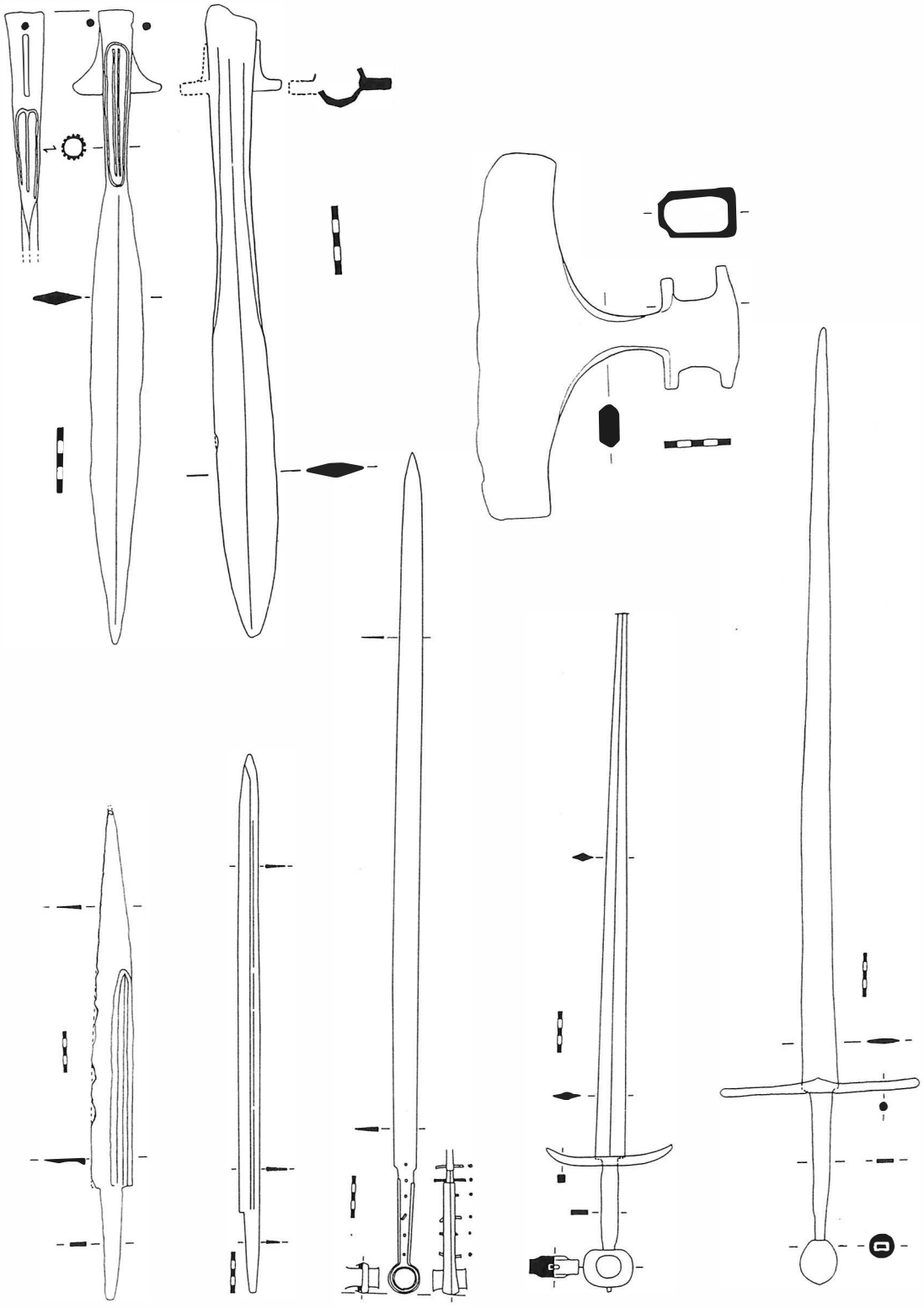
Si, actuellement, nous ne disposons d'aucune découverte pour les périodes de l'Age du Fer et gallo-romaine, les époques suivantes, mérovingienne, médiévale et renaissance, livrent bon nombre d'armes en fer parfois associées à des éléments décoratifs en alliage cuivreux.

Des scramasaxes, des haches d'arme, des poignards et des coutelas, des pointes de lance simple et à ailerons, une dague ayant conservé sa fusée en bois, des épées de taille et d'estoc constituent un ensemble d'une centaine d'éléments repérés.

Le nettoyage conservatoire de ce mobilier permet à la fois d'en connaître les dimensions précises, d'en lire les décors, les marques de fournisseurs et les devises des propriétaires.

L'inventaire, une fois achevé, permettra peut-être de proposer une interprétation à la présence de ces armes qui furent peut-être offertes à la rivière ou perdues au cours d'une traversée périlleuse due à un combat ou à un passage à gué submergé par un fort courant d'eau.

Jean-François Garnier
avec la collaboration de Michel Daynes



Armes médiévales découvertes
sur les passages à gué de Campagnac et de Peyroulié.

MONFLANQUIN
La Bastide

L'opération de prospection inventaire engagée pour l'étude de la bastide de Monflanquin, qui a pour objectif la caractérisation des séquences chrono-typologiques du bâti médiéval. Elle s'articule autour des points suivants : repérages depuis la voie publique, recherches d'archives, relevés et typologies, datation par dendrochronologie. Grâce à cette dernière, plusieurs périodes de construction et/ou de rénovation des maisons à pans de bois ont déjà été mises en évidence :

- deuxième moitié du XIIIe siècle (phase qui correspond à la fondation de la bastide en 1252),
- première moitié et fin du XVe siècle sur la place des arcades,
- XVIe et XVIIe siècles.

Ces datations ont permis de jeter les bases d'une étude typologique des maisons médiévales de cette bastide. Elles devraient aussi permettre de travailler sur les couverts de la place et des maisons accolées pour vérifier leur homogénéité architecturale et chronologique.

Patrick Fraysse

Sites fortifiés du canton de Penne d'Agenais

Cette opération s'inscrit dans le cadre d'un travail de maîtrise d'archéologie. L'espace étudié se situe, aux XIVe et XVe siècles, à la frontière des possessions anglaises et des terres du roi de France. Ce sont au total vingt-six sites datés entre les XIIe et XVIe siècles qui ont été recencés. Ils affectent huit des dix communes du canton.

On relève l'absence d'église fortifiée, l'existence d'un unique moulin fortifié ; de même, les enceintes villageoises sont rares. Deux seules nous sont connues, à Frespech et Penne d'Agenais. Les châteaux présentent peu de vestiges en place. Les maisons fortes offrent un plus grand intérêt dans la mesure où elles constituent, par le nombre relativement élevé, les témoins d'un morcellement féodal très poussé dans cet espace. Qui plus est, elles illustrent bien le type de construction «tour-salle», «tor» et «saller» dans les textes, très répandu dans le Sud-Ouest.

X. Charpentier,
pour Hervé Bouillac

VILLENEUVE -SUR-LOT, LA CROIX-BLANCHE, AGEN

L'opération de prospection archéologique sur les projets routiers concernant l'aménagement de la R.N. 21, entre Agen et Villeneuve-sur-Lot, a été réalisée à l'initiative de la Direction départementale de l'Equipement du Lot-et-Garonne et du Service régional de l'Archéologie d'Aquitaine.

La phase de prospection pédestre sur l'emprise des différents projets a débuté le 15 octobre 1994 pour se terminer le 15 novembre 1994. Neuf communes étaient intéressées : Colayrac-Saint-Cirq, Foulayronnes, Pont-du-Casse, La Croix-Blanche, Monbalen, Saint-Antoine-de-Ficalba, Sainte-Colombe-de-Villeneuve et Pujols.

L'objectif principal de l'opération a été de dresser un inventaire aussi exhaustif que possible des sites archéologiques, monuments historiques et indices de sites se trouvant sur l'emprise des projets considérés.

Une évaluation objective des zones sensibles susceptibles de révéler des vestiges archéologiques a été réalisée — à l'intérieur d'une emprise allant de 100 à 1 000 mètres de largeur — pour faciliter des diagnostics lourds préalables à la réalisation des travaux. En conséquence, un fichier descriptif accompagné d'une cartographie précise des sites attestés, des indices de sites et anomalies ainsi que des zones sensibles a permis de dresser un premier bilan de situation afin de mieux cerner l'impact futur de travaux d'aménagement.

La prospection pédestre a donné lieu à la vérification et à l'identification de vingt sites sur les tracés proposés ou aux abords proches de ceux-ci. Elle a aussi permis d'observer des formations géologiques correspondant à des profils topographiques très propices pour des implantations humaines.

Wandel Migeon

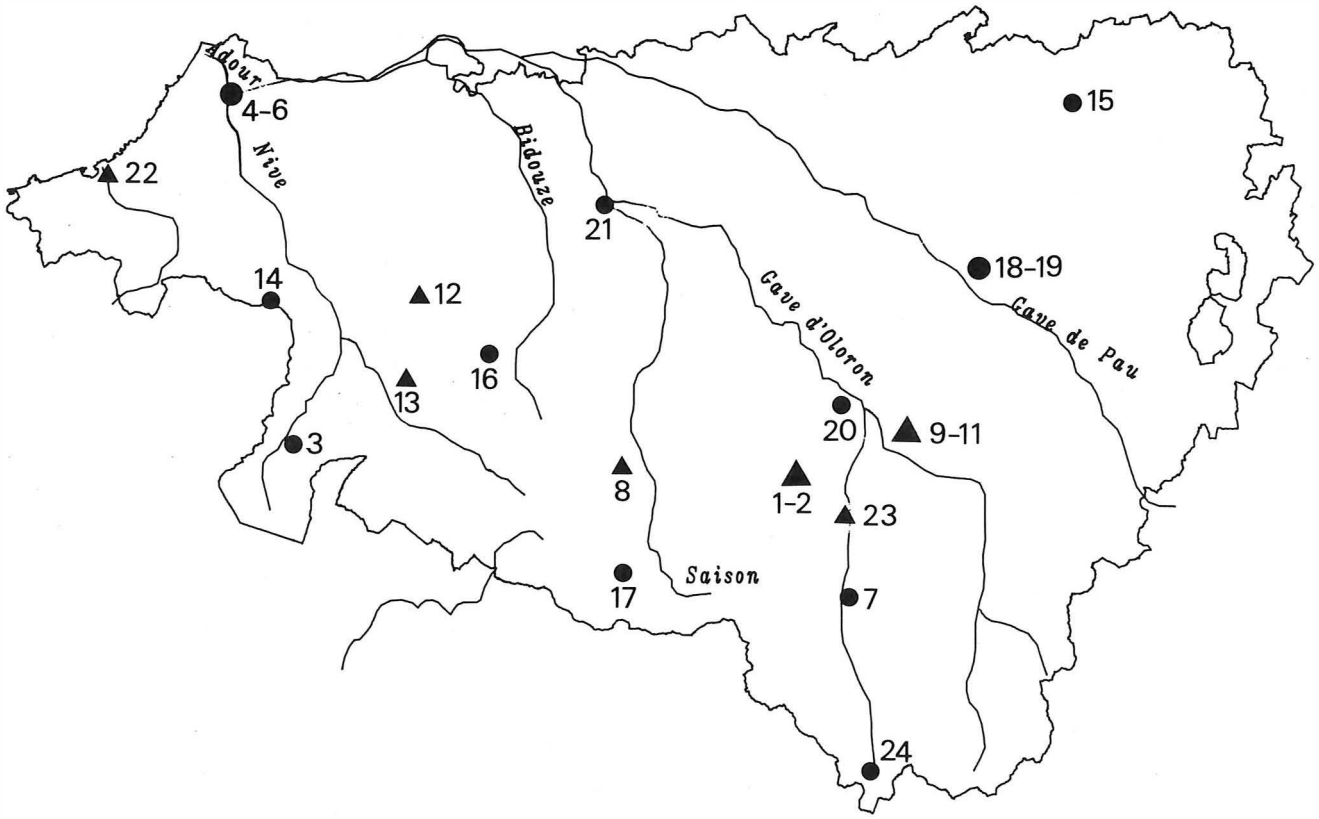
AQUITAINE

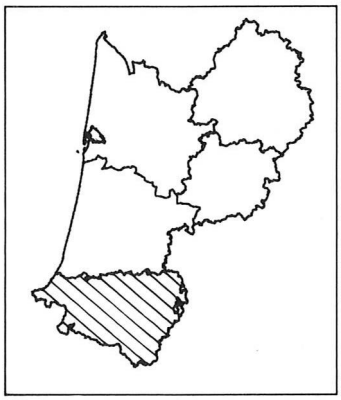
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Travaux et recherches archéologiques de terrain

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4





▲ prehistoire

● histoire

0 10 km

N

							Prog	Epoque	Réf. carte	P.
64/029/003/AP	ARAMITS	Quartier Bilatre	Geneviève MARSAN	MCT	SD		PRO	—	—
64/031/001/AP	ARANCOU	Bourouilla	Claude CHAUCHAT	CNR	AN	P7	PAL	—	—
64/040/003/AP	ARETTE	Pescamou 5	Geneviève MARSAN	MCT	SD		PRO	1	(124)
64/040/26/AH	ARETTE	Sudou I (grotte de la Croba)	Geneviève MARSAN	MUS	SD		PRO	2	(124)
64/092/031/AH	BANCA	Zubiarin	Gilles PARENT	BEN	RE		CON	3	104
	BAYONNE	A 63	Patrick BIDART	AFA	SD		PAL	4	105
64/102/006/AH	BAYONNE	Chateau-Neuf	J.-F. PICHONNEAU	SDA	SD		MED/MOD	5	105
64/102/001/AH	BAYONNE	La Plachotte	Véronique ROSSI	AFA	SU		GAL	6	106
64/102/002/AH	BEDOUS	Hameau d'Orcun «Maison Maure»	J.-F. PICHONNEAU	SRA	SD		MED/MOD	7	106
64/162/002/AP	CAMOU - CIHIGUE	Etxeberriko Karbia	Dominique EBRARD	AUT	SD		PRO	8	107
64/209 /003/AP	ESCOUT	La Dalle	Claude BLANC	AUT	SU		PRO	9	108
64/209/002/AP	ESCOUT	Peyrecor 1	PatrickeDUMONTIER	AUT	SD		NEO	10	108
64/209/001/AP	ESCOUT	Peyrecor2	Patrice DUMONTIER	AUT	AN	P16	NEO	11	109
64/209/001/AP	ESCOUT	Peyrecor 2	Alain TURQ	SDA	SU		PAL	11	109
64/256/012/AH	HASPARREN	Ursuya	Philippe VERGAIN	SDA	SD		PRO	—	—
64/271/001/AP	IHOLDY	Unikoté	Patrick MICHEL	AUT	FP		PAL	12	110
64/273/001/AP	IRRISSARY	Azkonzilo	Claude CHAUCHAT	CNR	FP	P5	PAL	13	110
64/279/011/AH	ITXASSOU	Col de Méatsé	Jacques BLOT	AUT	SU		FER	14	112
64/308/001/AH	LALONQUETTE	L'Arribere deus Gleyzia	François RECHIN	SUP	SD		GAL	15	112
64/314/004/AH	LARCEVEAU	Pagoïleta	Philippe VERGAIN	SDA	SU		MED/MOD	16	113
64/314/004/AH	LARCEVEAU	Pagoïleta	Marie-Noëlle NACFER	AFA	RE		MED/MOD	16	113
64/316/015/AH	LARRAU	Peluségagne	Jacques BLOT	AUT	SU		BRO/FER	17	115
64/335/66/AH	LESCAR	Côte Piteu	François RECHIN	SUP	SD		GAL	18	115
64/335/065/AH	LESCAR	Lycée polyvalent	François RECHIN	SUP	SU		GAL	19	116
64/422/005/AH	OLORON SAINTE MARIE	Cathédrale	Nathalie CHEVALLIER	AUT	SU		MED/MOD	20	117
64/422/005/AH	OLORON SAINTE MARIE	Cathédrale	J.-F. PICHONNEAU	SDA	SD		MED/MOD		
64/422/013/AH	OLORON-SAINTE-MARIE	Fontaine des Maures	Daniel ORTÉGA	AUT	RE		MED/MOD	—	—
64/435/001/AH	OSSERAIN-RIVAREYTE	Routye	Christian NORMAND	AUT	RE		MED	21	118
64/483/005/AP	SAINT-JEAN-DE-LUZ	Etcheteco Borda	André MORALA	SDA	SD		PAL/CHA	22	119
64/487/005/AP	SAINT-JUST-IBARRE	Elzarreko Karbia	Dominique EBRARD	AUT	AN	P16	PRO	—	—
64/489/001/AP	SAINT-MARTIN D'ARBEROUE	Horistoy	Jean-Paul LHOMME	SDA	RE		PAL	—	—
64/506/001/AP	SARRANCE	grotte du Pont d'Escot»	Patrice DUMONTIER	AUT	SD		PRO	23	118
64/529/001/AH	SUS	Déviation	Patrick BIDART	AUT	SD		PRO	—	—
64/529/001/AH	SUS	Le Château	J.-F. PICHONNEAU	SDA	SU		MED	—	—
64/542/008/AH	URDOS	Forges d'Abel	J.-F. PICHONNEAU	SDA	SD		CON	24	120
64/547/001/AH	USTARITZ	Sainte Madeleine d'Otsantz	Philippe VERGAIN	SRA	SD		MED	—	—

BANCA
Zubiarin

L'étude du site minier et métallurgique de Banca s'est poursuivie en 1994. Le travail mené durant les années précédentes avait abouti sur la réalisation d'un plan de synthèse au 1/500e, incluant le réseau de galeries et les structures extérieures. Outre la représentation des ruines, vestiges des forges édifiées au début du siècle dernier, ce document montrait l'emplacement des constructions de la fonderie de cuivre occupant le site au XVIIIe siècle.

Les observations et mesures plus précises faites cette année sur les ruines n'ont pas seulement enrichi les données constituant un simple état des lieux (ainsi, le levé d'intérieur de la maison "Caserna", située en rive droite de la Nive) mais également permis de dater sa construction aux environs de 1750.

La structure de cette bâtisse en bon état offre une similitude frappante avec la "maison de maître" représentée sur un plan de la fonderie dressé entre 1750 et 1760. Ce bâtiment, où logeait le premier exploitant Beugnière de la Tour, fut consolidé et partiellement reconstruit pour l'hébergement des ouvriers des forges du XIXe siècle.

Le haut-fourneau, édifié vers 1825, a fait l'objet d'une série de mesures réalisées à l'aide d'un théodolite. Leur comparaison avec différents plans du four, simples projets pour certains ou résultats de levés effectués au tout début de la mise en service pour d'autres, montre certaines évolutions survenues au cours de l'exploitation.

Si la visite de l'intérieur de la cuve dévoila des modifications notables de la forme de la chemise, elle provoqua, en outre, une surprise de taille : en effet, l'appareillage très régulier de pierres de grès rose offre un aspect neuf. Cette impression est renforcée par la présence de séries de chiffres et lettres tracées en noir sur les différentes rangées de pierres de grès rose. Elles étaient destinées à faciliter l'assemblage de la chemise.

Au niveau du ventre (la partie la plus large), une rangée incomplète de pierres bloquées provisoirement par des cales de bois, prouve que l'ouvrage est inachevé. L'arrêt de l'activité sidérurgique, survenu au milieu du siècle dernier, interrompant la réfection presque terminée de la cuve, a garanti l'exceptionnelle conservation de la partie essentielle de l'édifice. Ces faits confèrent au haut-fourneau de Banca une grande originalité ainsi qu'un intérêt dépassant largement le simple cadre local.

Le nombre important d'informations recueillies par le groupe de travail a suscité la réalisation d'une publication à paraître au cours du premier semestre 1995 : *Mines et établissements métallurgiques de Banca*, écrit sous la direction de Pierre Machot et publié par les éditions Ispegi, qui rassemblera les données et hypothèses concernant l'exploitation du site.

Gilles Parent

BAYONNE
A. 63

Les travaux d'aménagement connexes à l'A.63 dans le secteur de la côte basque et le sud du département des Landes ont été, jusqu'à des périodes récentes, cause de destruction de vestiges archéologiques, préhistoriques en particulier, dans un secteur où l'urbanisation récente avait déjà considérablement réduit leur étendue.

Des travaux concernant l'A.63 à l'intérieur de l'emprise actuelle et des créations d'aires de service ou de zones d'emprunt ont donné lieu en 1994 à une opération de prospection qui se fixait pour but de dresser le potentiel archéologique du secteur et d'estimer les risques occasionnés par les futurs travaux.

Une documentation fiable avec la bibliographie complète des sites et la localisation (au moins à l'échelle 1/25 000) a été fournie à l'aménageur et permet de dresser ainsi la carte des secteurs sensibles.

Les sondages réalisés dans l'emprise, lorsque les terrains étaient accessibles, se sont révélés négatifs mais la prospection et le bilan des connaissances a permis de mettre en évidence et de localiser les sites encore conservés.

■ *Pour la préhistoire*

Des traces d'habitat de plein air, avec toutes les occupations (les phases solutréennes, magdaléniennes et mésolithiques restant très rares...) subsistent surtout entre Bayonne et Saint-Pierre d'Irube. Les abris sous roche ou grottes sont limités et mal localisés. L'effort essentiel des années à venir doit être fourni sur les gîtes de matières premières et les ateliers de taille...

■ *Pour l'histoire*

Si la protohistoire est bien connue avec les sites funéraires et les sites fortifiés (inventaire de J. Blot et de F. Gaudeul) qui sont relativement épargnés compte-tenu de leur localisation en montagne, l'époque antique est très mal connue mais repérée ponctuellement sur le secteur d'Urrugne. Un véritable travail de prospection reste à faire en ce domaine.

Le grand inconnu, malgré un bon état de conservation, reste l'habitat civil médiéval et moderne et les vestiges d'activités artisanale ou industrielle. L'accent de ce premier bilan a été mis sur les nasses ou pêcheries et sur les moulins qui méritent un inventaire systématique.

Philippe Vergain
pour Patrick Bidart

BAYONNE
Château-neuf

Dans le cadre d'un diagnostic préalable à des projets de rénovation, une série de sondages a été réalisée au château-neuf de Bayonne.

■ *Sondages 1993, cour du château-neuf*

Deux sondages ont été réalisés dans la cour du château. De 0 à 1 m, remblais modernes, de 1 m et au-delà, sables, graves et limons qui ont été déposés par la Nive.

■ *Extérieur du château-neuf*

Six sondages ont été effectués aux abords immédiats de l'enceinte. Ceux-ci ont montré qu'il existe, entre 0 et 1 m de profondeur, des remblais de la période moderne et que l'on trouve, au-dessous, entre 1 m et 3 m les limons et les sables de la Nive.

■ *Sondages 1994, Le Bastion*

Quatre sondages mécaniques ont été réalisés au mois de mars sur l'emprise du bastion. Les résultats se sont avérés identiques pour les quatre. Entre 0 et 1 m, on note la présence de remblais modernes et de 1 m à 3,50 m se retrouvent les limons et les sables de la Nive. Puis, de 3,50 m à 4,50 m, des graves et des galets roulés ; au-delà de 4,50 m on retrouve des limons et des argiles déposés par la Nive.

■ *Conclusion*

A l'issue de ces sondages, il apparaît que les zones explorées intérieures comme extérieures du château-neuf sont dépourvues de tout vestige archéologique. Il semble que cette butte a été soumise à un remodelage important lors de l'édification de la forteresse.

Jean-François Pichonneau

BAYONNE
La Plachotte

Des travaux d'assainissement et d'aménagement piétonnier de la rue des Augustins et de la place de La Plachotte à Bayonne ont nécessité une surveillance archéologique. Cette ville possède, en effet, les vestiges d'un rempart du Bas-Empire long de 1 120 m, rythmé par des tours et formant un pentagone irrégulier.

Encore visible en élévation rue des Augustins, ce rempart disparaît à La Plachotte et se retrouve, par l'intermédiaire d'une de ses tours, rue de la Tour-de-Sault.

L'intervention place de La Plachotte a porté sur la reconnaissance du tracé de l'enceinte. Là, son niveau d'arasement est apparu directement sous le bitume actuel. Il a pu être suivi sur un peu plus de 12 m. La largeur du rempart à cet endroit est de 2,45 m. Il subsiste sur trois assises au maximum. Les pierres du parement, de dimensions très variables, sont taillées dans du calcaire dit de Bidache, liées entre elles par du mortier de chaux et enserrent un blocage.

L'irrégularité des pierres du parement contraste avec le module bien défini visible sur les portions du rempart encore en élévation. Ce fait tend à prouver que les trois assises en place à La Plachotte devaient être sous le niveau du sol dans l'Antiquité. Celui-ci ne devait donc pas être très différent du niveau actuel.

La fondation proprement dite n'a pu être relevée que sur 1,50 m de profondeur. Elle est constituée d'une succession de couches faisant alterner de gros blocs de pierre, essentiellement de l'ophite et quelques blocs en calcaire de Mousserolles avec des niveaux argilo-limoneux incluant de nombreux cailloux de petite taille. Ces derniers niveaux ont certainement pour fonction de stabiliser les couches pierreuses et de ramener à une certaine horizontalité.

Cette fondation déborde d'environ 0,50 m du parement interne et est à l'aplomb du parement externe.

La surveillance archéologique a permis de localiser avec précision le tracé du rempart au niveau de La Plachotte. La datation n'a pu être affinée du fait de la faible représentativité du matériel céramique et de l'absence de stratigraphie due au déblaiement systématique des niveaux antiques à une période indéterminée.

Véronique Rossi

BEDOUS
Hameau de Orcun

Dans les Pyrénées-Atlantiques, en vallée d'Aspe, le hameau de Orcun est rattaché à la commune de Bedous. Il recèle une église dont certains parements de murs peuvent être datés du XIIe siècle, une maison forte des XIIIe-XIVe siècles et un ensemble d'habitations traditionnelles béarnaises aux vocations agro-pastorales. Les terrassements pour la mise en souterrain du réseau électrique existant ont donc nécessité une surveillance archéologique durant les mois d'avril et mai 1994.
Aux abords de l'église, ces travaux ont exhumé les témoins d'un cimetière qui se développe au sud de l'église sous la place et les rues actuelles. Les sépultures reconnues, au nombre de sept, sont toutes disposées avec la tête à l'Ouest. Six d'entre elles se présentent comme de simples fosses creusées dans le dépôt morainique à l'intérieur desquelles le sujet est en position décubitus dorsal, les mains jointes sur le pubis. La septième, présente sous la rue, est creusée elle aussi dans le substratum mais le contour de la fosse est matérialisé par de petits blocs d'ophite posés de chant.

Le percement du chemin d'accès de la maison forte à la place a permis de situer les fondations d'un mur de 1,50 m de largeur, orienté Est-Ouest. Cette structure, composée de blocs roulés polygéniques liés par un mortier, pourrait être identifiée comme étant un élément de la défense protégeant l'église puis la maison forte dont le parement de la façade ouest, en partie visible, a fait l'objet d'un relevé.

Les creusements des tranchées dans la zone sud du hameau ont mis au jour les vestiges d'habitations traditionnelles détruites. Un prie-Dieu a également été inventorié à la sortie sud du bourg.

Jean-François Pichonneau

CAMOU-CIHIGUE

Etxeberriko-Karbia

Cette grotte, située à 454 m d'altitude présente une vaste salle d'entrée encore utilisée comme étable. Découverte par P. Boucher en 1950, elle présentait des traces de peintures pariétales attribuées au Magdalénien pyrénéen. Malgré des fermetures, le site fut visité à plusieurs reprises et, en dernier lieu, en 1993 avec des dégradations sur les gravures. La nécessité d'une fermeture efficace imposa, en 1994, la réalisation de cette opération qui avait donc pour objectif le bétonnage en profondeur de l'assise de la grille. Un sondage a été réalisé à l'occasion de ces travaux et une coupe stratigraphique levée sur la largeur de la galerie (1,20 m et 0,70 m de profondeur).

Le remplissage est constitué par une accumulation de dépôts argileux et de planchers stalagmitiques. Trois aires de combustion non aménagées et pouvant occuper toute la largeur de la galerie et atteindre une dizaine de centimètres d'épaisseur ont été rencontrées dans les parties supérieure, moyenne et basse du remplissage. Le foyer inférieur recouvrait un nouveau plancher stalagmitique avec gours au niveau duquel nous avons arrêté le sondage. Seul le foyer supérieur à 0,15 m de profondeur contenait quelques tessons de céramique fine ou grossière de l'Age du Fer final. C'est sur cette couche de charbons de bois qu'ont été déposés les restes humains, eux-mêmes recouverts de petites concrétions. Seuls quelques os étaient légèrement enfoncés dans la couche charbonneuse, sans doute par piétinement ; ils n'étaient pas brûlés. Les deux sols os brûlés, une esquille et la face postérieure d'une extrémité distale d'humérus, ont été trouvés en surface dans les déblais qui contenaient par ailleurs des tessons tournés du premier siècle et un fragment de céramique sigillée. Le niveau funéraire en place n'a été mis au jour que sur un demi mètre carré. Il correspond aux dépôts de plusieurs cadavres (un enfant, un adolescent et au moins deux adultes) dont les os très bien conservés ont été, par la suite, dispersés. Le lien entre ce dépôt funéraire et le foyer ne pourra être précisé que par la poursuite de ces fouilles.

Ce dépôt d'ossements sur foyer correspond-il à un rite funéraire ? Y a-t-il eu crémation *in situ* ou s'agit-il d'événements successifs et indépendants ?

Deux autres dépôts funéraires sur foyer non encore étudiés et pour lesquels les os ne semblent pas avoir été brûlés sont à signaler dans les Arbailles. Mis à part les tumulus et les cercles de pierres, des restes humains brûlés ont été découverts dans la grotte du Pont du Fort à Arette et dans les dolmens d'Ithé I et II. Les indices de crémation partielle *in situ* sont plus rares. Ils n'ont pu être observés pour l'instant que dans un coffre dolménique par G. Laplace et dans la grotte des Arbailles. Il faut signaler les dépôts de calcite (encroûtements et concrétions en choux-fleur) sur la majorité des ossements d'Etxeberri : il s'agissait donc de dépôts funéraires en surface et non pas d'inhumations. Cette observation a déjà été réalisée sur divers sites funéraires des Pyrénées-Atlantiques dont la grotte de Gourette (P. Boucher, 1935), le dolmen d'Ithé II (D. Ebrard, P. Boucher, 1981-1986) et la grotte d'Elzarre (P. Courtaud, D. Ebrard, 1993). Les dépôts funéraires d'Etxeberri correspondent à une utilisation tardive des espaces funéraires en grotte. La quarantaine de grottes sépulcrales recensées dans les Pyrénées-Atlantiques a servi du Néolithique final à l'Age du Fer final et au Ier siècle après J.-C. mais les réutilisations d'un même site sont rares. Il s'agit de sépultures individuelles ou collectives à effectif réduit ayant fonctionné pendant une courte période et c'est à l'Age du Bronze ancien que se rapporte la majorité de ces sépultures en grotte.

Cette utilisation fut parallèle à celle d'autres espaces funéraires (dolmens, coffres dolméniques, tumulus et cercles de pierres) qui furent parfois réutilisés comme les dolmens durant au moins dix siècles.

Dominique Ebrard

ESCOUT
La Dalle

Les alentours de cette dalle, située au milieu d'un champ sur une ligne de crête sur laquelle ont été érigés quatre dolmens, avaient fait l'objet d'un sondage en 1993. Cette opération avait permis de mettre au jour, sur le côté ouest, un dépôt de céramique attribuable à la fin du deuxième Age du Fer (La Tène III).

Cette dalle a été déplacée lors des travaux de sauvetage urgent de cette année et une fouille a été opérée dans le sol qu'elle recouvrait ainsi que dans ses environs immédiats. A 30 cm sous l'emplacement de la dalle, soit à 60 cm du niveau du sol, une fosse est apparue. De forme légèrement elliptique, sa couleur jaune se détachait nettement de celle, plus brune, de l'argile dans laquelle elle a été creusée. La fouille a révélé qu'elle était de forme conique, que sa profondeur était modeste (20 cm au centre) et que la dalle ne la recouvrait qu'en partie. Du point de vue du matériel céramique qu'elle contenait, cette fosse peut être divisée en deux parties selon le grand axe de l'ellipse qui en dessine les contours. La partie sud-ouest était totalement stérile alors qu'au contraire la partie nord-est contenait sur toute sa profondeur des fragments de céramique du même type que ceux mis au jour en 1993 aux abords de la dalle, du charbon de bois et d'un éclat de galet taillé, retouché.

Les résultats de cette seconde intervention archéologique nous conduisent à deux conclusions nettes :
- il n'y a pas de relation chronologique entre le dépôt de céramique trouvé en 1993 et la fosse avec la dalle. Cette dernière a été déplacée à une époque indéterminée puis a été abandonnée par hasard en un endroit dont le sol contenait de la céramique ;
- ce dépôt de céramique, isolé de son contexte, ne peut se comprendre. A l'évidence, comme le montrent les résultats des prospections effectuées depuis plusieurs années, il fait partie d'une zone d'habitat beaucoup plus importante en surface et beaucoup plus complexe du point de vue des occupations successives.

Claude Blanc

ESCOUT
Peyrecor 1

Le site de Peyrecor, en piémont pyrénéen, fait partie de ces lignes de collines de l'entre deux gaves. Il domine les vallées de l'Escou et du gave d'Ossau, face aux premiers chaînons pyrénéens, entre les vallées d'Ossau et d'Aspe.

Le dolmen sous tumulus de Peyrecor 1 est connu depuis le XIXe siècle. Il a fait l'objet d'une fouille limitée par Paul Raymond qui le considérait vide en 1865. En 1935, la chambre du dolmen était en grande partie démontée par le curé d'Escou qui utilisait les dalles pour ériger un socle en forme de dolmen à une croix dressée à quelques mètres de là.

La fouille de sauvetage programmée du dolmen de Peyrecor 2, situé à 80 m à l'ouest, qui s'est terminée en 1993 a livré un monument original pour la région, du moins en l'état actuel de nos connaissances. Ce dolmen, à chambre et couloir non différenciés, s'ouvre en façade d'un tumulus circulaire de 12 m de diamètre qui présente un parement composé de plusieurs assises de blocs et dalles de grès. C'est dans le prolongement de cette étude qu'un sondage-diagnostic a été réalisé sur les restes du tumulus de Peyrecor 1.

Nous avons pu ainsi étudier :
- la limite périphérique du tumulus : un parement composé de dalles et de blocs de grès a été observé au nord du tumulus sur une épaisseur maximum de trois assises. Des galets complètent ce parement qui délimite un tertre de 14 m de diamètre environ ;
- la zone entourant immédiatement les supports de la chambre : un calage composé de galets et de blocs est présent sur une largeur moyenne de 0,80 m ;
- le remplissage du tumulus entre calage de la chambre et le parement : comme à Peyrecor 2, il est composé d'argile rapportée ;
- la chambre : il s'agit de la partie la plus dégradée. Malgré ce handicap et dans les limites de 2 m², nous avons trouvé, en place, une dalle verticale de 1 m de hauteur qui est en position de dalle de chevet. Ce chevet évoque un dolmen en situation centrale dans ce tumulus circulaire. La chambre a été dressée dans une fosse

creusée de 0,95 m dans l'argile à galets du Pontien. Les limites de ce creusement et le négatif des saignées de mise en place des supports sont nettement visibles. Un dallage régulier était conservé et situé à 0,30 m du fond de la fosse et présentait un effet de paroi marquant l'enlèvement d'un des supports sud. Des dépôts de charbons de bois étaient présents au fond de la fosse et sur le dallage où un petit foyer circulaire de 0,25 m de diamètre était en place.

Comme à Peyrecor 2, il y a lieu de noter la grande pauvreté du mobilier présenté par de rares éclats et fragments de silex. Ce sondage nous a permis de mieux cerner les caractéristiques différentielles de l'architecture de ces deux monuments. Comme à Peyrecor 2, nous avons un tumulus paramenté (la hauteur conservée est plus faible mais n'a été étudiée que sur 2 m de longueur). La chambre est surcreusée par rapport à la base du tumulus et les supports sont calés par un large massif de blocs et de galets. Par contre, la chambre dont nous ne connaissons pas les limites s'enfonce plus profondément au centre du tertre. Du fait même de l'emplacement de la dalle de chevet que nous avons mise au jour, cela implique une chambre d'une longueur de 10 m environ ou d'un dolmen à couloir, à moins qu'il ne s'agisse d'un coffre en position centrale. Le secteur est, qui aurait pu nous éclairer sur ce point, n'a pu être étudié du fait de la présence de deux chênes centenaires.

Si l'architecture générale comporte de nombreux points communs, il existe, à titre d'hypothèse, une différence qui pourrait être importante concernant la chambre elle-même. En l'absence d'autres éléments, nous espérons que les analyses par le radiocarbone permettront de préciser la position chronologique de ce monument qui conserve encore un intérêt archéologique certain.

Patrice Dumontier

ESCOUT
Peyrecor 2

Lors de la fouille du dolmen de Peyrecor 2 et de la première phase de restauration, travaux dirigés de 1988 à 1993 par P. Dumontier, des sondages exploratoires réalisés à la périphérie du tumulus ont mis au jour des éléments appartenant au Paléolithique moyen. A la demande du responsable de l'opération, devant la nécessité d'abaisser légèrement le niveau du sol au sud du monument lors de la dernière phase de consolidation, une opération de sauvetage a eu lieu du 26 au 30 septembre 1994. La couche archéologique paléolithique étant stratigraphiquement bien située, les morts terrains ont pu être évacués mécaniquement. Ainsi, rapidement, une trentaine de mètres carrés ont été exploités. Aujourd'hui nous disposons, pour ce niveau, d'une superficie totale de fouille de l'ordre de 60 m².

Le substratum, les argiles à galets du Pontien, montrent ici, à leur sommet, la stratigraphie suivante. Sur des argiles plastiques de couleur ocre jaune, présentant vers le sommet de rares galets pouvant atteindre 10 cm, se développe une couche dite de "grains de sel" (grains de quartz de quelques millimètres). Encore riche en argile, elle épouse la morphologie fortement bosselée de la couche sous-jacente et s'enrichit dans sa partie supérieure en galets de quelques centimètres à 40 cm. C'est directement sur ces derniers que se place le niveau archéologique.

Le matériel archéologique recueilli, peu abondant, est exclusivement composé d'objets lithiques (une cinquantaine de pièces). L'étude qui ne fait que commencer permet dès à présent de confirmer son attribution au Paléolithique inférieur ou moyen et renseigne sur la méthode de débitage des galets de quartzite. Le remontage partiel de deux blocs différents indique que le site n'a pas subi de grands bouleversements. Toutefois, l'absence ou la rareté des petits déchets de taille pourrait résulter de phénomènes d'érosion. L'analyse plus poussée de ce matériel mais aussi de celui récolté en surface par Jacques Dumonteil apporteront sans nul doute des données nouvelles sur les méthodes d'exploitation des nappes d'argile à galets, l'une des principales sources en matières premières lithiques des pré-Pyrénées.

André Morala,
Alain Turq

IHOLDY

Unikoté

La deuxième année de la fouille programmée[1] de la grotte d'Unikoté[2] a eu lieu durant les mois de juillet et août 1994 avec, du 14 juillet au 15 août, une douzaine de fouilleurs, tous bénévoles[3].

Lors de cette campagne, nous avons développé trois axes :

• dans un premier temps, nous avons considérablement pu élargir la zone fouillée dans la cavité principale (28 m²). Le matériel récolté est encore plus abondant et plus varié que lors de la première campagne (notons, en particulier, six nouveaux éléments du squelette appendiculaire appartenant à *Homo sapiens sapiens* dans des niveaux würmiens et l'élargissement de la liste faunique proposée l'année dernière par la découverte de restes se rapportant à trois nouveaux taxons : *Panthera pardus*, *Capreolus capreolus* et *Equus hydruntinus*).

Le plancher de la grotte n'a pas encore été atteint. Les coupes stratigraphiques relevées mettent en évidence au moins onze couches principales et permettent de confirmer la mise en place de certaines d'entre elles à partir de l'entrée actuelle de la grotte (couches 1, 2, 3, 4, 5 et 6) ; d'autres, plus anciennes (couches 7, 8, 9, 10, 11), sont arrivées par le grand couloir.

Parallèlement, nous avons entrepris la fouille d'une petite chambre, dite «diverticule couloir», qui débouche dans ce même grand couloir. Quinze carrés de 50 x 50 cm ont été exploités (moins de la moitié de la superficie totale de cette chambre), cela a pu permettre de lever une dizaine de coupes.

Malheureusement, aucun indice paléontologique n'a, pour l'instant, été recueilli. Nous poursuivrons la fouille de cette cavité lors de la campagne 1995.

Enfin, nous avons ouvert, sur l'avant de la cavité principale, à l'extérieur donc, une «tranchée-sondage». Cette tranchée permet de mettre en évidence au moins deux phases d'activité différentes de la carrière. Elle permet également de confirmer le fait que la grotte d'Unikoté était, à l'origine, beaucoup plus étendue vers l'avant de la cavité actuelle. Des travaux de terrassement importants sont à envisager ; ils permettront de fouiller cette surface et donneront un intérêt supplémentaire au site.

Il ressort clairement de tout cela qu'il y a nécessité absolue de poursuivre des travaux pluridisciplinaires en cette cavité riche en potentialités.

Patrick Michel

1. Il s'agissait, en 1994, de la première année d'opération triannuelle.
2. La grotte d'Unikoté se situe non loin du petit village d'Iholdy dans les Pyrénées-Atlantiques. Creusée dans les calcaires du Crétacé supérieur, elle s'ouvre dans la portion la plus méridionale de la gouttière dite de Bonloc.
3. Cette campagne a pu se dérouler dans de bonnes conditions grâces aux concours financiers du Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques, du Service régional de l'Archéologie, de l'Institut du Quaternaire de l'Université de Bordeaux I et grâce, également, au Groupe de Recherches Archéologiques du Pays Basque, Euskoarkeologia.

IRISSARRY

Azkonzilo

La campagne de fouille à Azkonzilo cette année a duré tout le mois de juillet, puis a repris de septembre à fin novembre.

L'objectif était d'agrandir la fouille vers l'intérieur jusqu'à faire la liaison avec le premier sondage de 1984, soit 2 m² de plus à fouiller sur l'ensemble de la séquence déjà observée et de dégager sur l'ensemble de cette surface le sommet d'une couche rencontrée en 1993 et dénommée couche 7. Subsidiairement, il était prévu d'effectuer un sondage dans cette couche 7 afin d'en déterminer la nature et, éventuellement, la ou les industries qu'elle renferme.

Ces objectifs ont été entièrement atteints, moyennant le prolongement de la campagne jusqu'à fin novembre 94.

Les 2 m² de la bande 10 ont été fouillés jusqu'à la couche 7, permettant de récolter un supplément de matériel dans les niveaux 4b, 4c et 5a (Solutréen supérieur) qui, sur la majeure partie de la fouille, sont très érodés et mal connus. Au cours de cette opération, dans le carré F10 et à la base du Solutréen moyen, a été trouvé un petit bloc portant des traces de gravures. Sur le reste de la fouille, et en particulier dans les carrés 11, les niveaux du Solutréen ancien ont été entièrement fouillés.

Le dégagement de la surface de la couche 7 et son relevé complet ont été effectués au fur et à mesure sur toute la surface fouillée. Cette surface est encombrée de blocs profondément engagés dans le dépôt sous-jacent. Vers l'entrée, cette surface plonge brusquement de près de 50 cm sur un mètre de distance dans le sens sagittal. Il semble s'agir d'un ravinement important.

Deux sondages entrepris dans cette couche révélèrent un dépôt compact, jaunâtre, chargé en menues plaquettes de schiste et relativement pauvre en témoins archéologiques. L'abondance de blocs de toutes dimensions s'est confirmée, rendant la poursuite de la fouille problématique. Cette couche avait été atteinte par le sondage de 1984 et le caractère gravettien de l'industrie rencontrée a été confirmé.

Le bloc gravé a été confié à Alain Roussot (Musée d'Aquitaine, Bordeaux) qui nous a transmis des relevés de chacune des faces. La figure 1 montre la face portant les traits les plus nombreux. Aucun dessin intelligible n'y apparaît ni même sur la face opposée.

Les objectifs de la fouille concernant le Solutréen ayant été atteints et la poursuite de la fouille dans le dépôt sous-jacent se révélant peu rentable, le programme d'Azkonzilo est considéré comme terminé en ce qui concerne le travail de terrain. Plusieurs programmes d'analyses sont encore en cours afin de mettre en chantier la publication de ces résultats dans les années qui viennent.

Claude Chauchat

ISTURITZ

Grotte d'Isturitz

A la demande de Madame Darricau, propriétaire des grottes d'Oxocelhaya, d'Erberua et d'Isturitz dans le massif de l'Arberoue, le Service régional de l'Archéologie a réalisé du 14 au 19 février 1994 le moulage et le tirage en un exemplaire d'une partie des gravures sur bloc de la grotte d'Isturitz.

Cet ensemble en bas-relief, gravé sur le grand pilier stalagmitique de la salle principale, se caractérise par des traits larges et profonds. Si un renne et deux animaux acéphales (objets du moulage) sont identifiables, l'interprétation des autres figurations et la datation de l'ensemble restent incertaines (Laplace 1984, p. 282).

La nature des gravures et le support stable ont permis l'emploi de produits à base d'élastomère pour la prise d'empreinte. Il a été possible ainsi de restituer fidèlement ces représentations animales. Après l'application de deux couches de RTV, une coque en plâtre a recouvert l'ensemble. Après séchage, le démoulage s'est effectué sans dommage ni pour les gravures, ni pour le support. C'est en laboratoire que s'est déroulée la phase du tirage en résine de synthèse après coloration de cette dernière dans le ton du support. Quelques retouches à l'aide de colorants naturels ont permis d'obtenir un rendu final similaire à l'original.

Ce moulage de 1,20 m x 1 m est actuellement exposé sur l'un des murs de la salle d'accueil des visiteurs de la grotte d'Isturitz.

Jean-Paul Lhomme

■ Laplace, G. In : *L'art des cavernes. Atlas des grottes ornées paléolithiques françaises.* Paris : Ministère de la Culture. Imprimerie nationale, 1984, p. 280-282.

ITXASSOU

Cromlech Méatsé 12

Ce cromlech a, en partie, été mis à nu et endommagé par le passage des engins tout terrain. Une fouille de sauvetage d'urgence a permis de préciser son architecture.

■ *Le péristalithe*

Ce cercle de pierres, d'un diamètre «hors tout» de 5 m, est constitué de deux types d'éléments : une petite murette interne, déposée à 0,50 m de profondeur, formée de groupes de quatre à dix petites dalles empilées horizontalement les unes sur les autres et doublées à l'extérieur par une série de plus grandes dalles, toutes plantées obliquement, sauf une. Elles atteignent 0,70 m de profondeur et sont disposées au niveau des intervalles entre les amas de dalles horizontales et tangentiellement à eux. Un galet rond et un «chopping tool» avaient été disposés de façon symbolique sur des éléments de ce péristalithe, en symétrique par rapport au coffre central.

■ *Le coffre central*

Il est formé de quatre dalles verticales enfoncées à 0,70 m de profondeur et mesure 1,05 m x 0,65 m. La dalle de couverture, de forme triangulaire, a une dimension de 1,70 m dans son plus grand axe, orienté, comme le coffre à 60°. On notera que la plupart des dalles ou dallettes, tant du péristalithe que du coffre, présentent des traces de cassures ou même d'un soigneux épannelage afin d'obtenir une certaine homogénéité et harmonie dans les formes et les dimensions des architectures réalisées.

■ *Mobilier, charbons de bois*

Mis à part les deux objets déposés sur le péristalithe, il n'y avait aucun autre mobilier.

Quelques fragments de charbons de bois, très clairsemés à l'intérieur du coffre, ont été les seuls recueillis, coffre par ailleurs uniquement rempli de terre comme l'a confirmé le tamisage très soigneux.

■ *Conclusion*

Ce monument est très semblable au cromlech Méatsé 1, et surtout à Méatsé 8, fouillé en 1993, dont la datation au 146 (Gif 9573 : 2960 ± 50, soit en datation calibrée : 1313 - 1004) a montré qu'il était le plus ancien de tous les cromlechs connus au Pays Basque. Il n'en diffère que par la position tangentielle et non radiale des dalles externes au péristalithe et l'absence de dépôt de vrai charbons de bois. Le soin apporté à sa confection, jusque dans le détail, opposé à l'absence de mobilier et d'ossements calcinés, rattache ce cromlech, comme tous ceux de cette nécropole, à la catégorie de ces monuments symboliques, plus cénotaphes que sépultures, qui semblent caractériser le rite d'incinération en Pays Basque, de l'Age du Bronze à l'Age du Fer.

Jacques Blot

LALONQUETTE

Villa de l'Arribère deus Gleysias

Le sondage-diagnostic mené à Lalonquette en 1994 avait pour objectif de fournir des éléments de réflexion pouvant servir à fixer l'avenir du site tant du point de vue de la recherche archéologique que d'une éventuelle mise en valeur. Concrètement, il s'agissait d'évaluer les potentialités archéologiques qui demeurent sur ce site fouillé par l'équipe de J. Lauffray (C.N.R.S.) de 1959 à 1972 et de vérifier, par un débroussaillement préalable, l'état des vestiges abandonnés depuis 1972.

Un sondage a été implanté dans la partie sud-est de la *villa*, sur une structure arrondie placée entre la galerie orientale de la *villa* et la rivière Gabas. Cette fouille a montré, en dépit des dégâts occasionnés par les travaux agricoles passés et malgré l'exploitation intensive du secteur lors des fouilles anciennes, que des possibilités existaient encore de préciser l'histoire de la partie résidentielle de cet ensemble grâce à une étude stratigraphique fine.

Ainsi, la structure arrondie décrite dans la publication du site comme une palestre pourrait être plutôt un aménagement d'agrément destiné à lier la *villa* et la rive du Gabas, comme J. Lauffray l'avait d'ailleurs proposé dans l'un de ses rapports de fouille. La durée d'utilisation de cet aménagement pourrait être largement allongée au vu des données rassemblées en 1994. En effet, il est possible que l'on puisse la prolonger jusqu'à la mise en place des aménagements du IVe siècle.
Le débroussaillement d'une partie du site et le nettoyage de certaines pièces ont démontré que les vestiges n'ont pas autant souffert que nous pouvions le craindre de l'absence de restauration et de leur abandon.

Ainsi, les potentialités d'une nouvelle exploitation scientifique de la *villa* tenant d'avantage compte des données de l'environnement et de la phase d'occupation médiévale paraissent exister. De la même façon, l'état des vestiges permet sans doute encore d'envisager une restauration préalable à une présentation au public. Une nouvelle évaluation, étendue à d'autres parties de la *villa* et intégrant une prospection systématique du secteur, pourrait fournir des éléments plus complets dans cette perspective.

François Réchin

LARCEVEAU
Pagoileta

La maison Pagoileta, située à la sortie du bourg neuf de Larceveau, en direction de Saint-Jean-Pied-de-Port sur la départementale 933, était menacée par les travaux d'aménagement de la route envisagés par la Direction départementale de l'Equipement dès août 1991.

Cette maison portait un nom connu dans les comptes médiévaux (recensement de 1413) du royaume de Navarre et présentait des caractéristiques typiques de ces fermes de Basse Navarre à ossature de bois. Avant sa destruction était exigée une étude du bâti accompagnée de datations dendrochronologiques et de sondages archéologiques. Grâce à la collaboration financière du Service régional de l'Archéologie et du Conseil général des Pyrénées-Atlantiques une opération de sauvetage a pu démarrer en début 1994 faisant de ce site le lieu privilégié d'une réflexion collective sur un sujet qui n'était alors connu que par des exemples en cours de restauration ou effondrés mais n'avait jamais fait l'objet d'une réflexion d'ensemble intégrant les données architecturales, archéologiques et la recherche d'éléments de datation (dendrochronologie, stratigraphie, céramique...).

La maison Pagoileta se situait en bordure d'une route développée au XVIIIe siècle à l'intersection avec un chemin menant au vieux village.

L'opération ici envisagée de démontage de la maison sous contrôle architectural et archéologique, avec enregistrement des données (relevés d'architecture, analyse des matériaux, dendrochronologie) puis de la fouille des secteurs sensibles (recherche des fondations de la maison, approche de la vie matérielle et culturelle par le mobilier, en particulier céramique, et par les indices des "rites" associés traditionnellement à ce lieu, recherche des éléments de datation relative...), s'est voulue exemplaire dans les collaborations mises en place avec les associations patrimoniales et archéologiques locales et dans l'approche méthodologique.

L'étude de terrain a été menée en février 1994 par une équipe de quatre personnes : archéologue-anthropologue, historien de l'art, topographe spécialiste des relevés de bâti et historien, travaillant en liaison avec un architecte charpentier et une dendrochronologue. Cette équipe a encadré les bénévoles pour la réalisation des sondages archéologiques. Cette phase coordonnée par le S.R.A. a été suivie d'une fouille archéologique en 1994.

L'étude réalisée par M.-N. Nacfer avec la contribution de J.-J. Soulas et de B. Szepertyski a montré la cohérence technique et chronologique de la structure porteuse composée de quatre portiques dont le premier intégrait le pan de bois central de la façade orientale et l'existence de deux remaniements au moins de la maison autour de cet état primitif :
- création d'une extension méridionale avec installation d'une cuisine en rez-de-chaussée (la plus ancienne a été découverte au nord, à l'étage) et avec un pan de bois à l'étage dissemblable du pan de bois central ;
- aménagement d'un portail avec une date du XIXe siècle incomplètement lisible qui venait fermer un espace originel en encorbellement.

Les sondages n'ont livré que peu de matériel céramique ou métallique mais toujours moderne ou contemporain. Ils ont confirmé l'implantation de la maison sur le substrat de flysch avec de rares assises de pierres et leur absence totale par endroits qui explique des fissures dans les murs, compte tenu des différentiels de résistance aux pressions.

Un puisard a été repéré dans la cuisine et un drain avec un canal collecteur principal et une adjonction latérale dans la cour orientale.

Les datations effectuées sur une vingtaine d'échantillons donnent des dates d'abattage des bois pour la

structure principale et le pan de bois central en 1715 et 1717, tandis que la partie méridionale est au plus tôt de 1746. Les prélèvements par carottage ont été effectués au cours du chantier tandis que les coupes faites au moment de la démolition —en même temps que des observations sur les parties latérales des bois porteurs non visibles pendant l'étude— privilégiaient les bois portant encore leur aubier, ce qui garantit la précision des résultats.

Cette maison qui reprend un nom connu au Moyen Age présente des caractères que l'on peut qualifier d'archaïques dans la mesure où ce type de lien a dévêtissement latéral dépasse rarement la fin du Moyen Age dans la plupart des régions. Les études de la structure de bois montrent une mise en œuvre très soignée pour la structure originelle qui est l'œuvre d'un charpentier, mais beaucoup plus sommaire pour les combles et la partie méridionale à pan de bois rajoutée plus tardivement.

Si cette opération constitue une première dans le sud de l'Aquitaine par le type de travail interdisciplinaire qu'elle a engendré et le partenariat qu'elle a suscité entre les collectivités territoriales de l'Etat, elle a innové aussi dans la place accordée à sa diffusion : stage d'initiation à la méthode de recherche et d'étude organisé pour les enseignants par le service éducatif du musée basque, réalisation par S. Gracieux d'une maquette financée par le même musée (qui accueillera les éléments prélevés dans la maison avant sa démolition) à partir des données de l'étude et d'une exposition due à J.-P. Lhomme (Service régional de l'Archéologie) sur les résultats de l'opération inaugurée lors des journées du patrimoine basque d'Irissari en octobre 1994 et circulant dans le département depuis.

L'étude dirigée par M.-N. Nacfer a mis en évidence la cohérence chronologique de la structure de bois porteuse, la faible amplitude stratigraphique et l'absence d'éléments pouvant laisser espérer l'existence de niveaux plus anciens contemporains des mentions de la fin du Moyen Age.

L'opération de fouille qui a suivi la démolition devait confirmer ce que les sondages avaient laissé envisager et répondre à des questions plus précises sur l'organisation de l'habitat et son évolution dans le temps, les relations entre le bâti et le système de drainage repéré dans la cour et apporter des informations sur la vie matérielle des habitants.

D'un point de vue architectural, la fouille confirme les données des sondages en mettant en évidence l'installation de la maison sur le substrat, qui est aménagé à certains endroits —en particulier au nord— pour servir de fondation des murs. Lorsqu'il se trouve plus bas, cette fondation peut être assurée par de grandes dalles monolithes ou par des blocs de taille moyenne appareillés.

Dans la partie sud, que les datations des charpentes ont reconnu comme postérieure et donc comme une extension de la maison primitive, le substrat est plus profond et le mur extérieur comme le mur de refend, qui sont de dimension comparable, ont rejoint le niveau de flysch en place, comportant jusqu'à six assises de moellons en fondation. Cela est particulièrement visible dans la partie sud-ouest de la maison qui correspond à l'étable.

Ici, la stratigraphie est plus importante et permet de repérer trois niveaux d'occupation, scellés chacun par des niveaux importants d'argile stérile, d'une quinzaine de centimètres d'épaisseur en moyenne.

Le niveau le plus ancien est caractérisé par un sol dallé composé de blocs irréguliers qui ne sont pas disposés sur toute la surface mais semblent ménager des espaces préservés, alternant avec des zones rubéfiées et des trous de poteaux. Un niveau intermédiaire se caractérise par un sol régulier de galets pris dans une gangue grisâtre qui constitue un sol assez compact.

Le niveau plus récent, le seul à comporter du matériel en grande quantité, est le dernier état de l'occupation de la maison riche en débris végétaux et en matériel récent de toute nature : matières plastiques, outillage agricole métallique...

Le dépotoir, riche en céramique, a été repéré au pied du mur nord de la maison, à l'aplomb de la cuisine située à l'étage. Le matériel céramique en cours d'étude pour partie ne semble pas remonter au-delà du XVIIIe siècle, associant pour cette période des céramiques communes locales de types Garos et des productions espagnoles de Navarre.

Les rares monnaies trouvées dans le reste de l'habitat sont récentes, tout comme les fragments céramiques hors du dépotoir évoqué ci-dessus.

S'il paraît difficile, à partir de ce seul exemple, de tirer des conclusions générales, il apparaît que cet habitat s'installe au XVIIIe siècle dans un espace proche des nouvelles voies de circulation, conservant peut-être le nom d'une maison plus ancienne délaissée à cette époque.

Le plan primitif paraît celui d'une maison à deux travées (nef et travée nord) où la cuisine originelle se trouve au nord et à l'étage. La concentration de matériel céramique à cet endroit traduit la fonction de cette pièce pendant tout le XVIIIe siècle et jusqu'à une période récente compte tenu du matériel des niveaux supérieurs repérés.

L'aménagement au sud, qui doit aller chercher le substrat rocheux plus bas, est plus récent et, dans un premier état, la cuisine est d'une seule pièce, séparée de l'arrière de la maison par un mur de refend qui vient rejoindre le filon de flysch à peu près au centre de la nef.

Le système de drain, retrouvé dans la cour devant la maison lors des sondages, n'a pu être fouillé mais il apparaît que dans la partie sud-ouest de l'étable des blocages de pierre engagés le long des murs pouvaient aussi assurer une évacuation des eaux usées de l'étable.

Les conditions locales n'ont pas permis une étude plus large de la maison et de son territoire immédiat qui, traitée conjointement par une approche archéologique et ethnologique, constituerait le complément indispen-

sable à une approche raisonnée de cet habitat traditionnel de la Basse Navarre. La mise en place d'un corpus de ces maisons, de datations complétées par des lectures du bâti, et d'une approche ethnologique renouvelée pourrait constituer l'étape suivante de la recherche des habitats traditionnels.

Marie-Noëlle Nacfer,
Philippe Vergain

LARRAU
Tumulus de Pelusagne

Ce monument, situé à 1594 m d'altitude, avait été endommagé par des chasseurs de palombes pour la construction de leur poste de tir.

Cette structure de 8 m de diamètre et 0,50 m de haut a fait l'objet d'un décapage en surface partiel, suivi d'une étude en profondeur par une tranchée de 5 m de long et de 2 m de large dans la zone centrale mais de 1 m seulement au-delà. Le travail a été particulièrement difficile, un réseau très dense de fines racines scellant littéralement les éléments entre eux.

La structure de ce qui avait été interprété comme un tumulus s'est révélée particulièrement décevante puisqu'il ne s'agissait en fait que d'un amas désordonné (mais régulier) de blocs pierreux en moyenne de la taille d'un pavé, avec éléments légèrement plus volumineux dans la zone centrale. On notait dans cette dernière une disposition en trois assises de blocs, cette épaisseur allant en diminuant vers la périphérie avec deux puis une seule assise. Aucune architecture particulière ne signalait la région centrale, même de la façon la plus sommaire. Enfin, aucun mobilier ni aucun fragment de charbon de bois n'a pu être recueilli. De ce fait, aucune datation ne sera possible.

L'interprétation d'une pareille structure relève de l'hypothèse. Il semble que l'on puisse toutefois éliminer un tas d'épierrage, dans un contexte agricole, ou un vestige d'habitat, inconcevables l'un et l'autre à cette altitude, sur ce sommet exposé à toutes les intempéries et loin de tout point d'eau. L'hypothèse d'un tumulus pierreux à vocation funéraire, rattachable au rite d'incinération, pourrait paraître plus vraisemblable. Nous en avons déjà fouillé sept qui avaient tous plus ou moins des points communs avec Pelusañe, y compris l'absence totale d'architecture élaborée (Apatesaro 5). Cependant, tous avaient pu être datés par le C14. Peut-être s'agit-il, ici, d'un symbolisme poussé à l'extrême ?...

Jacques Blot

LESCAR
Côte Piteu

Un projet de lotissement en limite de la ville antique du Bialé à Lescar a nécessité une première estimation archéologique sous la forme de sondages et de décapages ponctuels sous la direction de Fr. Réchin de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Trois tranchées ont été réalisées. Un secteur a livré des tuiles et un niveau archéologique continu, dont un épais sol de tuileau qui pourrait correspondre à une couche de destruction.

L'ensemble le plus riche se développe sur 0,40 m de stratigraphie et peut être daté du Ier siècle de notre ère.

Cette expansion de l'agglomération est un élément nouveau dans la connaissance de la ville antique de Lescar entraînant la mise en place de prescriptions sur le projet de lotissement : une fouille archéologique devra être réalisée sur les lots concernés en 1995.

Philippe Vergain,
d'après François Réchin

LESCAR
Parking du Lycée

Cette fouille a été menée sur la basse terrasse du gave, au pied de la haute ville de Lescar et à la périphérie orientale de l'agglomération antique de la basse ville, pratiquement sur la rive gauche du ruisseau le Lescourre. L'opération, provoquée par la construction d'un parking attaché au Lycée de Lescar, a bénéficié du concours du Ministère de la Culture, du Département des Pyrénées-Atlantiques et de la Commune de Lescar. La réalisation des travaux a été confiée à la section d'Archéologie de l'Université de Pau et a bénéficié de l'aide d'un archéologue contractuel de l'A.F.A.N. pour le décapage mécanique. Les étudiants de seconde année de DEUG ont pu ainsi se familiariser à la pratique de l'archéologie de sauvetage.

■ *Des installations légères*

Dix-huit structures de galets ont été mises au jour ; elles se présentaient pour la plupart sous la forme d'accumulations grossièrement circulaires sur une seule épaisseur, par endroit deux épaisseurs, de galets de tailles variables. Certains de ces galets étaient éclatés sous l'effet de chocs thermiques. Le diamètre de ces structures se situe en général autour d'un mètre. Ces éléments semblent indiquer que ces vestiges ont été utilisés comme base de foyers temporaires.

Les alentours de ces structures ne comportaient aucun autre aménagement : ni calage de poteau, ni structure de stockage, ni sol construit.

■ *Une organisation éclaircie*

La surface de fouille obtenue grâce au décapage mécanique (2 400 m²) nous a permis de mieux appréhender la répartition des structures mises au jour. Les distances qui séparent en général les différents foyers n'interdisent en rien de penser qu'ils pouvaient avoir fonctionné au même moment. Un secteur particulier de la fouille (structures 3, 4, 5) permet toutefois de conclure avec un peu de certitude que certaines installations, trop proches les unes des autres pour avoir été utilisées au même moment, se sont vraisemblablement succédées sur le site. Par ailleurs, aucune structure d'enclos ou de fossé ni aucune voie de circulation, ne sont apparues. La majeure partie de ces installations a été manifestement implantée de façon relativement aléatoire mais dans un périmètre assez bien défini dont le tracé extérieur semblait affecter une forme arrondie.

■ *Un élément apporté à la connaissance de la topographie antique de Lescar*

La précarité de ces habitats, l'absence de structure de stockage, la rareté du matériel découvert, la localisation de l'établissement en bordure de la plaine du Pont-Long, territoire traditionnellement dévolu aux pacages hivernaux des troupeaux ossalois, tendent à placer leur fonction dans un cadre pastoral. Or, jusqu'à présent, les établissements pouvant se rapporter à l'élevage ou à l'agriculture avaient été localisés essentiellement sur la bordure méridionale de la haute terrasse du gave. Les données chronologiques dont nous disposons placent l'utilisation de ces différentes structures à l'époque romaine, sans doute durant le Ier siècle.

Ces travaux ont aussi permis de réduire les incertitudes qui touchaient aux limites orientales de la ville. Il est ainsi aujourd'hui assuré que l'agglomération antique ne s'étendait pas au pied de l'éperon de la haute ville sur sa face méridionale.

François Réchin

OLORON SAINTE-MARIE
Cathédrale Sainte-Marie

La fouille des abords de l'ancienne cathédrale Sainte-Marie s'est effectuée dans le cadre d'une opération de prévention du 18 avril au 17 juin 1994. La pose d'un drain tout autour de l'église s'avérait nécessaire pour les travaux d'assainissement. Des vestiges correspondant à trois grandes périodes, gallo-romaine, médiévale et moderne, ont été mis au jour.

Une occupation antique autour du Ier siècle après J.-C.

Les structures appartenant à la période gallo-romaine se situent dans un périmètre relativement restreint, à l'est de la sacristie. Malgré la faible surface fouillée, trois occupations successives ont pu être repérées :

• au sud du secteur se trouve l'angle sud-ouest d'un bâtiment daté du Ier siècle après J.-C. Aucun élément ne nous permet de connaître la fonction de ce bâtiment dont nous n'avons qu'une vision partielle ;

• un deuxième bâtiment est construit suivant une orientation différente. Plus tard, cette pièce est prolongée vers l'Ouest et le Sud, conjointement à l'aménagement d'un hypocauste. La découverte d'enduits peints blancs à bandes rouge, de fragments de marbre veiné vert et de tesselles de mosaïques nous donne une idée de l'ornementation du bâtiment. Le mobilier céramique nous permet de dater la destruction de la fin du IIe siècle, voire du début du IIIe siècle après J.-C.

La cathédrale dans son contexte médiéval

Les vestiges de la période médiévale se localisent essentiellement au sud et à l'ouest de l'édifice ainsi que dans les parties est et nord du chevet.

■ ***Le cloître***

La présence d'un cloître est mentionnée dans quelques archives mais sa localisation n'a jamais été déterminée. Les découvertes archéologiques permettent d'avancer une hypothèse : le cloître serait situé le long du bas-côté sud de l'édifice ; seuls demeurent les vestiges des galeries est et ouest, la galerie nord ayant été détruite au XVIe siècle lors de la construction du bas-côté. Quelques vestiges des arcs du cloître et du mur bahut (colonnes, chapiteaux, arc interrompu sur le mur de la sacristie) témoigneraient encore de sa présence.

■ ***Le cimetière***

Des coffres en dalles, datant du XIVe siècle, ainsi que trois niveaux de sépultures en cercueil et pleine terre de la période moderne (XVIe-XVIIIe siècles) ont été découverts essentiellement le long du bas-côté sud. Il est possible que l'orientation Nord-Sud de certains coffres réponde à une organisation particulière de l'espace, notamment en rapport avec les galeries du cloître.

La période moderne

Au nord de la cathédrale, un niveau de rue en galets, son caniveau et des canalisations ont été mis au jour le long des contreforts. Des photographies du début du siècle montrent qu'à cette époque encore les rues avaient conservé le même aménagement.

Cette opération, quoique limitée dans son emprise, a permis de confirmer l'occupation antique du quartier Sainte-Marie et laisse envisager l'existence d'un lieu de sépultures du Haut Moyen Age que les fouilles de F. Réchin à Bourt-Paillassan avaient déjà mis en lumière.

Nathalie Chevalier,
Anne Métois

OSSERAIN-RIVAREYTE

Routye

Au Moyen Age, Osserain, situé à la pointe nord de la vicomté de Soule, était frontalier du Béarn et de la Navarre. Le principal chemin qui joignait ces deux états y traversait un cours d'eau, le Saison. Les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle en suivant la voie venant de Vézelay pouvaient être accueillis dans deux hôpitaux, celui de Sainte-Madeleine et celui de Saint-Elix.

Une motte castrale nommée "La Taillade", située à proximité de Saint-Elix et à côté d'un groupe de maisons, "Le Barry", a fait l'objet d'un relevé topographique mené par Louis Mouillac et Stéphane Boulogne. Installée sur un éperon, au confluent du Saison et d'un petit ruisseau, elle surplombe un ancien gué qui permettait de traverser le premier nommé. Le site comprend un tertre, aménagé par accumulation de matériaux, placé entre deux enclos formant basses-cours. Au Nord-Ouest, et adossés au tertre, se remarquent les vestiges d'un mur, témoin probable de l'habitat seigneurial.

Les deux plus anciennes mentions connues de l'ensemble fortifié, "lo casteg deu Saranh" et le "castrum de Osaranho", datent de 1256 tandis que ses possesseurs apparaissent dès le début du XIIe siècle dans le cartulaire de l'Abbaye Saint-Jean-de-Sorde.
Replacé dans son contexte, c'est-à-dire l'existence à Osserain de deux ensembles comprenant chacun les mêmes éléments : un passage (un hôpital) et un site fortifié, ce château est certainement un des plus intéressants sites castraux médiévaux connus au Pays-Basque.

Christian Normand

SARRANCE

Grotte d'Apons

La grotte d'Apons à Sarrance s'ouvre dans la paroi sud d'une arête calcaire Urgo-Aptien à Toucasia. Elle domine le lit du gave d'Aspe et est placée à 6 m du chemin rive gauche, dit «d'Apons», reliant le piémont à la haute vallée d'Aspe et, au-delà, par le col du Somport, à l'Espagne. Sa localisation sur le verrou de la «Pene d'Escot» permet de contrôler tous les passages de la vallée.

Dans les années 70, cette petite cavité de 6 m de largeur au porche pour 4,50 m de profondeur a fait l'objet d'une fouille réalisée par A. Foache, vétérinaire à Oloron-Sainte-Marie. Monsieur Foache devait décéder en janvier 1984 avant d'avoir pu exploiter les résultats de ses travaux. Madame Foache a bien voulu nous confier le mobilier pour étude et publication.

Ce mobilier se répartissait en trois lots :

- plusieurs fragments importants de céramique antique,
- un lot représentant quatre vases attribués au Bronze ancien-moyen,
- des éléments de squelette humain associés, d'après les informations recueillies, au mobilier du Bronze ancien-moyen.

Il n'a pas été trouvé trace de notes ou de documents photographiques.

■ *Problématique*

Le mobilier recueilli chez Madame Foache attestait une occupation du site à deux époques distinctes, aquitano romaine et Bronze ancien-moyen. Si l'utilisation sépulcrale de la cavité était évidente, nous n'avions aucune donnée précise sur les relations possibles entre ces mobiliers et les sépultures. Les deux tiers de la cavité n'ayant pas été touchés, un sondage s'avérait indispensable afin d'étudier la stratigraphie et de relier, si possible, le mobilier que nous avions à l'étude avec les niveaux archéologiques en place. Au-delà, l'étude de niveaux stratifiés concernant la préhistoire récente, dans la zone sud-ouest de l'Aquitaine, doit nous permettre de préciser certaines séquences chrono-culturelles.

Si les fouilles anciennes ont attesté la présence d'occupations antiques en grottes, il n'y a pas eu dans cette région d'étude sur les organisations spatiales de celles-ci et sur leur motivation.

■ *Sondage*

Un sondage-diagnostic a été réalisé dans trois secteurs. Deux niveaux archéologiques ont été reconnus. Le premier correspond à une occupation située au premier siècle de notre ère. Le faciès céramique est marqué par

la présence de quelques poteries de tradition méditerranéenne. Ces éléments ne manquent pas de nous interroger quant à la fonction de cet établissement et à l'identité de ses occupants. Le second présente un sol aménagé composé de dalles et blocs décimétriques qui viennent buter sur de gros blocs verticaux qui «calent» une dalle verticale de deux mètres de longueur. C'est de cette dernière dalle, qui forme un coffre avec les parois, qu'a été trouvé l'essentiel du mobilier osseux provenant des fouilles de A. Foache. La céramique du Bronze ancien-moyen reposait sur ce col de même que quelques ossements humains.

■ ***Conclusions et perspectives***

La fouille du secteur nord-ouest de la cavité a révélé la présence d'ossements humains essentiellement concentrés dans le petit muret servant à caler, à l'Ouest, la grande dalle verticale. Aucune observation ostéologique n'a permis d'affirmer le caractère primaire des dépôts.

Notre première impression était que le dépôt originel se situait entre la grande dalle verticale et la paroi délimitant un espace qui aurait pu fonctionner comme une chambre sépulcrale. Cette zone a malheureusement été entièrement vidée par les fouilles anciennes (les seuls vestiges encore présents se situent à l'intérieur du petit muret). Le dégagement de l'éboulis a également livré des vestiges humains. Proviennent-ils de remaniements récents, de perturbations anciennes liées au fonctionnement et à la gestion des dépôts funéraires ou alors est-ce que cette zone était également destinée à recevoir des cadavres ? Nous n'avons pas encore suffisamment d'éléments pour venir étayer l'une ou l'autre de ces hypothèses. Si ce secteur ne semble pas avoir été touché par les fouilles anciennes, il a néanmoins été sujet à des perturbations naturelles et probablement anthropiques. Dans l'hypothèse d'une reprise de la fouille, nous projetons de concentrer nos efforts sur la zone de l'entrée afin de mettre en évidence des structures ou dépôts en place.

L'intérêt majeur de ce site sépulcral réside dans la présence d'un aménagement mégalithique à l'intérieur d'une cavité naturelle. Bien que cette dernière ait été en partie fouillée, ce qui nous laisse évidemment une image déformée de l'agencement des éléments encore présents, il serait très intéressant de poursuivre nos investigations dans la mesure où les aménagements mégalithiques sont quasiment méconnus dans les cavités naturelles.

Par ailleurs, la présence d'une occupation au Ier siècle avant notre ère, avec un mobilier évoqué plus haut, nous fait nous interroger sur le rôle de cette cavité dans ce secteur de la vallée d'Aspe. Une étude approfondie de ce niveau renouvellerait nos connaissances sur la romanisation de ce secteur des Pyrénées.

Patrice Courtaud,
Patrice Dumontier

SAINT-JEAN-DE-LUZ
Étchétoko-Borda

Le projet de création d'un nouveau cimetière sur la commune de Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques), au lieu-dit Etchetoko-Borda, nous a amené à intervenir sur ce site déjà connu pour avoir livré des vestiges industriels paléolithiques et néolithiques (Arambourou 1988).

Devant l'importance du projet, le futur cimetière devant s'étendre sur une superficie de plus de 4 hectares, et compte tenu du caractère sensible du point de vue archéologique de la zone concernée, des sondages de contrôle ont été réalisés pour permettre d'orienter la décision quant au maintien ou à la levée de l'hypothèque archéologique sur ce terrain.

Ces sondages ont confirmé l'hypothèse selon laquelle le matériel archéologique ne serait pas en position primaire mais serait parvenu au bas des pentes par colluvionnement, lors de déplacements en masse des sédiments.

La stratigraphie observée dans ces sondages s'est révélée pratiquement partout sensiblement identique. Très peu dilatée, de l'ordre d'un mètre seulement, elle débute sur le flysch en place, ici très fortement tectonisé. Directement à son contact, se développe une couche argileuse de couleur jaune orangé, d'environ 0,70 m de puissance, issue de l'altération du flysch. Elle renferme, dans sa partie sommitale, de très nombreux fragments de plaquettes silicifiées et de rares artefacts. Au-dessus, une autre couche argileuse d'à peu près 0,30 m d'épaisseur, assez humifère, de couleur grise, contient également des silex taillés. Bien qu'en faible quantité, ce matériel archéologique se retrouve, sous l'effet de l'érosion, principalement concentré à la surface du sol.
Trois séries d'objets ont été récoltées dans les trois zones les plus significatives repérées lors de la phase de prospection. Quant aux sondages, ils n'ont fourni aucun matériel si l'on excepte un objet, en l'occurrence un pic «Asturien».

Ce matériel corrobore dans leurs grandes lignes les observations effectuées par R. Arambourou (*op. cit)* sur la collection du Dr P. Blot. Pour ce qui est de l'attribution culturelle, on peut effectivement proposer à ces séries lithiques une appartenance au Paléolithique moyen (voire Acheuléen), au Paléolithique supérieur (Aurignacien probable) et au Néolithique (Chalcolithique possible).

Compte tenu de ces observations et de la très faible probabilité qu'il ait pu subsister sur le site des niveaux anthropiques intacts, les travaux d'aménagement sollicités ont été accordés.

André Morala

- ARAMBOUROU R., 1988. Outillages préhistoriques à Saint-Jean-de-Luz (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales*, t. 8, p. 14-20, 3 fig.

URDOS
Les forges d'Abel

Les travaux d'aménagement de l'usine de béton sur l'emprise du site des forges d'Abel à Urdos ont nécessité une série de sondages archéologiques préventifs. Ceux-ci, au nombre de six, ont été effectués à l'aide d'un engin mécanique au mois de mars 1994.

Résultats des sondages

■ *Sondage 1*

De 5 m de long et de 1 m de large, ce premier sondage permet de reconnaître trois couches. La première, composée de charbon de limon et d'éclats de pierres rubéfiées, est épaisse de 30 cm. La seconde, de 1 m d'épaisseur, est exclusivement représentée par des blocs. La partie sommitale de la couche est aplanie ; elle pourrait bien être le sol contemporain de l'activité métallurgique. La troisième et aussi la dernière couche reconnue est un dépôt de limon ocre dont l'origine fluviatile parait indéniable.

■ *Sondage 2*

De 4 m de long et de 1 m de large, le deuxième sondage présente une séquence stratigraphique identique à celle du sondage 1. Une seule constatation est toutefois à noter : les couches expriment un pendage en direction du gave d'Aspe.

■ *Sondage 3*

De 5 m de long et de 1 m de large, le troisième sondage présente aussi une séquence identique. En revanche, une couche de remblais —travaux de nivellement entrepris en 1991— recouvre ces trois niveaux.

■ *Sondage 4*

De 10 m de long et de 1 m de large, le quatrième sondage présente un ensemble stratigraphique sensiblement différent. On constate que cette zone située en bordure de gave a été perturbée vraisemblablement lors de la construction de la voie de chemin de fer, puis remblayée récemment.

■ *Sondages 5 et 6*

Les sondages 5 et 6 présentent, eux aussi, des séquences stratigraphiques comparables à celles reconnues dans les sondages 1 et 2.

Conclusion

La zone occultée par les travaux se situe à proximité immédiate des vestiges archéologiques des forges d'Abel, sans toutefois leur porter atteinte. Mais un relevé précis de l'ensemble des témoins encore visibles de ce patrimoine industriel pourrait être préconisé actuellement afin de ne pas hypothéquer, dans l'avenir, une éventuelle mise en valeur du site.

Jean-François Pichonneau

AQUITAINE

PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Opérations communales et intercommunales

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

					Prog	Epoque	P.
	Garos et Bouillon	Anne BERDOY	AUT	PI		MED/MOD	122
	Vallée d'Aspe	Patrick PONS	AUT	PI			123
	L'occupation de la montagne barétounaise de la Préhistoire au système pastoral	Geneviève MARSAN	MCT	PP			124
	A64, Pau-Oloron	Wandel MIGEON	AFA	PR			124
	Vallée des Arbailles	Dominique EBRARD	AUT	PI			125
	Vallée de la Bidouze	Christian NORMAND	AUT	PI			125
64/287	LAAS	Anne BERDOY	AUT	PI			—
64/335	LESCAR Cami salié	François RECHIN	SUP	PI			—
64/430	ORTHEZ	Stéphane DUBOURDIEIU	AUT	PI			—
	Camps du Béarn	Sylvie LARGUÉ	AUT	PI			—

GAROS ET BOUILLON

La prospection menée en 1994 représente la suite et la fin des campagnes de 1992 et 1993 sur les communes de Garos et Bouillon. A l'heure du bilan, force est de constater que les résultats sont inégaux selon les périodes et les types de vestiges considérés ; plusieurs facteurs sont à prendre en compte dans leur analyse. En premier lieu, le paysage. Celui-ci est largement dominé par les coteaux qui offrent soit des flancs abrupts et boisés lorsqu'ils sont entaillés par le réseau hydrographique, soit descendent en pente douce jusqu'à la Rance et jusqu'au Luy-de-Béarn, seules rivières qui sont parvenues à constituer de véritables vallées. Les modes de mise en valeur de ce paysage n'ont pas facilité la prospection et ce pour deux raisons. La première tient à la prédominance des prairies et des bois sur les zones labourées ; la seconde résulte de la localisation même de ces labours qui se situent, dans leur grande majorité, sur les terres planes et riches des vallées alors que les vestiges de l'occupation humaine ancienne et l'habitat actuel sont implantés sur les points hauts. Il faut néanmoins reconnaître que la forte densité de zones boisées a permis la conservation de nombreuses extractions d'argile, lieux de prélèvement de matière première nécessaire aux potiers, qui ont disparu ailleurs en raison des nivellements opérés pour la mise en culture des parcelles sur lesquelles ils se trouvaient.

D'autre part, la connaissance des habitats et de leur localisation durant tout le Moyen Age et une partie de l'époque moderne, s'est heurtée à l'absence de vestiges repérables du fait même des matériaux de construction (terre, bois, chaume) mis en œuvre et si l'on a bien sûr cherché à pallier cette difficulté en tentant de discerner des concentrations de céramique, cette option s'est rapidement avérée inopérante dans cette région où ce matériel est omniprésent (rebuts de cuisson, "céramique d'épandage",...).

Il serait donc illusoire, au vu de ces réserves, de prétendre brosser un tableau de l'occupation du sol dans les communes de Garos et Bouillon. Les résultats de cette prospection fournissent néanmoins les premiers jalons dans ce sens et l'absence de vestiges —des époques protohistoriques et antiques notamment— peut éclairer *a silencio* le sujet. Les plus anciens témoignages de l'occupation humaine reposent sur l'identification de quelques concentrations de silex qui ont pu être localisées sur les hauteurs de Garos. Un immense hiatus chronologique sépare ensuite ces vestiges du Paléolithique de ceux de l'époque médiévale. Sans doute faut-il voir là confirmation de l'hypothèse émise par différents chercheurs, selon laquelle la région de Garos et Bouillon, le Saubestre, fut pendant longtemps une vaste zone boisée, encore désignée au Xe siècle sous les noms de *Silvestrum*, *Silvester* ou *Pagus Silvestrensis* et dont le défrichement et la mise en valeur auraient été liées à l'implantation de l'abbaye bénédictine de Larreule. S'il n'a pas été possible de localiser des habitats médiévaux, une motte et deux abbayes laïques (maisons nobles) sont là pour témoigner de l'emprise seigneuriale sur le territoire de Garos. Dans cette même commune, trois lieux de culte —aujourd'hui tous disparus— ont été répertoriés : l'ancienne église paroissiale Saint-Barthélemy et deux chapelles, l'une dédiée à Notre-Dame à l'écart du village et qui desservait le hameau de Jagou et l'autre, Sainte-Catherine, au pied de la motte.

Du point de vue de l'activité potière, de très nombreux vestiges permettent d'évaluer l'importance qu'a revêtu cet artisanat qui semble avoir été circonscrit aux seules communes de Garos et Bouillon, constatation qui résulte de la consultation d'archives, d'enquêtes orales et de prospections sur les communes alentour. La localisation des fours et des tessonnières identifiés montre —et ce fait est confirmé par les textes— que les structures de

production étaient implantées à proximité des habitats. Grâce à l'élaboration d'une typo-chronologie des productions de ce centre potier, il est désormais possible d'avancer les premiers éléments de datation des différentes structures connues. Les plus anciennes sont attribuables à la fin du Moyen Age alors que les plus récentes datent des premières années du XXe siècle, époque du déclin puis de l'arrêt définitif de l'activité potière.

Outre l'exploitation des résultats de campagnes successives de prospection, les recherches se poursuivent dans deux directions, en particulier : une opération de fouille est prévue qui permettra de compléter nos connaissances quant aux structures et aux productions de la fin de l'époque médiévale ; par ailleurs, un programme associant les données des textes, de l'archéologie, de la géologie, de la pédologie et d'analyses, cherche à préciser la nature des matières premières employées mais également l'étendue des gisements, les modes de mise en œuvre des différentes terres, etc.

Anne Berdoy

- BERDOY, A. "De l'art de la Poterie" à Garos et Bouillon, vu par un chimiste landais au début du XIXe siècle. *In : Bulletin des Amis des archives, documents pour servir à l'histoire du département des Pyrénées-Atlantiques*, 13, 1992, p.73-81.
- BERDOY, A. Le site de Gay-Dessus : approche d'une officine et d'un type de production du centre potier de Garos et Bouillon (Pyrénées-Atlantiques). *In : Archéologie des Pyrénées occidentales et des Landes*, 13, 1993-19994, p. 55-67.

Habitat pastoral en VALLÉE D'ASPE

L'inventaire des témoins de l'habitat pastoral en vallée d'Aspe a été entrepris dès l'année 1994 sur les treize communes du canton d'Accous, sous la responsabilité de P. Pons et de l'Association des Amis du Parc national des Pyrénées.
Il s'agissait de faire le point sur l'état de la documentation existante et de la normaliser pour l'inventaire archéologique régional.

Les travaux de la Commission "Habitat pastoral" ont permis de recenser les unités pastorales sur les "estives" des communes de Lees-Athas, Lescun, Lourdios et Urdos.
On constate, d'une façon quasi systématique, que l'environnement est déterminant dans le choix de l'emplacement de ces habitats (orientation, points d'eau...). Ces ensembles, composés d'une ou plusieurs cabanes, dont certaines toujours en activité, ont des formes, des modes de construction et des dimensions très diverses. Cependant, dans la majorité des cas, celles-ci sont associées à des enclos dont les limites s'intègrent au maximum au relief et à d'autres structures annexes.

Dans cette première approche, trois grands groupes apparaissent :

• certaines cabanes sont des abris aménagés sous une falaise surplombante ou dans une cavité dotée de murets,

• le deuxième groupe est composé d'abris construits sous de grandes dalles isolées,

• la majorité des vestiges rencontrés sont des abris construits, adossés au rocher ou à un bloc isolé.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il apparaît prématuré de vouloir établir une chronologie de ces unités même si on peut attribuer la création de certaines au XIXe siècle, lorsque l'espace montagnard est le plus complètement conquis et exploité.

Aussi, cet inventaire qui fait appel à une démarche régressive doit-il permettre de comprendre les différents modes d'organisation qui ont conduit à ces formes d'habitat. La recherche de ces sites d'altitude ne fait que commencer mais il apparaît clairement qu'elle doit être systématique dans son inventaire et que le recours aux données ethnographiques récentes est indispensable pour espérer mieux appréhender le degré d'adaptation des hommes à un milieu aux ressources limitées et ce depuis la préhistoire récente.

L'intégration de cet inventaire exhaustif des vestiges pastoraux au sein d'une véritable banque d'information du patrimoine "valléen" et de l'inventaire archéologique national (base DRACAR) doit contribuer à une meilleure connaissance, une meilleure gestion et une meilleure protection de celui-ci.

Jean-François Pichonneau
pour Patrick Pons

La montagne barétounaise

La campagne d'inventaire archéologique de la Vallée de Barétous (Pyrénées-Atlantiques, Béarn), axée sur la vallée de Barlanès, la zone de Guillers, la zone du Mailh Blanc et du Soum de Lèche, la vallée du Gave de Lourdios (Issor) et le ruisseau du Laboo a permis la découverte de nouveaux vestiges : tumuli à la Cabane de la Serre (1440 m), fonds de cabanes, probablement très anciens, à Guillers (Fd C3 et Fd C4), construction S3 et T1 (tumulus de pierre) en bordure du Braca de Barlagne, quatre grottes et abris sous roche du Pibot et du Laboo ; la reconnaissance d'un très important ensemble de tumuli (19 unités, regroupées en 4 sous-ensembles) à la Cabane de Féas (Soum de Lèche, entre 1510 m et 1480 m), tumuli signalés par J. Blot antérieurement, dans un article sur la Soule.

Les sondages diagnostics menés dans la même campagne ont confirmé l'existence d'une petite structure de combustion à la grotte de Pescamou 5 à 1790 m, la présence de vestiges osseux et de dépôts charbonneux à la grotte de Sudou 1 (432 m), et, pour le tumulus T11 du col de Bilâtre (525 m), une structure de construction assez comparable à celle du tumulus T1 fouillé en 1989.

Geneviève Marsan

PAU
OLORON SAINTE -MARIE
Projet de liaison autoroutière

Une opération de prospection inventaire archéologique sur le projet autoroutier Pau—Oloron Sainte-Marie a été réalisée entre le mois de juin et le mois de juillet 1994 à l'initiative du Centre d'Etudes Techniques de l'Equipement du Sud-Ouest et du Service régional de l'Archéologie.

Quinze communes étaient concernées par ce projet : Lescar, Poey de Lescar, Siros, Artiguelouve, Arbus, Aubertin, Lacommande, Lasseube, Monein, Précilhon, Escout, Estialecq, Oloron Sainte-Marie, Abos, Gurmençon.

L'objectif primordial de l'opération a été de dresser un inventaire aussi exhaustif que possible des sites archéologiques, monuments historiques, indices de sites se trouvant sur l'emprise du projet considéré, soit environ 40 kilomètres de long entre Lescar et Gurmençon, pour une largeur de mille mètres. Une cartographie précise des sites attestés, des indices de sites et anomalies relevées a permis de dresser un premier bilan de situation afin de mieux cerner l'impact futur de travaux à l'intérieur de la bande des milles mètres.

La réalisation de cette opération a débuté par l'étude des documents fournis par le Centre d'Etudes Techniques de l'Equipement du Sud-Ouest et le positionnement des données du fichier DRACAR du Service régional de l'Archéologie. L'étude des données bibliographiques ainsi que l'interprétation des clichés aériens (documents C.E.T.E.) ont ensuite apporté de nouveaux éléments en matière de reconnaissance de sites, d'indices de sites ou anomalies.

Ainsi, trente trois sites ont été positionnés à l'intérieur de l'emprise, sur neuf communes concernées. On doit noter, en particulier, la présence d'une occupation du Paléolithique moyen, l'existence de voies antiques et la présence d'un habitat rural traditionnel avec quelques fermes remarquables.

Compte tenu de l'importance de la couverture végétale à cette époque de l'année, il a été difficile de dresser un inventaire définitif de toutes les zones d'occupation humaine pour les périodes de la préhistoire ou de l'histoire.

Néanmoins, ce premier bilan a permis de localiser des sites avérés et de déterminer les zones à hauts risques archéologiques qui donneront lieu à des opérations de diagnostic archéologique.

Wandel Migeon

Pays de Soule et Massif des Arbailles

L'opération 1994 a permis de continuer la prospection des hêtraies karstiques de Haute Soule et des Arbailles où de nouvelles cavités ont été découvertes. Nous avons pu bénéficier de la collaboration de l'O.N.F. et du Comité Départemental de Spéléologie (CDS.64).
Nous avons surveillé sans beaucoup de résultats de nombreux chantiers :
• routiers (Montory, Laguinge, Larrau, Sainte-Engrâce, Charitte-de-Bas),
• pistes de débardage,
• défrichement de nombreuses petites parcelles,
• aménagement d'une mini centrale hydro-électrique du Midi (prise d'eau de Pista et d'Ardane, barrage d'Olhadoko, canalisations et bâtiments d'usine à Logibar).

Dans le cadre d'une volonté de protection et de valorisation des richesses naturelles et archéologiques du massif des Arbailles, une sortie sur le terrain a été organisée pendant deux jours à la demande des élus du Syndicat Intercantonal. Elus, propriétaires, gestionnaires (maires, commission syndicale du Pays de Soule et O.N.F.) ont pu aborder concrètement avec les personnes et associations travaillant sur ce massif, les projets d'aménagement et de développement touristique qui devront prendre en compte les éléments concernant l'environnement, la protection et la conservation du patrimoine archéologique.

Dominique Ebrard

Vallée de la BIDOUZE

La prospection-inventaire de cette année a porté sur le même secteur que les années précédentes, à savoir le territoire des communes traversées par la Bidouze et ses affluents. Cependant, en relation avec l'opération archéologique centrée sur la maison Pagoileta (commune de Larceveau), nous avons privilégié l'Ostibarret, c'est-à-dire la zone amont de ce territoire.

Axe de travail et bilan

■ *Etude de l'occupation du sol dans l'Ostibarret*

Nous avons insisté plus particulièrement sur les points suivants :

• prospections sur les collines entourant cette vallée : plusieurs zones, riches en structures souvent liées à l'agro-pastoralisme, ont été repérées ;

• positionnement des maisons dont le nom apparaissait dans les enquêtes de monnayages du Moyen Age publiées par J.-B. Orpustan : nous avons retrouvé près de la moitié de ces noms mais ils correspondent pour la plupart à des reconstructions du XVIIIe siècle (afin de faciliter et de rationaliser l'étude architecturale de chaque bâtiment, une grille de description simplifiée a été mise au point) ;

• repérage des axes de communication anciens et prospection le long de ceux-ci.

■ *Prospection aérienne*

Les observations tirées des clichés réalisés en vol par F. Didierjean ont été systématiquement vérifiées au sol. Outre la découverte de quelques sites nouveaux, ce travail nous a permis d'apporter des renseignements complémentaires concernant des sites déjà connus.

■ *Prospection dans les zones calcaires*

Après sélection sur les cartes géologiques, nous avons parcouru les secteurs de la vallée susceptibles de receler des cavités. Les résultats ont été négatifs.

■ *Ramassages du matériel*

Ils ont été réalisés dans les principaux gisements de plein air pré et protohistoriques reconnus précédemment. Les séries recueillies confirment la présence d'Acheuléen moyen-supérieur dont les pièces sont très majoritairement issues des galets des terrasses alluviales et de Moustérien où cohabitent quartzites, ophites et silex d'origines apparemment locales. Le Paléolithique supérieur est représenté principalement par l'Aurignacien et, à un degré moindre, par le Magdalénien. Malgré

l'abondance du matériel lithique néolithique et/ou Age du Bronze, toute attribution culturelle précise est limitée par l'absence totale de matériel céramique.

■ ***Recherche de nouvelles données sur les maisons fortes***

Les très nombreux volumes du catalogue de la Chambre des Comptes du royaume de Navarre et la majorité des autres documents disponibles aux Archives de Pampelune ont été consultés. Sur le terrain, l'étude de chaque construction a été complétée par un plan au sol et une description architecturale. Seule Jauregia de Méharin a fait l'objet d'un travail plus complet avec l'aide de l'architecte B. Tisné. Les seuls éléments recueillis confirment la grande simplicité de ces maisons fortes, de plan carré ou rectangulaire, très similaires aux «casas-torres» du domaine sud-pyrénéen. Une place à part doit être réservée à l'une d'entre elles, Laxaga d'Asme, dont la structure bien plus complexe avec tour-porche et mur d'enceinte, est sans doute à mettre en relation avec les postes souvent importants que ses seigneurs occupèrent auprès du roi de Navarre.

Christian Normand

AQUITAINE

DÉPARTEMENT

Travaux et recherches archéologiques de terrain

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

			p.
Terrasses alluviales du Pléistocène inférieur au Pléistocène supérieur de la vallée de la Garonne	Dominique MILLET	EN	128
Datation des séquences culturelles paléolithiques du nord du bassin aquitain	Françoise DELPECH	CNR	129
Technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes	Hugues PLISSON	CNR	130
TRANSIT	Jean-Pierre TEXIER	CNR	131
Caractérisation des ressources de matières premières du nord-est du Bassin Aquitain	Alain TURQ	SRA	—

Terrasses alluviales garonnaises du Pléistocène (Gironde et Lot-et-Garonne)

Des prospections thématiques menées sur les terrasses alluviales de rive gauche garonnaise, attribuées au Pléistocène supérieur, moyen et inférieur récent entre Caudecoste (Lot-et-Garonne) et Illats (Gironde) couplées avec l'inventaire du matériel lithique du Musée de Sainte-Bazeille (Lot-et-Garonne) ont permis de reconnaître 15 stations de plein air du Paléolihique inférieur et moyen établies sur des affleurements de roches siliceuses.

En Gironde, dans les Graves sud, le site de *«La Hourcade»* à Illats livre toujours (D. et F. Millet, 1992, 1993) du matériel roulé provenant du corps supérieur (nucléus, choppers, éclats corticaux, éclat modifié) et inférieur (choppers) de la formation attribuée au Pléistocène moyen (J. Dubreuilh, 1976). Dans le Sauternais (Toulenne, Fargues), la Moyenne terrasse porte des éléments roulés ou éolisés. La basse terrasse rissienne (Preignac) contient du matériel en stratigraphie (bord externe de la formation) exploitant le silex aquitanien. Il comporte des nucléus discoïdes (dont un sur plaquette), des galets testés, des éclats à talon épais témoignant de phases de décorticage et de plein débitage.

En Lot-et-Garonne le matériel a été recueilli (B. Abaz, D. et Fr. Millet) en position secondaire (affleurement de la terrasse ou importation des terrasses sous-jacentes). Certaines pièces proviennent de la base des limons bruns qui couvrent les terrasses. Le bassin du Lavison regroupe de nombreuses stations. Les assemblages lithiques qui en proviennent exploitent le silex meulier local, souvent de mauvaise qualité, caverneux, dont la diffusion semble se limiter à une aire d'environ 10 kilomètres le long de l'axe garonnais.

Les ateliers ont concentré les matières taillables :
- Sur le rebord interne de la haute terrasse, intrusion de galets de la Garonne pour y être débités (nucléus, éclats) ou façonnés (bifaces, hachereaux...) - Acheuléen garonnais *s.l*-
- Dans les vallons, exploitation des affleurements de silex aquitanien et production de supports mobiles (petits nucléus discoïdes sur plaquettes, éclats de seconde génération, petits bifaces, outils sur éclat...) avec réemploi d'artéfacts anciens comme percuteurs ou rarement de galets pour le débitage.-*MTA ?* -

Une station (Saint-Pierre-de-Buzet-Fxb1) comporte un assemblage de galets rubéfiés en quartzite caractéristique de l'Acheuléen garonnais (n : 124). Les produits nucléiformes (pics, bifaces, unifaces, hachereaux, choppers, nucléus) dominent (78%), le débitage (18%) est cortical, le petit outillage sur éclat est rare (3%) formé de racloirs sur face plane.

Les composantes suivantes peuvent être proposées comme hypothèses, compte tenu de l'absence de stratigraphie :
- un Acheuléen *s.l* garonnais exploitant les galets importés des terrasses sous-jascentes, rarement le silex local ;
- une importante composante de type Paléolithique moyen (MTA *s.l)* à débitage discoïde dominant et petits bifaces sur éclat exploitant le silex local ou employant occasionnellement les galets bruts ou taillés ;
- un Paléolithique supérieur discret et indéterminé associant le silex local et importé.

Dominique et Françoise Millet

Datation des séquences culturelles paléolithiques du Nord du Bassin Aquitain

Les résultats obtenus cette année concernent deux des trois périodes retenues dans le cadre de ce projet : la période antérieure au dernier interglaciaire avec industries du Paléolithique inférieur et moyen ainsi que la période dite de passage du Paléolithique moyen au Paléolithique supérieur.

■ *Période antérieure au dernier interglaciaire*

Les travaux ont porté sur l'ensemble des niveaux archéologiques du gisement de La Micoque ayant fait l'objet de fouilles récentes. Dix sept dents de Cheval provenant des couches E à L2/3 ont été analysées conjointement par les méthodes fondées sur les déséquilibres des familles de l'uranium (U-Th) et la résonance de spin électronique (ESR) (Falguères, Saleki et Bahain, sous presse).

Les âges obtenus pour les couches L, K et J sont compris entre 300 000 et 350 000 ans B.P. ce qui les place dans le stade isotopique 10 ou dans le stade isotopique 9. Concernant les niveaux H et E, les résultats sont plus dispersés. Rappelons que J.-P. Texier et P. Bertran (1993) proposent d'attribuer l'ensemble sédimentaire contenant les niveaux archéologiques E à L2/3 au stade isotopique 10.

■ *Période de passage Paléolithique moyen-Paléolithique supérieur*

Cette période concerne des sites se plaçant à la limite des possibilités de datation de la méthode ^{14}C et nécessite des travaux utilisant d'autres moyens de datation.

Ce projet collectif de recherche a contribué à l'avancement des travaux du C.R.I.A.A. sur la thermoluminescence qui se sont appuyés sur les données d'une aire de combustion de la grotte XVI. L'étude méthodologique est en cours et des datations ont d'ores et déjà été obtenues. Le croisement des méthodes TL/^{14}C devient possible et permettra d'intéressants recoupements. Des datations radiocarbone seront effectuées sur des charbons de bois prélevés dans un niveau aurignacien (couche Abase) à l'occasion de la venue sur le site du GDR Méthodes Nucléaires de l'Archéologie.

■ *En 1995*

Des travaux relatifs au problème majeur du déséquilibre de la chaîne de l'uranium se poursuivront, ceci afin d'étudier les fluctuations dans le temps de la radioactivité ambiante. Ces travaux sont fondamentaux pour les préhistoriens qui obtiendront des datations de meilleure fiabilité.

Nous développerons également les travaux intéressant le dernier maximum glaciaire et plus particulièrement ceux concernant deux sites dans lesquels ont été mis en évidence des fentes de gel montrant le développement d'un pergélisol en Aquitaine lors d'une période qu'il faut précisément situer. Enfin, nous prévoyons quelques datations ^{14}C pour des sites du dernier maximum glaciaire (abri Houleau notamment).

Françoise Delpech

Technologie fonctionnelle des pointes de projectiles solutréennes

Ce projet collectif se proposait de rassembler, dans le cadre d'une démarche actualiste, un corpus de données expérimentales relatives à l'utilisation des pointes lithiques solutréennes, essentiellement "pointes à cran solutréennes", mais aussi dans une moindre mesure "feuilles de laurier" de petit module et "pointes à face plane".
Plusieurs questions archéologiques apparaissent en corollaire plus ou moins proche de la problématique générale relative aux principes de fonctionnement de ces catégories d'objets : quels types de projectiles ces armatures devaient-elles rendre efficients ? Quels modes de lancer pouvaient raisonnablement être utilisés ? Et enfin, quels modèles peuvent rendre compte de l'accumulation de ces objets, dans des états d'abandon différents dans les sites archéologiques ? Ces diverses perspectives devraient en effet pouvoir être discutées sur des bases inférentielles nouvelles à partir du moment où des relations pourront être proposées et, dans le meilleur des cas, validées entre des facteurs tels que le montage des armatures sur les projectiles, l'énergie cinétique de ces derniers, le type de lanceur et les stigmates d'utilisation enregistrés par les objets techniques (fragmentation, macro et micro-traces...).

Au cours de 1994, a été parachevé un protocole d'étude expérimentale sur de grands mammifères pour les différentes catégories de pointes lithiques. Celui-ci s'est fondé sur le dépouillement de plusieurs centaines de données enregistrées précédemment depuis 1987 par un groupe de travail informel.

L'approche actualiste avait alors été conduite sur des bases plus heuristiques pour estimer la nature des principes généraux de fonctionnement de ces objets et de leur mode de lancer. Les cibles utilisées avaient jusqu'à présent consisté en carcasses de caprinés.

Devant les évidences archéologiques et archéozoologiques des contextes solutréens pris en considération - rappelons que cette approche est commune à l'étude de plusieurs ensembles solutréens provenant des fouilles des gisements de Azkonzilo à Irissary (Pyrénées-Atlantiques), de Cuzoul à Vers (Lot), du Placard à Vilhonneur (Charente) et de Combe Saunière à Sarliac-sur-l'Isle (Dordogne) - , il est apparu comme un facteur déterminant d'envisager l'utilisation sur des caracasses de grands herbivores (Cheval, Boeuf) ce qui implique des conditions d'étude et une logistique nettement plus lourdes.

Le besoin de moyens financiers plus importants pour le traitement de volumineuses carcasses d'herbivores et la rareté de ce type de situation expérimentale nous ont conduit à rassembler autour du groupe composé de technologues, d'archéologues et d'un archéozoologue (Ph. Morel, Bâle, Suisse) quelques autres chercheurs travaillant sur les mêmes périodes mais susceptibles à la fois d'apporter leur concours et leur compétence et, en retour, d'utiliser la matière première expérimentale potentiellement disponible. D'où l'adjonction de quelques chercheurs travaillant sur d'autres périodes que le Solutréen mais avec des problématiques similaires (H. Knecht, Université de Miami, Floride, U.S.A.).

Les résultats analytiques de 1994 ont permis d'élaborer définitivement le premier corpus de références concernant l'utilisation de deux lanceurs, arc et propulseur, sur des herbivores de taille moyenne. La comparaison aux séries archéologiques analysées selon une méthode identique n'a été achevée que pour le site de Combe Saunière.

L'année 1995 devrait permettre de tester des séries statistiquement appréhensibles de pièces sur de grands herbivores. L'importance numérique des échantillons a nécessité près d'une année de travaux d'enregistrement relatifs à la préparation et à la fabrication dans les matières premières adéquates de ces objets auxquels J. Pélegrin (ERA 28 du C.R.A. du C.N.R.S.) et S. Maury (Conservateur du Service départemental d'Archéologie de la Dordogne) ont consacré cette année une part de leurs activités. Les connaissances accumulées lors de ces recherches préliminaires à la phase d'utilisation seront en outre d'un intérêt non négligeable dans l'étude archéologique des caractéristiques techniques et culturelles des industries solutréennes des gisements concernés.

Jean-Pierre Chadelle,
Jean-Michel Geneste,
Hugues Plisson

"TRANSIT"

Basé sur une démarche actualiste, le projet TRANSIT (Transfert de Référentiels Actuels de l'étage Nival aux SITes paléolithiques) vise à une meilleure exploitation des documents paléolithiques. Il se propose notamment de caractériser qualitativement et quantitativement les modifications subies en milieu périglaciaire par les assemblages archéologiques lors des processus d'enfouissement et de diagénèse.

Le projet, lancé en 1991 dans le site naturel du massif de La Mortice (3 100 m, Alpes centrales), comprend trois volets principaux : l'étude approfondie des processus périglaciaires actuels ; l'étude des modifications subies par les assemblages archéologiques (silex taillés et ossements) créés artificiellement ; l'étude du piégeage et de la conservation des pluies polliniques.

Etude des processus périglaciaires actuels (travaux P. Bertran, J.-P. Texier)

En 1994, les recherches ont porté plus spécifiquement sur les points suivants :

■ *Les processus de solifluxion*

- suivi de l'expérimentation implantée en 1991 au front d'une coulée et destinée à identifier les mécanismes intervenant dans son fonctionnement,
- installation d'une nouvelle expérience dans la nappe fine d'une coulée afin de mieux comprendre les processus d'acquisition des fabriques liées à la solifluxion (mesure du taux de rotation d'objets en fonction de leur degré d'allongement et de l'angle de leur grand axe vis-à-vis du plan de stratification),
- mise en évidence de deux types de lobes : l'un présente des hauteurs de front plurimétrique et peut être relié au fluage d'une zone pergélisolée ; l'autre comporte des hauteurs de front pluridécimétrique et se rapporte à la solifluxion classique (alternances gel/dégel).

■ *Le rôle du ruissellement*

Il semble avoir eu un impact morphogénétique plus important que celui généralement admis. Des traces de ruissellement concentré ont été observées sur les parties à texture fine des coulées de solifluxion et des petits cônes de déjection se développent localement, en aval de certains fronts.

■ *Le rôle du vent*

Celui-ci a été apprécié à travers les particules piégées dans les névés résiduels. Il s'agit essentiellement de limons fins, mais des cailloux plats dont le diamètre (axe b) atteint jusqu'à 29 mm ont également été redistribués par ce processus.

Etude des modifications subies par les assemblages archéologiques artificiels

Sur le site lui-même ont été réalisées les opérations suivantes (travaux J.-L. Guadelli, J.-P. Raynal, P. Bertran, J.-P. Texier) :

- prise des coordonnées de tous les objets contenus dans les différentes cellules expérimentales,
- fouille exhaustive de la cellule n° 3,
- observations macroscopiques des modifications subies par les objets,
- prise des fabriques des objets allongés contenus dans les cellules 1 et 5.

Celles-ci confirment le rôle principal de la solifluxion dans le déplacement des objets (vitesse moyenne : 2 cm.an^{-1}), l'importance capitale du gel dans l'altération et la fragmentation des os et des dents, l'intervention de phénomènes annexes ("pipe krakes", averses de pluie et de grêle, vent, cryoturbation) pouvant avoir des effets spectaculaires mais ponctuels sur l'organisation spatiale des objets.

En outre, certains des objets recueillis l'année précédente ont fait l'objet d'une analyse tracéologique (travaux H. Plisson). Après deux ans d'exposition aux conditions périglaciaires, celle-ci montre que les arêtes actives des outils n'ont subi aucune altération et que les stigmates d'utilisation restent identifiables.

Etude du piégeage et de la conservation des pluies polliniques (travaux D. Vivent)

Des assemblages polliniques marqués, mis en place en 1993 dans des coulées de solifluxion et dans des polygones triés, ont fait l'objet en 1994 de prélèvements spécifiques. Ceux-ci seront analysés dans le courant de cette année et permettront d'apprécier la redistribution de pollens dans les dépôts un an après leur mise en place.

Jean-Pierre Texier

Découvertes fortuites (Dordogne)

REILHAC

Une matrice de sceau a été découverte fortuitement sur le versant septentrional de la motte castrale de Reilhac, à mi-distance des vestiges encore visibles de deux tours en pierre.

Elle se présente comme un petit cachet cylindrique de 20 mm de diamètre comportant un appendice hexagonal pour sa préhension et se terminant par un oeillet pour son attache. La hauteur de ce petit monument sigillaire est de 18 mm. Il présente, en outre, sur le revers de l'empreinte, une entaille en forme d'accents circonflexes superposés, destinés à indiquer le sens de l'impression.

Sa surface imprimante s'ordonne en deux secteurs distincts. Le premier recouvre la partie centrale délimitée par une bordure intérieure circulaire et sert de support à un écu droit, sorte de triangle isocèle dont les deux côtés égaux sont légèrement convexes. Cet écu porte des armes à ce jour inédites qu'en langage héraldique on peut décrire en ces termes : palé contre palé. Le second secteur correspondant à la bordure du sceau, entouré par une frise extérieure, présente une inscription incompréhensible. Dans cette zone figure généralement une légende écrite portant à la connaissance le nom et la qualité du détenteur du sceau.

Plusieurs indicateurs chronologiques d'ordre morphologique, emblématique et historique tendent à inscrire cette matrice dans une période comprise entre l'année 1269 et l'achèvement du premier tiers du XIVe siècle.

Bernard Fournioux

SAINT-AUBIN-DE-LANQUAIS

Le sud du Périgord est connu pour avoir livré un nombre non négligeable de témoins de la numismatique préaugustéenne : les dépôts d'Eymet, de Saint-Etienne-des-Landes, de Beaumont-du-Périgord, de Mouleydier, de Belvès ou des monnaies isolées à Biron...

Un statère macédonien, original, fut découvert fortuitement à la fin de l'année 1993 par des chasseurs à Saint-Aubin-de-Lanquais près de Bergerac. Il s'agit d'un statère posthume de Philippe II de Macédoine de bon aloi, frappé entre 323/2 et 315 dans l'atelier macédonien de Pella sous Alexandre le Grand. Il pèse 8,53 g. Ce statère est un des très rares originaux macédoniens trouvés en Gaule. Toutes les autres découvertes (moins d'une demi-douzaine) ont été faites au XIXe siècle. Son étude complète est en cours. Il sera à rapprocher du statère (douteux) signalé à Landerrouat près de Sainte-Foy-la-Grande (Gironde).

Richard Boudet, Christian Chevillot,
Hubert Feuille, Jean-Paul Noldin

SAINT-EMILION

Place Bouqueyre

A l'occasion du projet de création d'un centre commercial furent menés des sondages exploratoires à la pelle mécanique.

Ce secteur de Saint-Emilion, au creux du fer-à-cheval rocheux sur lequel est implantée la ville, est d'une part le plus faible de la défense naturelle du site, d'autre part constitue l'accès normal à la Dordogne et aux routes de Libourne, Branne et Bordeaux. Il était défendu par une barbacane dont subsiste une échauguette ; le mur est lui-même invisible hors de cet endroit précis et l'existence probable d'un fossé n'est démontrée par aucun argument topographique.

Les deux sondages qui ont été menés ont retrouvé le fossé qui entourait la barbacane : profond de plus de 3,50 m, il a été comblé en une seule opération ; aucun indice de datation n'a été reconnu.

Surtout, l'observation du bâti existant a montré que le mur de fond du garage, qui a un rôle de soutènement des terres de la place, est dans sa plus grande partie le mur d'enceinte de la barbacane sur lequel est placée, un peu plus loin, l'échauguette. Bien qu'il soit abondamment revêtu de ciment, on distingue sa construction en moellons de formes irrégulières ; il a un léger fruit qui correspond bien au soubassement d'un rempart. On a pu le suivre sous la maison voisine de l'autre côté de l'échauguette.

Pierre Régaldo-Saint Blancard

Saint-Aubin de Lanquais.
Statère macédonien.

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE

Bibliographie archéologique régionale 1994

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents reçus au centre de documentation du SRA et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 1993 sont donc inclus dans l'édition de 1994. Le bilan 1993 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

Préhistoire

- BEYNEIX, A. Céramiques du Néolithique final de la Muraille à Lafitte-sur-Lot (Lot-et-Garonne). *Revue de l'Agenais*, janv-juin 1994, n° 1-2, p. 34-41, fig.
- BOYLE, K.V. La Madeleine (Tursac, Dordogne) : une étude paléoéconomique du Paléolithique supérieur. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 55-78, fig.
- BRENET, M., CHADELLE, J.P. , TEXIER, J.P. Les gisements paléolithiques de la déviation sud de Bergerac. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 305-308, fig.
- CELERIER, G. (Dir.) L'abri-sous-roche de Pont-d'Ambon à Bourdeilles (Dordogne). *Gallia Préhistoire*, 1993, t. 35, p. 7-111, fig.
- CELERIER, G. (Dir.) L'abri sous roche de Pont d'Ambon à Bourdeilles (Dordogne). *Gallia Préhistoire*, 1994, t. 36, p. 66-140, fig.
- CLEYET-MERLE, J.J. La province préhistorique des Eyzies : 400 000 ans d'implantation humaine. Paris : CNRS : Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1994. 128 p. , ill.
- CLEYET-MERLE, J.J., MADELAINE, S., JUGIE, Ph. A propos d'un bison gravé sur bloc de l'abri Reverdit à Sergeac (Dordogne). *Paléo*, 1994, n° 6, p. 309-312, fig.
- CREMADES, M. Analogies technologiques d'objets d'art mobilier aurignaciens. *Préhistoire ariégeoise*, 1993, t. XLVIII, p. 85-106
- CREMADES, M. Oeuvres d'art mobilier inédites de la Madeleine (Tursac, Dordogne), fouilles J.M. Bouvier. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 235-248, fig.
- DEMARS, P. Y. *L'économie du silex au Paléolithique supérieur dans le nord de l'Aquitaine.* Bordeaux : Université de Bordeaux I, 1994. 270 p. , fig. Th. : Sci. : Bordeaux I : 1994 ; 988
- DESDEMAINES-HUGON, Ch. Les décors non-figuratifs du mobilier osseux des niveaux du Magdalénien IV et V de la Madeleine (Dordogne) : observations et comparaisons. *Préhistoire ariégeoise*, 1993, t. XLVIII, fig.
- DUBOURG, Ch., BOUVIER, J.-M., CASTANET, R. Un bloc gravé de l'abri de la Souquette (Sergeac, Dordogne) : une nouvelle figuration d'Antilope Saïga. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 249-262, fig.
- DUHARD, J.P. Etude comparative des statuettes féminines de Sireuil et Tursac (Dordogne). *Gallia Préhistoire*, 1993, t. 35, p. 283-291, fig.
- DUHARD, J.P. *Réalisme de l'image féminine paléolithique.* Paris : CNRS, 1993. 242 p. , ill. Cahiers du Quaternaire ; 19
- DUHARD, J.-P. La Maman de la «Vénus» de Laugerie-Basse aurait-elle eu des triplées ? *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, n° 1, p. 15-22, ill.
- FEBLOT-AUGUSTIN, J. *La circulation des matières premières lithiques au Paléolithique : synthèse des données, perspectives comportementales.* Nanterre : Université de Paris X-Nanterre, 1994. Thèse : Lett.
- FOUERE, P. *Les industries en silex entre le Néolithique moyen et le Campaniforme dans le nord du Bassin aquitain : approche méthodologique, implications culturelles de l'économie des matières premières et du débitage.* Bordeaux : Université de Bordeaux I, 1994. 547 p. , 163 fig., 139 pl. h.t. . Thèse : Sci. : Bordeaux I : 1994 ; 1188.
- GAUSSEN, J. Le Plateau Parrain. *L'Anthropologie*, 1994, n° 2-3, p. 418-426, ill.
- GAUSSEN, J. et MERLAUD, B. Des cailloux percés. *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p133-134, fig.
- GAUSSEN, J., HESAULT, J.CI., JOYEL, S. Parrain-nord, station magdalénienne de plein-air. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 115-160, fig.
- GELLIBERT, B. et MERLET, J. CI. Le tumulus de l'oranger à Mont-de-Marsan (Landes). *Documents d'Archéologie des Landes,* 1994, p. 9-15, fig.
- GELLIBERT, B. et MERLET, J.-CI. Les fouilles de La Hubla à Canenx-et-Réaut (Landes). *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, n° 434, p. 95-110, ill.

- GENESTE, J.M. Dominer la matière pour dominer l'Auroch : les chasseurs solutréens. *In Les chasseurs de la Préhistoire.* Paris : 1994. 96 p. , ill. Coll. Les éclats du passé.
- GENESTE, J.M. Chasse et archéologie expérimentale. In KNECHT, H. Les armes de l'homme de Cro-Magnon. *Pour la Science*, sept. 1994, p. 77.
- GENESTE, J.M. Combe Saunière. In LEROI-GOURHAN, A. *Dictionnaire de la Préhistoire.* Paris : P. U.F., 1994.
- LORBLANCHET, M. (Dir.) *L'art pariétal paléolithique : techniques et méthodes d'étude.* Paris : CTHS, 1994. 427 p. , ill.
- MERLET, J.-Cl. La fouille de La Hubla à Canenx-et-Réaut (Landes) par B. Gellibert et J.-Cl. Merlet. *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, nº 434, p. 94-107, ill.
- MERLET, J.-Cl. Le site du Moulin de Bénesse à Bénesse-les-Dax. *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, n° 434, p. 117-119, ill.
- MERLET, J.Cl. Une découverte paléontologique à Saint-Martin - d'Oney. *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, n° 435, p. 120, ill.
- MOISAN, L. Historique, inventaire et étude des restes de ***Mammathus primigenius*** de la grotte de Pair-non-Pair à Marcamps (Gironde). Collection Daleau du Museum d'Histoire naturelle de Bordeaux. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 39-54, fig.
- MORALA, A. La dalle calcaire gravée de l'abri Peyrony, commune de Gavaudun, Lot-et-Garonne. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 315-318, fig.
- PARANT-ARTXAGA, D. et DUPRE-MORETTI, E. Restes osseux humains de la grotte d'Urio (Sare) : compléments. *Ikuska*, 1994, n° 8, p. 28-33, ill.
- REGINATO, A. Une découverte de silex taillés dans une gravière de Sainte-Radegonde.) *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 7-10, fig.
- RINGEADE, M., MICHEL, P. A propos de l'***Eusmilus bidentatus ringeadei*** (Ringeade et Michel, 1994) de Soumailles, lieu-dit de la commune de Pardaillan, commune de Duras (Lot-et-Garonne, France) : étude descriptive. *Paléo*, 1994, n° 6, p. 5-38, fig.
- ROUSSOT, A. Préhistoire des Hauts de Garonne. in *L'Entre-Deux Mers à la recherche de son identité.* Actes du quatrième colloque - Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis : C.L.E.M., 1994.

Protohistoire

- BEYNEIX, A. Les vases du Bronze final de Fargues-sur-Ourbise et de Saint-Léon (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise,* 1994, n° 1, p. 11-14, fig.
- BEYNEIX, A., GARNIER, J.F. et PONS, J. Les épées du Bronze moyen et final draguées dans le cours inférieur du Lot (Lot-et-Garonne*). Bulletin de la Société préhistorique française*, 1994, t. 91, n° 3, p. 191-195, fig.
- BLANC, CI. Fragments documentaires sur un tumulus détruit en 1928 à Livron (P. A.) *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1994, p. 81-82
- BLANC, CI. Résultats de la fouille du cercle de pierres de Bious-Oumettes (Laruns, P. A.). *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1994, p. 23-31, fig.
- BLOT, J. Un cromlech du Bronze final en pays Basque (Hegieder 7-Esterencubi -P. A.) *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1994, p. 33-44.
- BLOT, J. L'archéologue, la mort et l'incinération protohistorique en Pays Basque. *Ikuska*, 1994, n° 8, p. 3-27, ill.
- BLOT, J. Le tumulus d'Urdanarre nord 1 : compte-rendu de fouilles 1991. *Bulletin du Musée Basque*, 1994, n° 138, p. 145-160, ill.
- BLOT, J. *Archéologie et montagne basque.* Elkar, 1994. 237 p. , ill.
- BOUDET, R. Armement de type laténien du Sud-Ouest de la France : un premier inventaire. *Revue de l'Agenais*, janv.-juin 1994, n° 1-2, p. 43-58, ill.
- DAUTANT, A. Deux vases protohistoriques inédits du Musée des Beaux-Arts d'Agen. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 15-16, fig..
- DAUTANT,A. *et al.* Les sépultures 47 et 48 de la nécropole protohistorique de Lagravière à Fauillet (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise,* 1994, n° 1, p. 17-20, fig.
- DUDAY, H. Extraits du rapport concernant les restes osseux du tumulus d'Urdanarre, N1. *Bulletin du Musée basque*, 1994, n° 138, p. 167-168.
- FAURE, M. Les fouilles archéologiques du Bois-Carré à Saint-Yzans-de-Médoc. *Les Cahiers Médulliens*, 1994, n° h.s.
- HEBERT, J.-Cl. Les monnaies cadurques à «têtes triangulaires» et leur circulation en Gaule du sud de -120 à -50 av. Jésus-Christ d'après les inventaires des trésors. *Revue de l'Agenais*, janv.-juin 1994, n° 1-2, p. 59-88, ill.
- MOREAU, J. Les recherches archéologiques à la Pointe de la Négade à Soulac. *Les Cahiers Médulliens*, 1994, n° h.s.
- MOREAU, J., LATHELOT, J.P. et DUBARRY, J. Un dépôt de haches de Bronze sur la plage de l'Amélie à Soulac-sur-Mer. *Les Cahiers Médulliens*, juin 1994, n° 21, p. 37-40.
- NORMAND, Ch. Fouille d'un four métallurgique dans le château des seigneurs de Luxe. *Les Amis de vieille Navarre*, 1993, 1° sem., p. 44-57, ill.
- NORMAND, Ch. Nouvelles données archéologiques sur Lézéa, commune de Sare (Pyrénées-Atlantiques). *Documents d'Archéologie des Pyrénées Atlantiques*, 1994, p. 9-21, fig.
- PAUVERT, D. Le mégalithisme en Périgord : II Le Fleix à Saint-Aquilin. *Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p. 5-50, ill.
- REGINATO, A. A propos de quelques nouvelles découvertes de mobilier de la fin de l'Age du Fer sur le site de La Gravisse à Aiguillon. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 27-30, fig.
- ROUSSOT-LARROQUE, J. Extraits du rapport concernant le vase biconique aquitain. *Bulletin du Musée basque*, 1994, n° 138, p. 161-164, fig.
- ROUSSOT-LARROQUE, J. Objets provenant des terres du tumulus. *Bulletin du Musée basque*, 1994, n° 138, p. 165-166.

- AVRILLAU. S. *Cluzeaux et souterrains du Périgord*. T. 2. Bayonne : Libro-Liber, 1994.
- BAUNAC, S. Contribution à l'étude de la nécropole du Puy-Saint-Front pendant le Moyen Age. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, n° 1, p. 23-39, ill.
- BELOT, Ch. Monnaies antiques découvertes à Dax dans l'ilôt central et au 25 rue Cazade (1978-1980). *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, n° 433, p. 93-113, ill.
- BERDOY, A. Le site de Gay-Dessus : approche d'une officine et d'un type de production du centre potier de Garos-et-Bouillon. *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1994, p. 55-67, fig.
- BERTHAULT, F. *Méthodologie et problématique dans l'étude des amphores : l'exemple de Bordeaux*. Bordeaux : Université de Bordeaux III, 1994. 139 p. , fig. Mémoire de DEA : Histoire et civilisation de l'Antiquité.
- BEYNEIX, A. et PIOT, C. Un timbre sur amphore de type Dressel 20, découvert à «Lamolie» à Astaffort (Lot-et-Garonne) *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 43-46, fig.
- BIZOT, B. Bassens : église Saint-Pierre et cimetière paroissial : dernières campagnes de fouille. *Revue archéologique de Bordeaux*, 1992, t. LXXXIII, p. 42-59, ill.
- CABANOT, J., COSTEDOAT, Ch. (Collab.) Recherches sur l'origine du marbre blanc utilisé pour les chapiteaux et les sarcophages de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age conservés dans la région Aquitaine. *Aquitania*, 1993, t. 11, p. 189-232, fig.
- CAPDEVIELLE, P. , DUBOS, B., MAURIN, B. Les chenets zoomorphes de Losa. *Bulletin de la Société de Borda*, 1994, n° 435, p. 351-374, ill.
- CASTELLANE, H. de. A propos de la Rigale. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1994, n° 1, p. 41-49, ill.
- CASTEX, D. *Mortalité, morbidité et gestion de l'espace funéraire au cours du haut Moyen Age : contribution spécifique de l'anthropologie biologique*. Bordeaux : Université de Bordeaux I, 1994. 2 t., fig. Th. : Anthropol. : Bordeaux I : 1994 ; 1097.
- CHEVILLOT, C. Le port fluvial antique du Plaisy à Saint-Médard-de-Mussidan (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p. 51-72, ill.
- DEBAUMARCHE, A. Embarcations fluviales et maritimes de l'Entre-Deux-Mers. In *L'Entre-Deux Mers à la recherche de son identité*. Actes du quatrième colloque - Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis : C.L.E.M., 1994.
- Documents d'Archéologie de la Gironde. *Revue archéologique de Bordeaux*, 1992, t. LXXXIII, p. 3-41, ill.
- FOURDRIN, J.-P. et MONTURET, R. Le rempart antique de Lescar secteur sud-est. *Revue de Pau et du Béarn*, 1994, n° 21, p. 11-21, ill.
- FOURNIOUX, J.P. La cité de Périgueux à la fin du Moyen Age : l'organisation de son espace et ses références. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1993, p. 33-60
- FOURNIOUX, B. A propos de la bastide de Beauregard-de-Terrasson (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p. 135-138, fig.
- GABORIT, M. Peintures murales médiévales du canton de Créon (Gironde). *Revue archéologique de Bordeaux*, 1992, t. LXXXIII, p. 63-80, ill.
- GABORIT, M. Les peintures murales en Entre-Deux-Mers : découvertes récentes. In *L'Entre-Deux Mers à la recherche de son identité*. Actes du quatrième colloque - Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis : C.L.E.M., 1994.
- GARRIGOU-GRANDCHAMP, P. Une tour ostal à Agen. *Bulletin Monumental*, 1994, t. 152, p. 372
- GARRIGOU-GRANDCHAMP, P. Un ostal à tour à Bergerac. *Bulletin Monumental*, 1994, t. 152, p. 372-373.
- JACQUES, Ph. Occupation protohistorique dans la zone sud d'Agen (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 21-26, fig.
- LACROIX, J.L. ***Novomagius*** et le site archéologique de Brion. *Les Cahiers Médulliens*, Déc. 1994, n° 22, p. 3-18, fig.
- LACOMBE, C. Le puits du XVIII° siècle du «chemin de la Porte de Taillefer» au milieu du cours Montaigne à Périgueux. *Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p123-129, fig.
- LACOMBE, C. et MOISSAT, J.C. Traces d'un habitat mérovingien à «la Forêt», commune de Saint-Léon-sur-l'Isle (Dordogne). *Documments d'Archéologie et d'Hisoire périgourdines*, 1993, n° 8, p. 101-122, fig.
- LAFLAQUIERE, C. *Première approche de la tabletterie médiévale et moderne en Aquitaine*. Bordeaux : Université de Bordeaux III, 1993. 2 vol. T.E.R.
- LAPART, J. Portrait de marbre gallo-romain découvert dans la commune de Lannes (canton de Mézin). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 47-52, fig.
- MICHEL-DAUSAC, O. *Les peintures murales de La Chapelle du Cheylard à Saint-Geniès (XIV° siècle)*. Paris : Université de Paris X-Nanterre, 1993. Mémoire de Maîtrise.
- NORMAND, Ch. Inventaire des ouvrages de terre médiévaux du Pays Basque : les tertres : mottes et plate-formes. *Documents d'Archéologie des Pyrénées-Atlantiques*, 1994, p. 45-54, fig.
- PIOT, C. Contribution à l'histoire d'Aiguillon par l'étude des amphores. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 1994, n° 1, p. 31-42, fig.
- REGALDO SAINT-BLANCARD, P. Lormont : de la poterie à la tuilerie. In *L'Entre-Deux Mers à la recherche de son identité*. Actes du quatrième colloque - Entre-Deux-Mers. Camiac-et-Saint-Denis : C.L.E.M., 1994.
- SARRADET, M. Fouilles archéologiques dans l'église de Saint-Léon-sur-Vézère (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire périgourdines*, 1993, n° 8, p. 73-100, fig.
- VEDRINE, L. *Le Bassin de la Garonne : un axe de communications à l'époque antique*. Bordeaux : Université de Bordeaux III, 1994. 232 p, ill. DEA : Histoire ancienne

Personnel du Service régional de l'Archéologie (en septembre 1995)

NOM	TITRE	ATTRIBUTIONS
BARRAUD Dany	Conservateur régional de l'Archéologie	Responsable du service.
GENESTE Jean-Michel	Conservateur du Patrimoine (P)	Conservation de la grotte de Lascaux. Dordogne.
VERGAIN Philippe	Conservateur du Patrimoine (H)	Landes et Pyrénées-Atlantiques. COREPHAE.
BERTHAULT Frédéric	Ingénieur d'études	Subaquatique. Gestion administrative des fouilles programmées.
COLLIER Annie	Ingénieur d'études	Etudes d'impact. Gestion des documents d'urbanisme.
GIRARDY-CAILLAT Claudine	Ingénieur d'études	Dordogne et Périgueux.
REGALDO-SAINT-BLANCARD Pierre	Ingénieur d'études (Détaché du C.N.R.S.)	Gironde. Gestion des publications. Céramologie.
ROUZEAU Nicolas	Ingénieur d'études	Lot-et-Garonne, littoral atlantique. Cellule D.F.S.
TURQ Alain	Ingénieur d'études	Landes et Pyrénées-Atlantiques. Préhistoire.
BERTRAND-DESBRUNAIS J.-Baptiste	Technicien de recherche	Sondages, sauvetages, diagnostics.
BURAUD Patrice	Surveillant des sites	Dordogne.
CHARPENTIER Xavier	Technicien de recherche	Landes. Carte archéologique.
LHOMME Jean-Paul	Technicien de recherche	Atelier graphique. Animations.
MORALA André	Technicien de recherche	Sondages, sauvetages, diagnostics. Moulages.
PICHONNEAU Jean-François	Technicien de recherche	Sondages, sauvetages, diagnostics.
LAPRIE Mauricette	Secrétaire de documentation	Centre de documentation.
FUZEAU Jean-Marie	Secrétaire administratif	Gestion financière et administrative. Rédaction des arrêtés COREPHAE.
FOUQUET Laurence	Adjoint administratif	Secrétariat et accueil.
RAUCOULE Christine	Adjoint administratif	Secrétariat de la conservation de la grotte de Lascaux.
VERDIER Yveline	Adjoint administratif	Secrétariat et relations avec l'A.F.A.N.

AQUITAINE

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

Index des auteurs de notices

Abaz, Bernard 92
Aujoulat, Norbert 34
Bas, Christophe 44
Berdoy, Anne 123
Berthault, Frédéric 33
Bertrand-Desbrunais, J.-B. 53, 59
Beyneix, Alain 89
Bidart, Patrick 105
Blanc, Claude 108
Blot, Jacques 112, 115
Boëda, Eric 26, 27
Bonnissent, Dominique 22, 38, 51, 53
Boudet, Richard 86
Bouillac, Hervé 100
Burnez, Claude 37
Cauuet, Béatrice 29
Chadelle, J.-Pierre 40, 42, 130
Charpentier, Xavier 100
Chauchat, Claude 111
Chauvière, François-Xavier 93
Chevalier, Nathalie 32, 117
Coquillas, Didier 65
Courtaud, Patrice 119
Daynes, Michel 98
Debénath, André 30
Debue, Karine 61
Delpech, Françoise 129
Delporte, Henri 70
Detrain, Luc 30, 94
Deville, Alain 44
Didierjean, François 45, 73, 79
Dumontier, Patrice 109, 119
Ebrard, Dominique 107, 125
Fouéré, Pierrick 27
Fourtin, Jean-Pascal 48
Fraysse, Patrick 100
Frugier, Daniel 97
Garnier, Jean-François 98
Gassies, Eric 56, 57, 66
Gellibert, Bernard 78
Geneste, Jean-Michel 40, 130
Gineste, Marie-Christine 81
Girardy-Caillat, Claudine 25, 35
Guadelli, Jean-Luc 24
Guiet, Hervé 66
Henry, Sandrine 27
Jacques, Philippe 89
Laborie, Yan 28, 72
Lapart, Jacques 44
Lavaud, Roger 53
Legrain, Jean-Pierre 44
Lenoir, Michel 61
Lhomme, Jean-Paul 111
Limoges, Josette 45
Marsan, Geneviève 124
Maurin, Bernard 76
Maury, Serge 30
Mazeau, Alain 53
Merle, René 61
Merlet, Jean-Claude 78
Métois, Anne .. 31, 50, 56, 57, 58, 71, 117
Michel, Patrick 61, 110
Migeon, Wandel 43, 45, 101, 124
Millet, Dominique 128
Millet, Françoise 128
Monturet, Raymond 48
Morala, André 36, 43, 87, 109, 120
Moreau, Jacques 67
Nacfer, Marie-Noëlle 20, 23, 115
Nony, Joelle 45
Normand, Christian 118, 126
Parachout, Hubert 44
Parent, Gilles 104
Pélegrin, Jacques 40
Petit, Jean-Pierre 67
Peyrony, Jean-Guy 44
Piat, Jean-Luc 55, 66
Pichonneau, J.-F. 105, 106, 120, 123
Plisson, Hugues 130
Pons, Jacques 33
Pons, Patrick 123
Pubert, Eric 61
Quintard, Alain 92
Réchin, François 113, 115, 116
Régaldo-Saint Blancard, P. ... 52, 133
Rigaud, Jean-Philippe 25, 30
Rimé, Marc 21, 31, 32, 33, 49, 58, 71
Riuné-Lacabe, Sylvie 22, 37, 74
Rossi, Véronique 71, 106
Roussot-Larroque, Julia 55
Rouzeau, Nicolas 74, 91
Simek, Jan 25
Sireix, Christophe 33, 51, 62, 90
Texier, Jean-Pierre 40, 131
Turq, Alain 93, 94, 109
Van Waeyenbergh, Pascal 54
Vergain, Philippe 60, 80, 105, 115
White, Randall 40
Zubillaga, Iñaki 80

AQUITAINE

Index des sites et communes

BILAN SCIENTIFIQUE

1 9 9 4

Abbaye, LA SAUVE MAJEURE 57
Abesse, SAINT-PAUL-LES-DAX 79
Abri Castanet, SERGEAC 40
Abri Houleau, SAINTE-FLORENCE 60
AGEN, L'Ermitage 84
AGEN, LA CROIX-BLANCHE 101
AJAT, L'église 20
ANDERNOS-LES-BAINS, Cimetière Saint-Eloi 48
ATUR, Le Bourg 21
Azkonzilo, IRISSARRY 110

Balise, (La) 61
BANCA, Zubiarin 104
Barbas, CREYSSE 25
Bastide (La), MONFLANQUIN 100
bastide (La), MONPAZIER 32
BAYONNE, A. 63 105
BAYONNE, Château-neuf 105
BAYONNE, La Plachotte 106
Beauclair, DOUCHAPT 27
BEDOUS, Hameau de Orcun 106
BERGERAC 42
BERGERAC, Couvent des Récollets 22
BERGERAC, Déviation sud 42
BERGERAC, Les thermes 21
BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE, Le Callan 87
BLAYE, La Citadelle 49
BLAYE, Rempart ouest 50
BORDEAUX, 14-16 rue Vital Carles 53
BORDEAUX, 88 rue Camille Sauvageau 52
BORDEAUX, Cité judiciaire 50
BORDEAUX, Lycée Montaigne 51
BOUILLON 122
Bourg (Le), ATUR 21
Bourg (Le), CAMIRAN 54
Bourg (Le), ISSIGEAC 28
Bourg (Le), MAYAC 32
Bourg-sur-Gironde (Canton de) 64
Boussorp, LA CROIX-BLANCHE 90
BRASSEMPOUY, Pouy 70

C.D. 47, LES EYZIES-DE-TAYAC 30
Callan (Le), BLANQUEFORT-SUR-BRIOLANCE ... 87
CAMBES, La Corderie 53
CAMIRAN, Le Bourg 54
CAMOU-CIHIGUE, Etxeberriko-Karbia 107
Camp de César à La Curade (Le), COULOUNIEIX-CHAMIERS 25
Canet (Le), PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT .. 44
CAPDROT, La Collégiale 22
Carrefour Chanzy, PERIGUEUX 35
CASTELCULIER, Villa gallo-romaine 88
Cathédrale Sainte-Marie, OLORON SAINTE-MARIE 117
CELLES, La Pauze 23
CENAC-ET-SAINT-JULIEN, Grotte XIV 23
CENAC-ET-SAINT-JULIEN, Grotte XVI 24
Chapelle Saint-Martin, LIMEUIL 31
Château (Le), VAYRES 62
Château d'Albret, LABRIT 72
Château, FUMEL 96
Château-neuf, BAYONNE 105
Chevet (Le), LES EGLISOTTES 58
Cimetière Saint-Eloi, ANDERNOS-LES-BAINS 48
Citadelle (La), BLAYE 49
Cité administrative, PERIGUEUX 35
Cité judiciaire, BORDEAUX 50
Collégiale (La), CAPDROT 22
Combe Saunière, SARLIAC-SUR-L'ISLE 38
Corderie (La), CAMBES 53
Côte Piteu, LESCAR 115
COULOUNIEIX-CHAMIERS, Le camp de César à La Curade 25
Couvent des Récollets, BERGERAC 22
CREYSSE, Barbas 25
CREYSSE, Villazetta 26
Cromlech Méatsé 12, ITXASSOU 112
Crypte Saint-Girons , HAGETMAU 71

DAIGNAC, Villa gallo-romaine de Larmevaille 54
Dalle (La), ESCOUT 108
DONDAS, Grotte du «Bourg» 89
DOUCHAPT, Beauclair 27
DRONNE (Vallée de la) 45

Eglise (L'), AJAT 20
Eglise (L'), SAINT-CHISTOLY-DE-BLAYE 59
Eglise (L'), Sainte-Orse 38
Eglise Saint-Girons, HAGETMAU 71
Eglise Saint-Saturnin, MARSAC-SUR-L'ISLE 31
Eglise Saint-Saturnin, MOULIS 58
Eglise Saint-Seurin, LE PIAN-MEDOC 57

Eglise, SAINT-GENES-DE-LOMBAUD 60
Ermitage (L'), AGEN 84
ESCOUT, La Dalle 108
ESCOUT, Peyrecor 1 108
ESCOUT, Peyrecor 2 109
Étchétoko-Borda, SAINT-JEAN-DE-LUZ 119
Etxeberriko-Karbia, CAMOU-CIHIGUE 107

Forges d'Abel (Les), URDOS 120
Fouilloux (Les), JUMILHAC-LE-GRAND 28
FUMEL, Ville et Château 96

GAROS 122
GRAND-BRASSAC 43
GRANGES-D'ANS 42
GRAYAN-ET-L'HOPITAL, La Lède du Gurp 55
Gros Bost (Le), SAINT-MEARD-DE-DRONNE 37
Grotte d'Apons, SARRANCE 118
Grotte d'Isturitz, ISTURITZ 111
Grotte du «Bourg», DONDAS 89
Grotte XIV, CENAC-ET-SAINT-JULIEN 23
Grotte XVI, CENAC-ET-SAINT-JULIEN 24

HAGETMAU, Crypte Saint-Girons 71
HAGETMAU, Eglise Saint-Girons 71
Halle (La), LA REOLE 56
Hameau de Orcun, BEDOUS 106
HAUTEFORT 42

IHOLDY, Unikoté 110
IRISSARRY, Azkonzilo 110
ISSIGEAC, Le Bourg 28
ISTURITZ, Grotte d'Isturitz 111
ITXASSOU, Cromlech Méatsé 12 112

JUMILHAC-LE-GRAND, Les Fouilloux 28

LA CROIX-BLANCHE, AGEN 101
LA CROIX-BLANCHE, Boussorp 90
LA REOLE, 7 rue Moussillac 56
LA REOLE, La Halle 56
LA SAUVE MAJEURE, Abbaye 57
LA SAUVE-MAJEURE 65
LABRIT, Château d'Albret 72
LALONQUETTE, Villa de l'Arribère deus Gleysias 112
LARCEVEAU, Pagoileta 113
LARRAU, Tumulus de Pelusagne 115
Lascaux, MONTIGNAC-SUR-VEZERE 34
LE PIAN-MEDOC, Eglise Saint-Seurin 57
Lède du Gurp (La), GRAYAN-ET-L'HOPITAL 55
LEMANCE 94
LES EGLISOTTES, Le Chevet 58
LES EYZIES-DE-TAYAC, C.D. 47 30
LES EYZIES-DE-TAYAC, La Micoque 30
LESCAR, Côte Piteu 115
LESCAR, Parking du Lycée 116
LIMEUIL, Chapelle Saint-Martin 31
Lycée Montaigne, BORDEAUX 51

MANT, Les tumulus de Tourouns 73
MARSAC-SUR-L'ISLE, Eglise Saint-Saturnin 31
MARSAN (Pays de) 78
MAYAC, Le Bourg 32
Micoque (La), LES EYZIES-DE-TAYAC 30
MONCRABEAU, Villa "Bapteste" 90
MONFLANQUIN, La Bastide 100
MONPAZIER, La bastide 32
MONSEGUR 66
MONSEMPRON-LIBOS 91
MONT-DE-MARSAN, 18 rue Armand-Dulamon 74
MONT-DE-MARSAN, 27 rue Armand-Dulamon 74
MONTAGRIER 43
MONTCARET, Villa gallo-romaine 33
MONTIGNAC-SUR-VEZERE, Lascaux 34
Moulin du Roc, SAINT-CHAMASSY 36
MOULIS, Eglise Saint-Saturnin 58

NAILHAC 42
Ninon, SAINT-PAUL-EN-BORN 75

OLORON SAINTE -MARIE 124
OLORON SAINTE-MARIE, Cathédrale 117
OSSERAIN-RIVAREYTE, Routye 118

Pagoileta, LARCEVEAU 113
Parking du Lycée, LESCAR 116
PAU 124
Pauze (La), CELLES 23
PERIGUEUX, Carrefour Chanzy 35
PERIGUEUX, Cité administrative 35
Peyrecor 1, ESCOUT 108
Peyrecor 2, ESCOUT 109
PIEMONT PYRENEEN 79
Place Bouqueyre, SAINT-EMILION 133
Plachotte (La), BAYONNE 106
Plage de l'Amélie, SOULAC-SUR-MER 61, 67
Plateau de Morlanne, SAINT-SEVER 80
PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT, Le Canet 44
Pouy, BRASSEMPOUY 70
Put Blanc, SANGUINET 76

REILHAC 132
Rempart ouest, BLAYE 50
RIBERAC 44
Routye, OSSERAIN-RIVAREYTE 118
rue Armand-Dulamon (18), MONT-DE-MARSAN ... 74
rue Armand-Dulamon (27), MONT-DE-MARSAN ... 74
rue Camille Sauvageau (88), BORDEAUX 52
rue Moussillac (7), LA REOLE 56
rue Vital Carles (14-16), BORDEAUX 53

SAINT-AUBIN-DE-LANQUAIS 132
SAINT-CHAMASSY, Moulin du Roc 36
SAINT-CHISTOLY-DE-BLAYE, L'église 59
SAINT-EMILION, Place Bouqueyre 133
SAINT-GENES-DE-LOMBAUD, Eglise 60
SAINT-JEAN-DE-LUZ, Étchétoko-Borda 119
SAINT-MEARD-DE-DRONNE, Le Gros Bost 37
SAINT-MEARD-DE-DRONNE, Villa gallo-romaine . 36

SAINT-PAUL-EN-BORN, Ninon 75
SAINT-PAUL-LES-DAX, Abesse 79
SAINT-RABIER 42
SAINT-SEVER, Plateau de Morlanne 80
SAINTE-BAZEILLE 92
SAINTE-FLORENCE, Abri Houleau 60
SAINTE-ORSE, L'Eglise 38
SANGUINET, Put Blanc 76
SARLIAC-SUR-L'ISLE, Combe Saunière 38
SARRANCE, Grotte d'Apons 118
SAUVETERRE-LA-LEMANCE, Le Martinet 93
SAUVETERRE-LA-LEMANCE, Le Roc Allan 94
SERGEAC, Abri Castanet 40
SOULAC-SUR-MER, Plage de l'Amélie 61, 67

Thermes (Les), BERGERAC 21
Tumulus de Pelusagne, LARRAU 115
Tumulus de Tourouns (Les), MANT 73
TURSAN (Pays de) 81

Unikoté, IHOLDY 110
URDOS , Les forges d'Abel 120

VAYRES, Le Château 62
Villa "Bapteste", MONCRABEAU 90
Villa de l'Arribère deus Gleysias, LALONQUETTE 112
Villa gallo-romaine de Larmevaille, DAIGNAC 54
Villa gallo-romaine, CASTELCULIER 88
Villa gallo-romaine, MONTCARET 33
Villa gallo-romaine, SAINT-MEARD-DE-DRONNE . 36
Villazetta, CREYSSE 26
VILLENEUVE-SUR-LOT, ... 101

Zubiarin, BANCA 104

Index chronologique et thématique

PREHISTOIRE

	Paléolithique	Epipaléolithique	Mésolithique	Néolithique	Chalcolithique	Age du Bronze
Dépôts						64
Grotte ornée	34, 111, 124					
Grotte à faune	23, 70, 110					
Grotte sépulcrale				36, 89		118, 87, 43
Habitat	23, 24, 36, , 40, 60, 87, 91, 110, 124		36	37, 64, 108, 109	108, 109, 78	78
Paléofaune	30, 38, 61					
Repère de hyènes	110					
Site de plein air	25, 26, 30, 38, 42, 43, 64, 81, 94, 105, 119, 125, 128, 129		55, 64, 79, 93, 105	27, 37, 42, 43, 44, 45, 55, 64, 81, 119, 125	78	21, 78, 81, 98, 125
Site lacustre				64		
Tumulus	124					78, 79, 115, 125

HISTOIRE

	Age du Fer	Gallo-romain	Haut Moyen Age	Moyen Age	Epoque moderne	Ep. contemporaine
Atelier de chaufournier	58	58		35		
Atelier de métallurgie		64, 50	43	42, 93	79, 104	79
Atelier de potier		64, 62		122	122	122
Atelier de tuilier					125, 75	
Bateaux	76					
Carrière				125	125	
Cromlech	112					
Eglise, bâtiment religieux		60	64, 66	20, 22, 31, 32, 54, 57, 64, 65, 67, 106, 117, 122, 125	32, 54, 117	54
Fortification		106		32, 50, 64, 100		
Grotte sépulcrale	107	107				
Habitat	21, 67, 108, 118	33, 43, 44, 48, 50, 54, 60, 64, 65, 67, 74, 78, 79, 84, 88, 90, 112, 115, 116, 117, 118, 124	53, 67, 79, 90	32, 52, 56, 64, 66, 72, 74, 79, 100, 105, 125	52, 53, 74, 79, 100, 104, 105, 113, 125	79, 113, 123
Habitat castral				64, 67, 78, 96, 118, 122, 125	96	
Mine	28	28			104	
Nécropole, cimetière, sépulture	64, 73, 78, 107	28, 31, 32, 35, 51, 64, 88, 107	23, 28, 38, 44, 48, 51, 59, 64	20, 21, 22, 28, 32, 38, 57, 64, 66, 106, 117	20, 21, 32, 38, 66, 117	20
Oppidum		25				
Pêcherie				105	105	
Raffinerie de sucre					52	52
Site lacustre	76					
Structure agraire		64		125	125, 67	
Structure portuaire				125	125	
Thermes		92				
Voirie		50, 53, 60, 64, 84, 124		32, 42, 58, 66, 125	32, 74, 125	32, 117

41203 - Dépôt légal Octobre 1995
Imprimé en France

LISTE DES BILANS

- 1 ALSACE
- 2 AQUITAINE
- 3 AUVERGNE
- 4 BOURGOGNE
- 5 BRETAGNE
- 6 CENTRE
- 7 CHAMPAGNE-ARDENNES
- 8 CORSE
- 9 FRANCHE-COMTÉ
- 10 ÎLE-DE-FRANCE
- 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON
- 12 LIMOUSIN
- 13 LORRAINE
- 14 MIDI-PYRÉNÉES
- 15 NORD-PAS-DE-CALAIS
- 16 BASSE-NORMANDIE
- 17 HAUTE-NORMANDIE
- 18 PAYS-DE-LA-LOIRE
- 19 PICARDIE
- 20 POITOU-CHARENTES
- 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR
- 22 RHÔNE-ALPES
- 23 GUADELOUPE
- 24 MARTINIQUE
- 25 GUYANE
- 26 DÉPARTEMENT DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SOUS-MARINES
- 27 CENTRE NATIONAL D'ARCHÉOLOGIE URBAINE,
- CENTRE NATIONAL DE LA PRÉHISTOIRE
- CENTRE NATIONAL DE RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES SUBAQUATIQUES